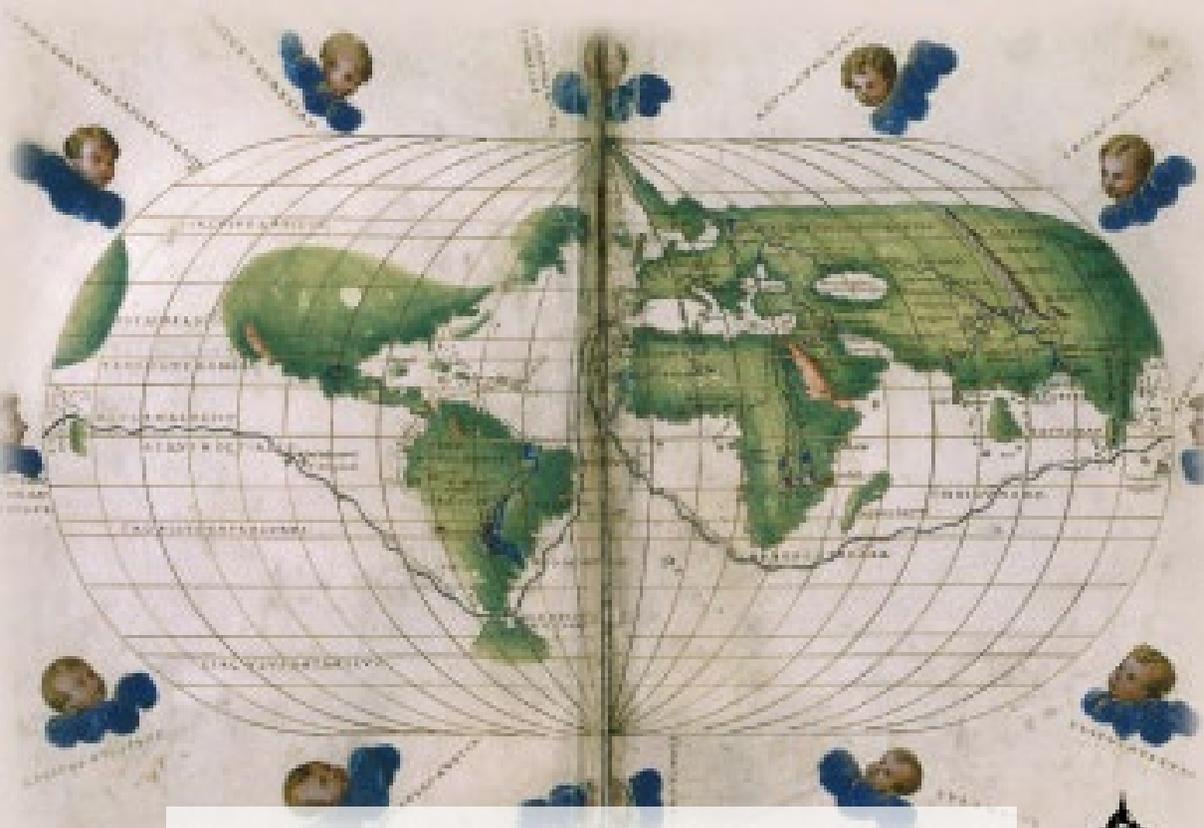


Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6
PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4
TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

- II Italie – 979-10-231-1335-8
- III France – 979-10-231-1336-5
- IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2
- V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9
- VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6
- VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2
- VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9
- IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6
- X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3
- XI Inde – 979-10-231-1344-0
- XII Sibérie – 979-10-231-1345-7
- XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4
- XIV Arctique – 979-10-231-1347-1
- XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8
- XVI Antilles – 979-10-231-1349-5
- XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1
- XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les *xv^e* et *xvi^e* siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui déränge l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des *xvi^e*-*xviii^e* siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

PREMIER CHAPITRE

Le discours sur le voyage

PARTIR

Ce discours porte d'abord sur la pratique viatique elle-même. Est-elle légitime ? Même s'ils les convoquent volontiers, les auteurs ne se satisfont pas des réponses contrastées apportées par la Bible et les textes de l'Antiquité classique, voire du Moyen Âge (condamnation d'Ulysse dans *La Divine Comédie*). L'extension du monde connu au fil des grandes découvertes, la mutation du pèlerinage en itinéraire de promeneur, les pratiques profanes du Grand Tour et du voyage humaniste, les perspectives ouvertes à l'évangélisation : voilà qui incite à glisser de l'empire du fait au principe de droit ; et même si naufrages, cupidité, spoliation des terres fournissent d'arguments les détracteurs du voyage, ses partisans savent aussi en rapporter les effets à des acteurs particuliers (la « destruction des Indes » par les Espagnols permettant de masquer les excès commis ailleurs par d'autres puissances) : le débat ainsi déplacé, l'argumentaire *pro et contra* sur le voyage lui-même ne saurait se renouveler beaucoup. Du moins aura-t-il infléchi sensiblement, au cours des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, la réflexion chrétienne sur la relation entre l'homme et la divinité, montrant en lui le lieutenant de Dieu plutôt que la victime de la Chute. L'accroissement de la connaissance par l'exercice de la curiosité en devient moins suspect et le voyage, qui se veut de plus en plus fourrier du progrès scientifique, servira résolument l'encyclopédisme du *xviii^e* siècle. De Thevet à Cook, l'héroïsation du *viateur* ne sera tempérée que par sa sujétion à des *instructions* de plus en plus contraignantes venues des gouvernants, des commanditaires ou des milieux scientifiques, sans qu'il soit pour autant dispensé, tout au long du trajet, de conclure des contrats ou de respecter des règlements sanitaires (la *bolletta* contre la peste). Mais on sent poindre, chez Montaigne ou de Brosses, l'impatience devant cette tyrannie du référent, et çà et là s'observent les premiers signes de la profonde mutation que provoquera l'individualisme préromantique. Le voyageur ne cessera cependant d'être attentif aux conditions matérielles de son entreprise et, sans toujours ériger en préceptes les précautions qu'il a observées, confiera volontiers qu'il s'en est bien trouvé¹.

1 Sur les motivations et la pratique du voyage dans le domaine asiatique, voir les riches illustrations dans Dirk Van der Cruysse, *Le Noble Désir de courir le monde. Voyager en Asie au *xvii^e* siècle*, Paris, Fayard, 2002 (les premiers chapitres, tout particulièrement).

Francis Bacon, « Des Voyages »

L'opuscule *Of Travel*, que Bacon composa en 1625, peut être considéré comme un texte fondateur de la pratique du Grand Tour. L'accent mis sur la connaissance directe du monde, notamment étranger, manifeste l'intime liaison de la pédagogie de Bacon avec la méthode expérimentale du philosophe.

18

Les voyages sont aux jeunes hommes une partie de la nourriture², et aux vieillards une partie de l'expérience. Celui qui voit un pays étranger devant qu'il en ait goûté la langue s'en va proprement à l'école, et non pas à un voyage. J'approuve fort que les jeunes gens voient le monde sous la conduite d'un gouverneur, ou de quelque serviteur grave, et qui sache, comme l'on dit, le pays et la langue. Par ce moyen, il sera capable de pouvoir dire à ceux qu'il conduit les choses qui méritent d'être vues ensemble, quelle connaissance ils doivent rechercher, et les exercices ou les disciplines qui sont les plus convenables pour être apprises, selon les lieux. Ceux qui entreprendraient des voyages autrement seraient, par manière de dire, comme des oiseaux chaperonnés, et ne regarderaient que fort peu dehors. C'est une chose étrange qu'aux navigations, où il n'y a rien à voir que le ciel et l'eau, les hommes font des observations journalières, et qu'ils les omettent d'ordinaire en leurs voyages par terre, où il y a tant de merveilles à remarquer. Je trouve pourtant qu'il est grandement nécessaire de faire des mémoires des objets les plus agréables qui se présentent aux yeux. Les choses qui doivent être vues et observées en voyageant sont les cours des rois, principalement lorsqu'ils donnent audience aux ambassadeurs ; les palais où se tient la justice, avec les procédures ordinaires qui s'y observent ; les assemblées du clergé, les églises et les monastères, sans oublier les monuments qui les embellissent ; les murailles et les fortifications de villes ; les havres et les ports de mer ; les antiquités et les ruines les plus remarquables ; les bibliothèques, les collèges, les disputes et les lectures publiques ; la navigation ou les équipages de mer ; les jardins et les maisons magnifiques qui sont près des grandes villes ; les arsenaux et les magasins d'armes ; les places du change ; les exercices de cavalerie ; les montres des soldats, et autres choses semblables. Il ne faut pas négliger encore de se trouver quelquefois aux comédies, principalement si des personnes de qualité y fréquentent, ni de chercher les occasions de voir les raretés et les richesses des cabinets ; en un mot, les jeunes gentilshommes qui voyagent ne doivent rien omettre de ce qu'il y a de rare et de beau dans les pays étrangers dont ils ne tâchent d'avoir la vue. De quoi leurs gouverneurs et ceux qui les servent

2 « Nourriture » : éducation.

sont obligés de s'enquérir exactement. Pour ce qui touche les triomphes, les ballets, les festins, les solennités des noces, les pompes funèbres, les exécutions d'importance et telles autres montres publiques, ce sont choses dont il n'est pas besoin de faire ressouvenir les hommes ; et néanmoins elles ne sont pas à rejeter. Si vous désirez que celui à qui vous faites voir le monde ait toujours présent devant les yeux les choses qu'il aura vues, vous y devez procéder de cette sorte. Premièrement, devant que se mettre en chemin, comme nous avons déjà dit, il faut qu'il ait une introduction à la langue du pays où il va voyager, et même que son gouverneur sache les coutumes ou les façons de vivre qui s'y pratiquent. Qu'il n'oublie point aussi à porter un livre, ou s'il veut, une carte qui lui représente les particularités des lieux par où il passe. Avec cela, que le voyageur mette par écrit ce qu'il y a de rare dans une ville, et qu'il y demeure autant de temps qu'il en faut pour considérer ce qui mérite d'y être vu. Il est bon encore que durant le séjour qu'il y fait, il change souvent de logis d'un bout de la ville à l'autre, ce qui est un grand aimant pour faire des connaissances. Qu'il fuie le plus qu'il pourra la compagnie de ceux de son pays, et qu'il prenne ses repas en des lieux qui ne soient la plupart du temps fréquentés que par ceux de la nation parmi laquelle il se trouve. Au changement qu'il fera d'un lieu à l'autre, qu'il tâche d'avoir des lettres de recommandation, qui l'adressent à quelque homme de qualité qui soit résidant à la ville où il voudra s'en aller, afin que ce lui soit un moyen de se servir de sa faveur, et toutes les choses qu'il voudra savoir ou connaître. De cette façon il pourra voyager promptement, et avec beaucoup de profit. Quant aux connaissances que l'on doit rechercher en voyageant, il me semble qu'il n'en est point de plus utiles que celles des secrétaires ou de tels autres agents employés par les ambassadeurs. Car cela fait que celui qui voyage en une contrée s'acquiert par ce moyen l'expérience de plusieurs pays. Il faut pareillement qu'il voie et qu'il visite les personnes les plus éminentes en toute sorte de profession, et dont la réputation est connue parmi les étrangers, afin de pouvoir dire si leur vie est conforme à ce qu'un chacun leur attribue. En quelque part que se trouve le voyageur, il se doit toujours proposer d'éviter les querelles avec le plus de soin qu'il pourra. Elles se font d'ordinaire pour des maîtresses, pour des santés dans le cabaret, pour la préséance et pour des paroles. Pour cet effet il prendra garde à ne fréquenter parmi des mutins, de peur qu'ils ne l'engagent dans leur querelle.

Après avoir voyagé de cette sorte, étant de retour en sa maison, il ne faut pas qu'il laisse tout à fait derrière lui les pays qu'il a vus, mais que par ses lettres il entretienne une correspondance avec ceux qui le méritent le mieux. Surtout, qu'il fasse si bien que ses voyages paraissent en ses discours plus qu'en son habit. Il en donnera des témoignages, si en sa façon de parler il se montre plus

avisé en ses réponses que prompt et actif à faire des contes inutiles. En un mot, il doit avoir cela de recommandable de montrer à tous qu'il ne change point les mœurs de son pays pour celles des étrangers, mais qu'il choisit seulement quelques fleurs de ce qu'il a appris chez eux, pour les joindre aux coutumes du lieu de sa naissance.

Œuvres morales et politiques, trad. J. Baudoin, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, chap. XLVIII, p. 175-180.

Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?

Préface au Lecteur

20

L'homme « a grande raison de tenir continuellement son esprit fiché à contempler tant d'œuvres admirables. Mais comment le peut-on mieux qu'en voyageant par le monde, et remarquant les choses plus belles et singulières de la nature universelle ? De sorte que je ne m'étonne plus de ce qu'Abraham le bien aimé de Dieu, fut commandé par lui de sortir de son pays, et quitter père, mère, parents et amis, pour aller chercher une autre terre élue et choisie, où il aurait toutes sortes de bénédictions, après toutefois avoir beaucoup enduré et travaillé en passant par les déserts et montagnes inaccessibles. Car cela nous enseigne clairement qu'étant pèlerins et voyageurs ici-bas, Dieu ne veut pas que nous demeurions accroupis³ dans les délices et tendreurs de notre pays et des nôtres, mais que par les peines et mésaises des voyages nous cherchions que c'est que du bien et du mal, et nous préparions ainsi à pouvoir quitter plus allègrement quand il sera besoin, cette basse demeure, pour l'échanger à notre vraie patrie, où nous avons à vivre éternellement. Ces considérations, outre ce qui est de ma curiosité naturelle, m'ont principalement ému à entreprendre divers voyages par le monde, en Afrique, ès Indes Orientales et Occidentales, Levant et Terre sainte, dont Dieu m'ayant fait la grâce de retourner sain et sauf, j'ay pensé être raisonnablement obligé à en faire part à mon pays, mettant par écrit au mieux qu'il m'a été possible, ce que j'ai pu apprendre et remarquer de plus singulier en tant de diverses routes par mer et par terre et même ayant eu l'honneur d'en faire quelquefois le récit au roi Henri le Grand qui y avait pris plaisir.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, p. 3-5.

3 « Accroupis » : décrépits.

À la suite d'un voyage à Spa (1619), Bergeron expose l'année suivante cette relation, dans *Voyage ès Ardennes*, qui sera réédité par H. Michelant à Liège en 1875 ; il y développe les thèmes favorisés des apologistes du voyage.

Diogène n'avait pas, ce me semble, mauvaise raison lorsque enquis d'où il était, il répondit *citoyen du monde*⁴ ; voulant montrer par là que l'homme sage n'était point tellement attaché au lieu particulier de sa naissance, que sinon la nature, pour le moins la raison le devait porter à la recherche du total, dont son pays ne faisait qu'une bien petite partie. Et c'est pourquoi le Sage⁵ nous dit que la divine Providence a renfermé l'univers dans la curiosité de l'homme, puisqu'il ne semble être né que pour contempler cette partie qui lui a été donnée pour habitation, et de là monter jusqu'à la connaissance de son Créateur, ce qui a ému tant de beaux esprits, en tous siècles, à sortir de leur pays pour voyager et apprendre en divers endroits de la terre les merveilles qui pouvaient contenter leur louable curiosité. Ainsi l'Antiquité nous remarque un Pythagore, Eudoxe, Platon, et tant d'autres ; mais mieux encore, de notre siècle plusieurs se sont trouvés par dessein, ou autrement, portés les uns à découvrir des mondes nouveaux, les autres à visiter assez exactement celui qui nous était déjà assez connu. M'étant donc rencontré de ces derniers, bien que le moindre de tous, je me suis vu porté, ou plutôt transporté assez heureusement, en divers temps et occasions, en divers endroits de notre Europe, dont j'ai, à mon retour, dressé quelques mémoires en forme de relations, pour le soulagement de ma mémoire, et le contentement de mes bons patrons et amis : et cela ayant été reçu assez favorablement par ceux qui me voulaient quelque bien, et même par ceux, sous les auspices et en la compagnie desquels j'avais eu l'honneur de faire tels voyages, j'ai pensé être raisonnablement obligé à continuer de mettre par écrit celui que j'ai fait ces mois derniers vers Liège, les Ardennes, et autres lieux de la Gaule Belgique, suppliant le lecteur de prendre en bonne part ces brouillars⁶ que j'en ai dressés, plutôt en forme de papier journal que par relation accomplie de tous ses points, assuré que l'on prendra plus de goût et de plaisir à cet ordre naturel et selon la rencontre des lieux et des choses, que non pas à un discours bien né et tissu avec plus d'artifice, et qui demanderait aussi plus de temps et un autre loisir et esprit que le mien ; aussi que ceux par le commandement desquels j'ai dressé cet écrit se contenteront assez, comme je me promets, de sa naïveté et simplicité, sans autre fard et embellissement de paroles, qui ne servent qu'à ou déguiser ou embarrasser la vérité, qui veut être

4 « Cosmopolite » : en marge. Au XVIII^e siècle, Boswell, lors de son voyage en Allemagne, se réclamera de cette qualité, et Goldsmith en fera le titre d'un de ses ouvrages (*The Cosmopolitan*, 1764).

5 Salomon, *Sagesse*, dans *Ancien Testament*, 13, 5.

6 « Brouillars » : brouillons.

représentée nuëment et en son naturel. Mais quelque favorable et charitable ami, à qui la tranquillité des lettres douces et des plus curieuses sciences, à l'ombre d'une bibliothèque bien fournie, agréée davantage que les voyages recherchés et suivis de tant de peines et fatigues, où le meilleur et plus vigoureux de l'âge s'écoule insensiblement et bien souvent avec peu de profit et de fruit ; un tel, dis-je, me pourrait objecter : « À quoi [servent] tant de voyages entrepris coup sur coup en Italie, Espagne, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas et ailleurs, et d'autres encore desseignés et médités plus loin, si ce n'est pour venir à ce repos désiré d'un chacun, et auquel on peut plus commodément arriver par une voie plus courte, sans tant de laborieux et dangereux circuits ? » À cela je répondrai deux choses : la première, que je n'ai jamais beaucoup approuvé, en quelque qualité et profession d'homme que ce soit, ce lâche et fainéant conseil de Cynée à son maître Pyrrhus (et que je trouve avoir été justement blâmé par un grand prince⁷ de notre temps, qui voyant cet exemple mis en avant en une certaine académie française, dit que c'était proprement vouloir flétrir un généreux courage et amortir la vigueur d'un jeune roi, que son âge, sa valeur et les occasions portaient heureusement à toutes entreprises hautes et difficiles) où ce mauvais conseiller le voulait faire croupir, et perdre d'honneur et de réputation dans la paresse et la poltronnerie, sous ombre de je ne sais quel infâme et inglorieux repos, dont il lui faisait fête : ce qui se peut appliquer de même à toute sorte de condition de personnes, et entre autres à nos voyageurs par seule curiosité et désir, non du gain, mais d'apprendre et de connaître ce qui est beau, singulier et remarquable ès divers pays du monde.

Pour la seconde, je dirai encore plus raisonnablement et véritablement, à l'exemple de ce grand patriarche Jacob, que les jours de notre vie, et courts et mauvais, sont une perpétuelle pérégrination, et que c'est en vain que nous cherchons le repos en cette vie, où l'on ne l'y peut non plus rencontrer que le souverain bien, après lequel tant de philosophes et sages de tous siècles se sont tant rompu la tête par leurs vains et inutiles discours. Ainsi donc, notre dernière conversation étant là-haut avec un vrai et perdurable repos, il est malaisé de trouver ici-bas celui que nous y cherchons tant : de sorte que nous avons principalement à considérer de passer ce chemin de la vie le plus vite et le moins incommodément que nous pourrons, et en guise de Nomades⁸ et d'Hamaxobites⁹, ne nous arrêter au monde que comme en

7 Feu Monsieur, frère du roi Henri III (n.d.a.). Il s'agit du duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou, mort en 1584. Allusion à l'Académie du Palais qu'avait fondée son frère Henri III en 1576. Monsieur avait lui aussi réuni une Académie à l'imitation de son aîné, mentionnée dans la dédicace des *Œuvres poétiques* de Clovis Hesteau de Nuysement, 1578 : voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981, p. 173. Sur le dialogue entre Cynéas et Pyrrhus, voir Plutarque, *Les Vies des hommes illustres*, Pyrrhus, §14.

8 « Nomades » ou Numides : peuples d'Afrique de jadis, vivant de pâturages qu'ils changeaient continuellement comme les Arabes d'aujourd'hui (n.d.a.).

9 « Hamaxobites » : peuples de Scythie, vivant dans leurs chariots où ils habitaient, et qu'ils roulaient incessamment d'un lieu à un autre (n.d.a.).

des hôtelleries pour le logement et la passade seulement. Voilà les raisons de mes perpétuels voyages, où je ne pense pas mettre fin que quand il plaira à la divine bonté mettre fin à ma vie, pour me faire, par sa grâce, passer à une meilleure, plus tranquille, plus durable et plus assurée. Ainsi soit-il.

Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas (1619), éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder, 1875, p. 1-5.

Pierre Belon : un homme de science

Tout ainsi que les hommes sont composés de corps et d'âme, semblablement leurs œuvres et entreprises suivent les unes la nature du corps, et les autres celles de l'esprit : et si les œuvres du corps et de l'esprit sont excellentes, tout ainsi sont de mémoire pardurable. Car comme les hommes sont naturellement enclins à convoiter bruit et renom, pour leur gloire et louange : aussi s'étudient ils de l'acquérir en diverses manières, les uns par la puissance du corps, les autres par la vivacité de l'esprit.

[...] Grand nombre d'autres s'efforçant de vaincre toutes difficultés, ont par semblable désir suivi lointaines pérégrinations : auxquels les frayeurs des naufrages en la périlleuse mer, ou la tourmente des vents impétueux battant les navires, et brisant entre les ondes, agitées par les orages, ou la crainte de perdre leur liberté ès mains de pirates inhumains, ni les dangereux passages par les âpres rochers, ni le danger de passer les déserts inhabités pour la crainte des bêtes sauvages, n'ont eu pouvoir de réprimer l'ardeur de leur noble courage jà enflammée en leur cœur généreux, qu'ils n'aient mis fin à leur délibération. Ulysse en a été estimé et jugé de tout le monde le plus sage et prudent d'entre les autres princes illustres, tant pour avoir observé la diversité des mœurs de plusieurs hommes, que pour avoir vu la diversité des villes et pays étranges. Hérodote, Diodore, Strabon, Arianus, et plusieurs autres anciens, nous ont laissé leurs lointains voyages par écrit, desquels les hommes ont reçu bénéfice inestimable, attendu que tous leurs travaux tombent au soulagement et repos de la postérité. Car nous étant à notre aise en lieu de sûreté, n'ayant crainte des périls et dangers, lisons l'histoire qui nous donne connaissance d'infinies choses acquises par innumérables travaux, et incroyables misères d'autrui. Or pour ce que les choses singulières prises des plantes, animaux et minéraux pour la plus grande partie nous sont envoyées par le bénéfice des pérégrinations, sans lesquelles il nous est difficile, et du tout impossible avoir part ès dons et richesses des terres étrangères : je me délibérai les aller voir sur les lieux de leur naissance. Et à cause que la connaissance d'icelles m'eût été d'autant plus mal aisée, je voulus auparavant

tirer la perspective de leurs effigies des livres de nos ancêtres, pour l'imprimer en mon idée : et alors j'ai osé entreprendre de les aller chercher au moins par les pays étranges, n'espérant autre récompense pour mes peines que de les voir en vigueur. Puisque de propos délibéré mon désir me tirait là, pour les trouver ou par monts, ou par vaux, plaines campagnes, et ombrageuses forêts en diverses parties du monde, mon intention n'a pas été du tout frustrée. [...] Au surplus après avoir considéré que les hommes croissent en savoir de plus en plus les uns par-dessus les autres, et que tout ce que nous mettons en évidence n'ayant autorité que de nous-mêmes, n'est grandement prisé, il m'a semblé convenable amener quelques fois les passages des bons auteurs pour donner autorité aux choses que je dirai par ci-après.

Les Observations [...] de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges [...], Paris, Guillaume Cavellat, 1553, Préface (pour l'édition moderne, voir Notices).

24

Joseph Hall (1617) : censure des voyages

Deux thèmes fréquents dans la polémique anglaise du temps contre le voyage (et notamment en Italie) : danger de faire voyager trop précocement les enfants (voir R. Ascham, *The Scholemaster* [1570], New York, Da Capo Press, 1968) et pourquoi chercher à l'étranger un savoir et des vertus beaucoup mieux honorés en Angleterre même ? Mais J. Hall développe aussi des considérations plus larges dans son *Quo Vadis* [...], 1617.

Section VIII

Mais donnons à notre voyageur ce que les pères¹⁰ ne se soucient guère souvent de donner, à savoir la maturité d'âge ; qu'il soit aussi mûr que le temps le peut faire : quel est le meilleur avantage que l'on se puisse promettre de son absence ? Mettons à la balance les bénéfices qu'on retire du voyage d'un côté, et de l'autre les inconvénients qui en arrivent ; de quelque côté qu'elle penchera, aussi penchera notre jugement. Le contentement particulier de l'âme qu'on prétend recevoir de la vue des choses étrangères n'est autre chose qu'un titre plus beau et meilleur d'une curiosité fantastique¹¹. Si l'homme se licencie de courir après son appétit et ses yeux, il ne saura jamais où se reposer, et après plusieurs courses inutiles, se couchera tout recru de travail, mais sans en avoir été plus satisfait. Car donnez-moi un homme qui ait vu la lanterne de Judas à

¹⁰ Entendre ici « parents » (latinisme).

¹¹ Texte anglais : « *humorous curiosity* ».

Saint-Denis¹², la Diane d'Éphèse au Louvre, le Grand tonneau à Heidelberg¹³, l'Amphithéâtre à Nîmes, les ruines et anciens monuments demi effacés des sept montagnes¹⁴, et un millier de semblables raretés : quelle paix a-t-il en son âme par-dessus ceux qui se tiennent à la maison, et méprisent ces badinages ? Et quoi, s'il prenait fantaisie à cet homme-là d'aller voir les écuries du Grand Mogol, ou les solennités de La Mecque, ou la Bibliothèque des Montagnes de la Lune¹⁵, serait-il bien tant esclave de ses imaginations que d'entreprendre un tel pèlerinage ? Et finalement où s'arrêtera-t-il à son retour ? S'il a senti les mauvaises odeurs des villes de France, ou a vu Florence la belle, Venise la riche, Gênes la superbe, Lucques l'industrielle, et si de là ses pensées le tentent à aller voir la maison du riche Glouton en Jérusalem, ou l'invitent d'aller à Asmere ou Bengala, faut-il qu'il y aille pourtant ? Et s'il peut bien à la fin réprimer ses inutiles désirs, pourquoi n'a-t-il commencé plus tôt ? L'on ne se saurait abstenir trop de ce dont on se repent à la fin pour l'avoir commis ; et c'est pourquoi celui qui voyage tant seulement pour plaire à sa fantaisie, est semblable à une femme enceinte, qui désire d'avoir le morceau qu'elle voit sur le tranchoir d'un autre, et se pâme si elle manque de l'avoir, ou bien à quelque damoiseau qui est épris de toutes les beautés qu'il rencontre, et chaque jour est malade de nouvelle maladie d'amour. Ces humeurs sont plus propres à être contrerollées que dignes d'être remarquées (p. 31-33).

Inutile d'aller chercher au loin un savoir illustré avec éclat en Angleterre (sections IX et X).

Section XI

Mais peut-être que ce n'est pas en la science de l'école, ains en la science d'État que notre voyageur espère de se rendre parfait. La situation et la forme des villes, la manière de leur gouvernement, les mœurs des peuples, les levées d'impôts sur les revenus étrangers, les déportements des cours, la conduite des affaires de la guerre et de la paix, est la chose en laquelle ses yeux lui apporteront plus de connaissance, la science de quoi récompensera bien son travail soit pour le discours, soit aussi pour l'usage. Et quoi, si je dis que, excepté le contentement

12 La lanterne de Judas est mentionnée dans *The Travel Diary of an English Catholic (1611-1612)* de Sir Charles Somerset (demeuré manuscrit jusqu'en 1993), éd. Michael B. Brennan, Royaume-Uni, The Philosophical and Literary Society, 1993.

13 Une gravure des *Crudités* de Thomas Coryat (1611 ; réimpr. London, The Scolar Press, 1978, p. 486) montre l'auteur, à Heidelberg, complaisamment juché sur le « *stupendious vessel* » qui, rempli de vin du Rhin, faisait l'ornement de la cour palatine ; il lui consacre trois pages et 82 vers. Décrit également par J. Evelyn (*The Diary*, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, II, 147, p. 486) et M. Misson, il pouvait contenir 2 200 hectolitres. La réplique actuelle (au château) date de 1751.

14 Les sept collines romaines.

15 Les Monts de la Lune, région mal définie de l'Afrique centrale, où les géographes du temps plaçaient souvent les sources du Nil.

que nous nous donnons en flattant notre fantaisie en toutes ces choses, l'on peut aussi bien apprendre ces leçons en la maison ? J'en ai connu qui n'ont pas voyagé plus outre que leurs cabinets, qui pouvaient enseigner et corriger les plus grands voyageurs après toutes leurs pérégrinations ennuyeuses et de grand frais ; et de fait nous ne faisons que perdre le bénéfice que nous recevons de tant d'annales, de cartes, de descriptions historiques et de relations, si par la moitié de ces aides nous ne pouvons voyager partout sans bouger de notre nation. Celui qui voyage aux pays étrangers parle tantôt à un paysan, tantôt à un pèlerin, tantôt à un citoyen et tantôt à un courtisan ; et faut que nécessairement il reçoive les instructions qu'un bruit partial, ou quelques faibles conjectures lui pourront donner ; mais celui qui voyage dans les auteurs doctes et dignes de foi devise avec ceux qui se sont employés à tirer la vérité de tous les passages ; et qui ayant publié leurs labeurs n'eussent pas manqué d'en ouïr parler, s'ils avaient fait quelque faux rapport. Le voyageur ordinaire se propose pour but quelques villes bien civilisées, auxquelles il s'en va tout droit ; s'il rencontre quelque chose en chemin qui soit digne de remarque, il en fait bien quelque observation ; mais combien de milliers de choses notables se présentent à lui de chaque côté sans qu'il y prenne garde, ou en retienne la connaissance ? Au lieu qu'il y a des graves et laborieux auteurs qui ont recueilli par une exacte observation qu'ils en ont faite tout ce qui se peut trouver en leurs pays, digne de remarque ; ayant employé beaucoup de pas par beaucoup de mauvais chemins pour voir ce que nous pouvons voir à notre aise sans sortir ni nous incommoder, et consumé beaucoup d'années en la recherche de ce qu'en moins d'une heure nous pouvons rendre aussi bien nôtre qu'il était à eux auparavant. À quoi faut ajouter que notre connaissance imparfaite ne peut espérer d'être sur-le-champ si parfaitement informée de tout comme le peut être un habitant naturel du pays par la recherche qu'il en a faite toute sa vie. Si un Italien ou un Français voyage en cette nôtre île, quelles observations en peut-il remporter en ses tablettes, en comparaison du docte recueil qu'a fait notre Cambden de la Bretagne¹⁶, ou bien des tables exactes de Speed¹⁷ ? Ou bien si quelqu'un des nôtres passe les Alpes, comme il n'y en a que trop qui le font, quelles choses peut-il observer en son voyage, en comparaison de l'*Itinéraire* de Franc. Schottus et Capugnanus¹⁸ ? Ou si quelqu'un voulait pertinemment discourir de la royauté des lis français, quelle apparence y a-t-il qu'il peut être si bien instruit par des frivoles et incertains rapports, comme par les doctes et curieux recueils de

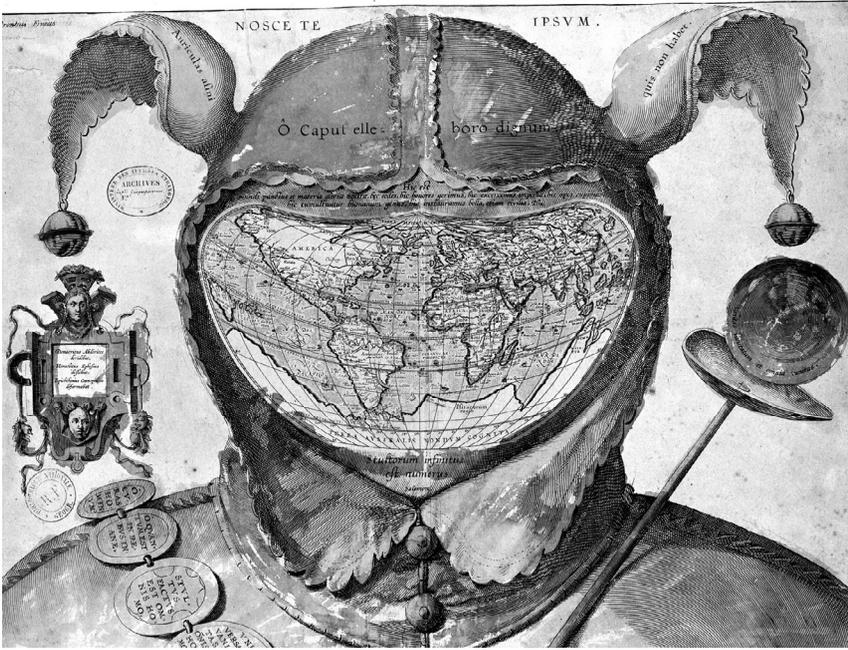
¹⁶ William Camden, historien et antiquaire (1551-1623), auteur de *Britannia*, recueil d'annales britanniques plusieurs fois rééditées et augmentées de 1586 à 1607.

¹⁷ Historien et cartographe anglais (1552 ?-1629), auteur d'un *Theatre of Grand Britain*.

¹⁸ Fr. Schott, *Itinerarium Italiæ* (Anvers, Plantin, 1600) et Girolamo Capugnano qui l'assista pour la réédition de 1601, auteurs d'un guide d'Italie qui fit autorité pendant un siècle.

Cassaneus¹⁹ ou de Degrassalius²⁰ ? Que me servirait-il d'être infini en ces raisons ? Cet âge est si plein de lumières qu'il n'y a point de contrée du monde habitable qui n'ait une mutuelle communication l'une avec l'autre. La connaissance de tous affaires est semblable à la musique qui se fait en pleine rue, de laquelle ceux qui ne payent rien peuvent aussi bien être participants que les autres. Nous ne sommes pas moins ouverts aux yeux et aux plumes de nos voisins, que nous le sommes à un péché commun²¹. Les pays même de la Chine et du Japon, et ces îles plus éloignées et autres contrées de la terre ferme, qui observent l'ordre le plus exact pour tenir leurs affaires cachées et secrètes ont été si bien découvertes que les relations qu'on en a écrites pourraient plutôt contenter le lecteur que l'induire à les corriger. Un bon livre est ensemble le meilleur compagnon, la meilleure guide²², le meilleur chemin et la meilleure issue que nous puissions avoir de notre voyage.

Quo vadis? A Just Censure of Travel [...] (1617), trad. Théodore Jaquemot,
Quo vadis ? ou Censure des voyages [...], Genève, Pierre Aubert, 1628, p. 40-43.



Ill. 1. « O caput elleboro dignum » (Le Monde dans une tête de fou), vers 1590

- 19 Jacques de Cassan, avocat, auteur de *Les Dynasties, ou Traité des anciens rois des Gaules et des Français*, Paris, G. Alliot, s.d.
 20 Charles de Grassalio (ou Grassaille), juriconsulte (*Regalium Franciæ*, Lyon, S. Vincentii, 1538).
 21 Inadvertance du traducteur, qui a lu *sin* (péché) au lieu de *sun* (soleil) : « We do not lie more open to one common sunne, then to the eyes and pens of our neighbours ».
 22 Féminin à cette date.

Vous ne pouvez pas disconvenir, Monsieur²³, que la spéculation n'instruit jamais autant que la pratique, et qu'il y a bien loin de la différence entre les choses qu'on connaît par soi-même et celles qu'on ne voit que par les yeux d'autrui. Esclaves de nos propres préjugés, ou de ceux des autres, nous ne voyons, pour ainsi dire, que par emprunt, et ce n'est qu'avec une timidité scrupuleuse que nous secouons le joug des opinions que nous avons sucées avec le lait. Nous ne savons le plus souvent que ce que nous avons ouï dire, et vous conviendrez que l'ambition d'un homme un peu raisonnable doit aller au-delà.

28

Si réunis sous un même climat, tous les hommes se ressemblaient, si la face de la terre était partout la même, si l'univers entier était gouverné par des lois et des maximes égales et immuables, si les productions de la nature n'étaient point variées dans toutes les parties du monde, en un mot si les mœurs et les coutumes des hommes étaient les mêmes en Asie et en Europe, j'approuverais cette indifférence qui empêche la plupart des hommes d'abandonner le sein de leur patrie, puisqu'ils pourraient voir, comme dans un miroir, le monde entier dans sa moindre partie. Mais la Providence en a disposé autrement, elle a voulu unir tous les peuples de l'univers par des besoins réciproques. La terre fertile sous un climat est stérile sous un autre, afin que par un commerce mutuel ils puissent serrer plus étroitement les nœuds de la société civile. J'ajouterai que rien à mon avis ne serait plus insipide que cette uniformité générale, et que le spectacle du monde serait bien triste, bien ennuyeux si on le voyait toujours du même côté. La nature qui par toute la terre varie ses ouvrages, fait éclater la même diversité dans les tempéraments. Elle donne aux hommes des penchants différents, et il est rare de trouver une personne qui ait une indifférence générale pour tous les emplois ordinaires de la vie civile. Celui que son penchant porte à voyager, après avoir étudié les lois de son pays, va s'instruire de celles des autres peuples, et se fait un plaisir secret de faire part de ses découvertes à ses concitoyens.

L'amour de la nouveauté que la nature a imprimée dans nos cœurs, [l]e désir de savoir ce que cette sage et prudente mère nous inspire, nous fait étudier ce que nous ignorons ; mais l'expérience nous instruit plus que les leçons des plus grands maîtres. Les Sanson, les Delisle²⁴, tous ces géographes fameux ne savent que ce qu'il a plu aux voyageurs de leur faire savoir. Si le voyageur s'est trompé, le géographe est dans l'erreur. Combien leur science serait-elle plus sûre et plus parfaite, s'ils avaient joint l'expérience aux lumières acquises, et s'ils avaient

23 Lettre adressée au comte de Morville (voir chapitre Notices).

24 Nicolas Sanson (1600-1667), géographe et cartographe ; Guillaume Delisle (1675-1726), cartographe devenu en 1718 « premier géographe du Roi ».

mesuré la terre avec les yeux comme ils l'ont mesurée avec le compas sur les plans qu'on leur a fournis.

L'homme en quittant sa patrie fortifie ses talents, corrige ses défauts, de même qu'un arbre produit des fruits parfaits lorsqu'il a été transplanté dans une terre étrangère. On voit toujours dans sa patrie les mêmes objets : tout y est borné, soit du côté de l'esprit, soit dans la manière de penser. On y prend des préjugés que l'astre dominant de la nation nourrit et entretient, et dont on ne se défait que par les connaissances qu'on acquiert dans les voyages. Il faut se dépouiller de cet amour naturel de la patrie, et on doit voyager dans les pays étrangers, comme si l'on était banni du sien. Le Sage, dit Salomon²⁵, passera dans les nations étrangères, et il éprouvera le bien et le mal.

Concluons. Il n'y a personne qui ne soit convaincu de l'utilité des voyages, et qui ne bravât même la mer si les dangers y étaient moins fréquents : mais tant de risques, me direz-vous, dont le seul récit m'a fait trembler, abattent le courage, et font évanouir les plus belles résolutions. L'imagination ne présente à l'esprit que des travaux sans nombre, une diète involontaire, un sommeil interrompu, des tempêtes, des écueils, etc., à peine pense-t-on le jour à la mer et à la navigation, qu'on se noie la nuit suivante en songe. Mais, dites-moi, Monsieur, quel est l'état de la vie qui soit sans dangers, et où la constance ne soit pas nécessaire ? Les préjugés décident de notre courage et de nos résolutions. Un homme né au milieu de Paris, dont les plus longues navigations sont de Paris à Saint-Cloud, tremble sur la Seine, qui ne tremblerait pas au milieu de l'océan, s'il était né sur ses bords.

Je ne conseille point à ces natures timides d'entreprendre de longs voyages. Mais j'ose exiger d'eux (et je l'exige de vous) qu'ils écoutassent attentivement le détail qu'on leur fait des raretés et des coutumes des pays qu'ils n'ont pas le courage d'aller voir eux-mêmes. Rien n'est plus ordinaire que de voir ces indolents s'ériger en censeurs, ils blâment tout ce qu'ils ne connaissent point, et ce qui est au-dessus de leur sphère, et ils vérifient ce que dit l'Arioste.

*Chi va lontan de la sua Patria, vede
Cose, da quel che già credea lontane.
Che narrandole poi non se gli crede,
Estimato bugiardo ne rimane,
Ch'el volgo sciocco non li vuol dar fede
Se non le vede, & tocca chiare e piane*²⁶.

25 En fait, l'Ecclésiaste, dans la Bible de Jérusalem, 39, 4 : « Il voyage dans les pays étrangers, il a fait l'expérience du bien et du mal ».

26 Arioste, *Orlando furioso*, chant VII, 1.

[Celui qui veut voyager loin de sa patrie voit souvent des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence ; il revient les raconter avec confiance.

Hélas ! on ne le croit guère : il se voit regarder comme un hâbleur, qui ne craint pas d'altérer la vérité ; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paraît si évident au doigt et à l'œil

(*Roland furieux*, traduction du comte de Tressan, Paris, Dauthereau, 1828, t. I, p. 171)]

Si ce qu'on écrit, ou ce qu'on vous raconte est véritable, pourquoi refusez-vous de le croire ? Et si on vous débite des fables, comment prouvez-vous que ce sont des fables ? Ne courez point les mers, j'y consens, mais ne blâmez pas ceux qui, aux dépens de leur vie, vont acquérir des connaissances dont vous devez tâcher de profiter.

30

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de l'Empire de Chine, Paris, Briasson, 1728-1729, t. III, p. 255-256.

L'ART DE VOYAGER

Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur

C'est à propos de deux pays particuliers que ces préceptes sont formulés : l'Italie pour Moryson, l'Allemagne pour Taylor ; mais le discours manifeste clairement que leur application est beaucoup plus universelle. Moryson donne la forme italienne avant de la traduire en anglais.

Un voyageur doit avoir l'œil d'un faucon (pour voir de loin), les oreilles d'un âne (pour entendre le plus léger chuchotement), le visage d'un singe (pour être prompt à rire), la bouche d'un pourceau (pour manger de tout), les épaules d'un chameau (pour porter patiemment ses fardeaux), les jambes d'un cerf (pour fuir le danger)²⁷, un grand sac tout plein d'argent (qui a de l'argent est appelé maître). Nous disons vulgairement en Angleterre que, pour aller à Rome, il faut le dos d'un âne, le ventre d'un porc et la conscience aussi large que le grand chemin du roi.

Les Italiens disent : un voyageur doit dormir cinq heures, un étudiant sept, un voleur neuf.

²⁷ Moryson a pu trouver les conseils ci-dessus dans les *Second frutes* de John Florio (London, Woodcock, 1591, p. 92) qui fournit lui aussi la forme italienne. Voir Luigi Monga, « Voyage et récit de voyage à la Renaissance », *Montaigne Studies*, 5, 1, 1993.

Les Italiens disent au voyageur : que ton cheval soit gouverné comme un ami, mais chevauché comme un ennemi.

Les voyageurs italiens disent : Dieu nous garde de l'hôte²⁸ nouveau et de la vieille putain.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chap. III, p. 49.

Il faut au voyageur, dit Taylor : « patience, silence, méfiance, vigilance, estomac solide et bourse en garnie » ; il glose ensuite son propos avant de le versifier.

Six choses doit avoir qui entend voyager :
 Dos d'âne, pour souffrir et supporter tous maux ;
 Mutisme de poisson pour propos réticent.
 Prompte oreille de cerf, qui prévient tout danger,
 Des yeux de chien, qui doit veiller quand il sommeille,
 Et par tels soins tiendra son corps hors de péril.
 Le goût simple d'un porc digérant chair, poisson,
*Racines*²⁹ et volaille, en immondes apprêts.
 Enfin il doit avoir à son commandement
 La bourse bien fournie de pièces pour payer.

All the Workes of John Taylor [...], London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 99.

Robert Dallington : conseils au voyageur

Ces instructions pratiques sont rédigées par Dallington (1598) au retour d'un long séjour qu'il fit sur le continent, en France et en Italie.

Mon voyageur [...] ne doit jamais s'enquérir de la religion des autres, ni être trop prompt à découvrir la sienne. Je tiens pour imprudent quiconque s'avise en pays étranger de montrer sa pensée ou son argent. [...]

On dit que le voyageur doit avoir deux sacs, l'un pour les couronnes, l'autre pour la patience ; mais si le second peut à l'occasion se trouver vide, je suggère que l'autre reste toujours plein : il doit donc régler sa dépense par année, sans dépasser les limites de la somme prévue. S'il voyage sans domestique, quatre-vingts livres sterling constitue une somme raisonnable, sauf s'il apprend à monter à cheval ; s'il assume ces deux dépenses, il ne doit pas compter moins de

²⁸ Italien *oste*, anglais *host* : celui qui reçoit.

²⁹ *Roots* : légumes dont on mange la partie poussant sous la terre ; faute d'équivalent satisfaisant, nous traduirons toujours par « racines », en italique.

cent cinquante livres ; aller au-delà de deux cents serait superflu, et lui nuirait. Et cela à proportion du nombre de sa compagnie.

La répartition ordinaire de cette dépense se fait comme suit : par mois, dix couronnes d'or pour son alimentation, huit pour son serviteur, deux pour l'escrime, autant pour la danse, pas moins pour ses lectures, et quinze pour l'équitation ; mais il doit interrompre cet exercice pendant l'été. Les cent cinquante livres qui restent iront au vêtement, aux chaussures, aux frais de voyage, tennis et autres dépenses extraordinaires.

Qu'il se munisse de quatre lettres de change pour l'année, avec des lettres de recommandation, à payer par quart chaque trimestre ; ainsi, il ne manquera pas d'argent au besoin, sans en être pourtant contraint, comme j'en ai vu plusieurs, d'attendre longtemps des lettres d'Angleterre, par suite de la distraction de leurs amis, de la négligence des courriers, du mauvais acheminement de leurs lettres par interception ou tout autre accident.

32

S'il porte de l'argent sur lui (nos lois interdisant qu'il en ait beaucoup)³⁰, que ce soit en doubles pistoles, ou en couronnes françaises de bon poids : avec elles, il est assuré de ne perdre jamais au change, et en Italie d'obtenir un change avantageux au-dessus de douze pence la livre. [...]

Pour les livres, qu'il en emporte peu, ou pas du tout, et qu'il les transporte toujours avec lui. S'il en a, qu'il veille à ce qu'ils ne soient pas interdits par l'Inquisition ; pour le moins, si sa malle est visitée (comme elle l'est à toutes les portes de ville en Italie), ils lui causent des ennuis ; quels qu'ils soient, ils lui seront à charge, car il devra payer la douane pour eux à chaque ville. Je lui recommande de prendre avec lui les notes de ses observations personnelles, notamment sous la forme d'un journal, où il consigne chaque jour les provinces qu'il traverse, avec leurs commodités, les villes avec leurs types de constructions, le nom et les avantages naturels des fleuves, les distances des lieux, la condition des sols, les mœurs des gens et tout ce que son œil trouvera agréable sur la route.

Quand il arrivera au lieu où il aura sa résidence, qu'il se procure lui-même les meilleurs livres pour l'état auquel il se destine, ou d'autres qu'il trouvera, sachant qu'ils ne sont pas en Angleterre et, à son départ, qu'il les fasse envoyer chez lui par ses courtiers.

³⁰ Morison précise (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. I, p. 275) qu'un voyageur ne peut pas quitter le Royaume avec plus d'argent qu'il ne lui en faut pour son voyage (vingt livres sterling). L'interdit est ancien et les douaniers l'appliquent rigoureusement : Érasme se plaint d'avoir dû, au terme de son premier séjour, en 1499, leur abandonner à Douvres, au-delà de cette somme, tout l'argent qu'il y avait gagné par ses travaux. Selon Hentzner, la somme tolérée en 1598 n'était même que de dix livres (*England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. William Rye, London, J. R. Smith, 1865, p. 113 [réimpr. New York, B. Blunt, 1967]).

Le conseil vaut pour ses vêtements comme pour ses livres : qu'il ne soit pas surchargé de bagages en son voyage, même un léger fardeau est déjà de trop ; de plus, il aurait à payer pour ceux-là comme pour les autres, à l'entrée de chaque ville. Qu'il veille à ce que les vêtements qu'il porte soient à la mode dans l'endroit où il réside, car il n'est pas moins ridicule de porter chez eux des vêtements selon notre mode que de continuer d'user de leur mode au retour chez nous : affectation commune à beaucoup de voyageurs. Je conclus donc ce premier conseil de précaution comme je l'avais commencé : quand il quitte ces pays étrangers, qu'il abandonne aussi leurs humeurs et habits et redevienne lui-même chez lui, modelant sa complexion, son vêtement, son comportement, sa conversation selon l'usage le plus commun en son pays, et le plus approuvé.

A Method for Travel. Shewed by taking the View of France. As it stooode in the yeare of our Lord 1598, London, Thomas Creede, 1605.

Guglielmo Grataroli : routes et auberges

Le *De regimine iter agentium* [...] (*Guide des voyageurs*) du médecin padouan Guglielmo Grataroli (Basileae, s.n., 1561) concerne toutes les entreprises viatiques, mais l'expérience du voyage en Italie l'inspire au premier chef.

Il y a des gens, et ils sont trop nombreux partout, qui sans crainte et sans connaissance de Dieu, dépourvus de pâture évangélique et de doctrine chrétienne, ou faisant partie de la race des réprouvés, des Caïns et des Juifs, n'ont qu'une pensée, c'est de vivre non pas de la sueur de leur front, mais de vol et de rapine. Et pour cette cause, ils assiègent les routes habituelles des voyageurs, et fréquentent les auberges. Comme ils manquent de tout, ils font parade de leur toilette et de leur faux argent pour faire croire qu'ils sont riches. Ils vous interrogent, vous demandent où allez-vous ? d'où venez-vous ? que sais-je encore ? Les voyageurs prudents et bien avisés les reconnaissent aisément, les évitent ou les déjouent ; mais les simples et les inexpérimentés tombent souvent dans leurs filets, à moins que l'hôtelier soit très honnête et très vigilant. Donc le plus sûr est de cacher avec soin ce qu'on a, de dissimuler et de cheminer avec prudence : *Cantabit vacuus coram latrone viator*. Il y a une autre sorte de vauriens qui, voyant qu'ils ne peuvent rien tirer de vous, ne cessent de vous poursuivre de railleries, de brocards et de sarcasmes ; si vous ne pouvez à coup sûr les arrêter, avisez l'hôtelier et supportez-les autant que vous pourrez, jusqu'à ce que Dieu vous donne le moyen de leur échapper. Je me souviens qu'il y a seize ans, passant la nuit dans une auberge de Milan (je ne me rappelle en ce moment ni son nom, ni son enseigne) il y avait là, comme il s'en trouve toujours dans cette grande cité, de ces gens de rebut qui se figuraient être quelque chose, parce qu'ils étaient

de la ville. L'aubergiste m'avait indiqué un lit assez bien garni, dans une chambre où se trouvaient quatre ou cinq autres lits convenables ; un de ces coquins, connaissant le lit qui m'était destiné, entra secrètement dans la chambre, car les portes sont presque toujours ouvertes, et levant la couverture, plaça d'un bout à l'autre, des morceaux de verre les uns grands, les autres petits. Il pensait que j'entrerais dans le lit sans lumière et sans prendre garde, que je me blesserais et que je prêterais à rire à lui et à ses camarades. Mais comme j'ai toujours l'habitude de visiter mon lit à la lumière, avant de m'y coucher, je découvrais aisément le piège et je le montrai à l'hôtelier ; personne ne voulut avouer. Je sais bien pourtant que je n'avais blessé aucun d'eux, à moins que refuser de jouer ou de trinquer soit un procédé blessant.

Dans l'année 1550, au mois de mai, j'arrivai près de Brescia pour souper, trempé par la pluie et mon cheval fatigué, dans une auberge où il y avait plusieurs jeunes valets. Je dînai convenablement et, comme j'avais soif, je n'épargnai pas le vin qui était excellent et fort. Ce soir-là, j'avais fait affaire avec un marchand qui amenait des chevaux d'Allemagne, et je lui avais échangé mon petit cheval contre une bête plus grande et plus jeune, en ajoutant quelques couronnes ; j'avais montré sans me gêner mon escarcelle qui ne contenait pas moins de cinquante couronnes, et j'avais compté devant lui. Peu de temps après, on va se coucher. On me donne le lit le plus rapproché, le valet de l'hôte me retire mes chausses ; je mets, sous ses yeux, mon escarcelle sous mon oreiller, et je m'endors, comme on dit, sur les deux oreilles. Le matin je cherche ma bourse, je ne la trouve pas ; j'appelle l'aubergiste, je saisis mon épée et, me tenant à la porte, je menace de ne laisser sortir personne, avant d'avoir trouvé mon bien ; il y avait là quelques étrangers. Cependant l'hôtelier se lève, arrive et me dit de chercher encore ma bourse dans mon lit. J'y vais et je la trouve placée au milieu.

De regimine iter agentium [...] (Basileae, s. n., 1561, livre II, chap. XIX, p. 87-91), extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 141-143.

Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage »

Cardan vient de consacrer un chapitre à « la prudence à se conduire quand on est obligé à changer de pays et réduit à converser avec les étrangers ».

Il est de cette suite d'écrire la façon de faire voyage. L'utilité qu'apporte un guide prudent, qui soit domestique, ou de bonne vie, qui travaille en conscience pour l'argent qu'il reçoit, et qui ne soit point aux gages de ceux qui veulent faire du mal, n'est croyable qu'à ceux qui ont souffert les incommodités de n'en avoir point. Par lui l'on chemine en assurance ; on accourcit les longueurs des chemins

où l'on peut s'égarer, ou recevoir du travail ; on est averti des endroits qui sont fameux par les meurtres, les larcins, les dangers que les voyageurs y souffrent d'ordinaire. On s'y tient sur ses gardes, on ne s'y expose qu'avec des armes et des sûretés ; et finalement il enseigne les hôtelleries où l'on est en assurance, où l'on est bien traité, et les façons de faire, et les mœurs des lieux où l'on veut séjourner. Les économes plus ménagers et plus prudents font d'ordinaire un mémoire de toutes les choses qu'ils ont à faire, qu'ils portent avec eux ; et les plus craintifs font provision de cordages, de ferrements pour se fermer sûrement dans les chambres qu'on leur donne dans les maisons publiques, dont les portes sont ordinairement sans verrous, ou avec des serrures que toutes clefs peuvent ouvrir. Les habits superbes et d'étoffes précieuses ne sont pas les vêtements d'un voyageur, mais ceux qui défendent de la pluie et du soleil. Il doit avoir un soin extrême de la nourriture de ses chevaux, et de choisir pour ce service ceux qui sont de fatigue. Il cachera sur lui son argent, qu'il enfermera dans des ceintures, qu'il ceindra aux lieux les plus secrets et moins découverts du corps. Il visitera ses armes tous les matins et les soirs. Il se défiera de ceux qui sous prétexte de compagnie le suivront dans la campagne, voudront manger avec lui dans les hôtelleries, et coucher en même chambre. Il fera en sorte de ne pas entrer en querelle pour le paiement avec les hôteliers, avec les maîtres des navires s'il fait voyage sur mer, tant qu'il sera sous leur puissance ; de ne pas s'engager au jeu avec ceux qui prennent les mêmes routes, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs de la bouche et des dames dans les rencontres qui s'offrent dans les voyages. Parmi tant d'observations à peine évitera-t-il les surprises : voyez donc leur nécessité, la diligence et l'attention qu'on y doit apporter.

Ainsi c'est assez dire sur ce sujet. Je renvoie les lecteurs à l'expérience particulière et à la connaissance qu'ils peuvent avoir de ce qui fait naître les incommodités et les appréhensions dans les voyages, s'ils ont autrefois voyagé en compagnie, ou seuls dans les pays qui leur étaient inconnus.

La Science du monde, ou la Sagesse civile, 4^e éd, Paris, Antoine de Sommaville, 1661, livre IV, chap. VI, p. 368-370.

Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie

Le voyageur anglais rend bien compte des difficultés affrontées par les protestants de toute obédience quand ils se rendent en terre catholique, et notamment à Rome et à Naples. Il explique aussi largement leur absence en Espagne aux XVI^e-XVII^e siècles, quand s'y met en place l'appareil répressif de la Contre-Réforme. Voir également les aventures du luthérien de Stralsund, Barthélemy Sastrow (1520-1603), lors de son voyage à Venise et Rome en 1546, chap. VI et VII de ses *Mémoires*, éd. E. Fick, Genève, imp. E. Fick, 1886, t. I.

C'est un grand art pour un voyageur de dissimuler sa religion en Italie et en Espagne, avec la sagesse qui convient et sans offenser sa conscience. Car si quelqu'un voulait faire, si j'ose dire, le papiste puritain (de ceux qui se battent la coulpe et qu'ils appellent *picchia petti*), il risquerait d'être soupçonné d'hypocrisie. [...]

36

Le voyageur doit également se garder des erreurs dans lesquelles je vis tomber grossièrement deux de mes proches amis, alors qu'ils étaient pourtant en un lieu sûr et nullement dangereux. Son hôtesse demandant à l'un d'eux (un Allemand vivant dans l'État de Florence, qui retournait à son logis après dîner) où il était allé, il lui répondit qu'il venait d'assister à une messe, alors qu'on ne chante la messe que le matin, quand les prêtres sont à jeun. L'autre, un Anglais, allant à Rome sous un déguisement, portait un habit de couleurs si bariolées et d'allure si étrange qu'il paraissait bizarre et non seyant non seulement à ses compatriotes mais aussi aux Italiens. Il attira le regard des jésuites et des Romains, qui se mirent à enquêter sur lui, qui n'échappa à grand peine de là qu'au prix d'une fuite précipitée et, alors qu'ils le poursuivaient, n'évita leurs traquenards que grâce à un ami italien qui l'avertit du danger. Je voudrais en ajouter un troisième, un Anglais qui, par franc-parler, se présentant de lui-même comme un Français, fut démasqué par moi alors que j'allais aussi déguisé, et que je me trouvais par hasard en sa compagnie ; apprenant en cette occasion que rien n'était plus sûr que le silence, il échappa ensuite à des dangers dans lesquels il eût pu aisément tomber.

Me trouvant moi-même en Italie, je fus pendant l'espace d'un an sans entendre messe, mais je sortais chaque matin de ma chambre comme si j'y allais. La toute première fois que je vins en Italie, j'allai immédiatement de Rome à Naples, et c'est ainsi qu'à ma première entrée j'affrontai les plus grands dangers : de sorte qu'ayant satisfait ma curiosité, si à mon retour je devais craindre quelque danger, je pourrais promptement y échapper à ma satisfaction. Ceux qui vont à Rome après avoir séjourné quelques mois à Padoue peuvent être sûrs en effet que les jésuites et les prêtres de là-bas sont d'abord avertis par leurs espions, non seulement de leur arrivée, mais aussi de leur condition et des traits physiques les plus apparents par lesquels ils peuvent être reconnus. De plus, me trouvant à Rome lors du Carême, il advint que quelques jours avant Pâques, un prêtre vint à notre logis et releva nos noms : afin, nous dit-il, que nous puissions recevoir la communion avec la famille de nos hôtes. Je quittai donc Rome le mardi avant Pâques et arrivai à Sienne le vendredi saint ; puis, prétendant d'importantes affaires, le jour même de Pâques je fis route vers Florence, où je séjournai le jour de Pâques seulement ; et avant la fin de la Semaine sainte retournai en hâte à Sienne, où j'avais une chambre que j'avais conservée quand j'étais à Rome et où je pensais maintenant demeurer quelque temps. Ces fréquents changements

de domicile me permirent d'éviter que les prêtres enquêtent sur moi, ce qui est très dangereux au temps de Pâques, alors que tous les hommes reçoivent la communion. En fait, l'Inquisition est toutefois moins à craindre dans l'État de Florence qu'ailleurs, et le danger est tout à fait inexistant à Venise pour celui qui se tient en paix et ne se fait pas remarquer.

Je ne dois pas omettre de dire que, quelques jours avant Pâques, alors que j'allais quitter Rome, je m'aventurai à rendre visite à Bellarmin³¹, et dans le collège même des jésuites, prétendant moi-même être un Français et portant des vêtements italiens. Et cela à leur manière, qui n'est pas une chose de rien : car si je n'avais pas été sur mes gardes, les rusés espions de Rome m'auraient aisément démasqué par quelque attitude ou manière de porter mes vêtements, dont ils savent qu'elle est propre aux Anglais, comme d'emmitoufler son visage dans le manteau, par exemple. J'évitai tout particulièrement de regarder les murs du collège (signe manifeste d'un étranger) ou de dévisager avec insistance quelque Anglais susceptible de me rencontrer, car certains auraient pu m'avoir connu à l'université de Cambridge, et rien que par ce regard jeté sur eux j'aurais pu attirer leur attention, car un regard invite à un autre. J'ai pu, grâce à ces précautions, satisfaire avec succès ma curiosité. Pour en avoir bien jugé ainsi, je me fis connaître du cardinal Allan quand je vins la première fois de Naples à Rome ; et quand il m'eut promis sa protection, si je me tenais tranquille et m'abstenaïs de toute infraction publique, je m'assurai là-dessus pour les pires rencontres, évitant de plus de m'entretenir familièrement avec des prêtres et des Anglais, même de ceux qui étaient de l'entourage du Cardinal. Je quittai d'abord l'auberge commune, et changeai la chambre que j'avais retenue, en prenant une autre dans une pauvre maison juste en dessous du palais du Pape, en un endroit où l'on n'irait pas me chercher.

Je ne loue pas la curiosité d'assister aux rites d'une religion contraire ; elle causa la mort de deux jeunes gens et donna l'occasion de la première des guerres de Macédoine³², le peuple de Rome prêtant main-forte aux meurtriers et le roi de Macédoine désirant venger la mort des deux victimes. En d'autres temps, et maintenant encore, les Turcs ont l'habitude de jeter des pierres aux Chrétiens, qu'ils appellent sales chiens³³ (quand ils s'approchent de leurs mosquées et de leurs sépulcres parce qu'ils n'ont pas l'usage des bains). Les

31 Moryson rend compte ailleurs (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. I, livre II, chap. II, p. 141-142) de sa rencontre avec cette grande figure de la Contre-Réforme.

32 En fait, la deuxième. Tite-Live raconte (*Histoire romaine*, livre XXXI, chap. XIV, 6-10, d'après Polybe, *Histoire romaine*, livre XVI, chap. XXVI, 8) comment, en 200 av. J.-C., deux jeunes Acarnaniens, ayant voulu assister aux mystères d'Éleusis sans avoir été initiés, furent mis à mort comme sacrilèges par les Athéniens, fournissant ainsi à Philippe de Macédoine le prétexte d'une expédition de représailles.

33 Littéralement, chiens non lavés : « *unwashed dogs* ».

Papistes persécutent tout autant l'Église réformée par le feu et par l'épée. Un Réformé peut toutefois vivre en Italie s'il ne communique jamais avec ses coreligionnaires dans leurs rites, gouverne bien sa langue, quitte sa chambre chaque matin comme s'il allait à la messe (car les Italiens pensent en général qu'ils n'ont pas assuré leur salut tant qu'ils n'ont pas adoré l'hostie lors de l'élévation, et leur dévotion s'arrête là), et change de résidence, avec discret équipage. Toutefois comme il est dangereux de voir leurs rites (et peut-être est-ce un péché), pourquoi ne refrénerait-il pas sa curiosité à entendre leurs messes et voir leurs cérémonies, et notamment tous les monuments de l'Église qu'on peut voir à une autre heure du jour ? Mais veut-il assister à leurs messes pour divertir ses compagnons ou pour son propre plaisir (comme s'il allait au théâtre) ou par une curiosité par laquelle beaucoup sont conduits ? Il lui faut de deux maux choisir le moindre : entre autres faire le signe de la croix, ou offrir négligemment de l'eau du bénitier, comme s'il y trempait la main (ou le gant, selon leur mode) plutôt que d'éveiller la suspicion s'il oubliait ces cérémonies banales et d'être rendu au point ou d'être amené à renier sa religion par écrit de sa main ou d'être brûlé par le feu.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chap. II, p. 30-32

Ces menues ruses ne suffisent pas toujours. Alors qu'il visite le Saint-Sépulcre à Jérusalem, Moryson est démasqué par un franciscain qui lui dit en confidence, jouant sur son prénom (Fynes) : « Vous êtes fin ». Elles peuvent même se retourner contre lui. Moryson raconte plus loin comment, à son retour d'Italie (1595), reçu à Genève par Th. de Bèze, il trempe ses doigts dans l'eau bénite, une salutation apprise chez les « papistes ». Le Réformateur a le bon goût d'en sourire... On ajoutera aux conseils dispensés par Moryson ces recommandations de John Eliot dans son *Ortho-epia Galliae* (London, John Wolfe, 1593, p. 42-43), suite de dialogues pour enseigner le français à ses compatriotes.

« Comment fites-vous pour ne tomber point ès mains des Inquisiteurs ?
 — Je me suis habillé en pèlerin.
 — Ô le fin pèlerin que voici !
 — Comment avez-vous échappé [à] l'Inquisition ? dites[-]moi, de grâce.
 — Il n'y a point de danger pour un qui est papal et du nombre des catholiques.
 — Comment fera donc celui qui est de la religion pour passer par l'Italie jusqu'à Rome ? Il lui faudra dissimuler.
 — Je le nie, il n'y en a point de besoin.
 — Quoi donc ?
 — Il lui convient seulement faire la bonne mine, car passé une fois Venise, l'Inquisition y est partout. »

L'auteur, qui a choisi dans son *Journal* de se présenter sous le nom d'*Orestes*, manifeste une obsession du masque qui ne lui fait pas oublier les précautions plus communes que l'on retrouve chez la plupart de ses contemporains partant pour l'Italie.

13 marzo 1632³⁴. La guerre était tellement prête à éclater entre France et Espagne, que l'ambassadeur empêcha le comte de Chalais de passer à Naples, de peur du danger, et le secrétaire de l'ambassade et autres gentilshommes dissuadèrent aussi Orestes de ce faire ; à quoi il était néanmoins entièrement résolu, à cause de la saison qui est la plus propre à faire ce voyage au mois de mars qu'en autre temps de l'année, le chaud incommodant ceux qui partent plus tard, et le froid ceux qui l'entreprennent plus tôt. Pour obvier néanmoins aux accidents, il trouva bon de laisser ses habits à la française et, se travestissant à l'italienne, de passer pour Romain. Il prit donc chez les Juifs un haut-de-chausses et une casaque à la romaine avec revers de Florence qui, pour avoir été un peu portée, ne lui coûta que six écus ; les manches de soie bon marché qu'il fit faire neuves lui coûtèrent 15 jules, le manteau presque neuf et allant jusqu'à pointe de pied, de crêpe de Bologne, cinq écus et demi ; plus trois collets et trois paires de manchettes à la romaine, toutes bleues, qui lui coûtèrent 14 jules. De sorte qu'avec 14 ou 15 écus le voilà vêtu comme le plus pimpant prince de Rome lorsqu'il porte le deuil ; et cet habit lui fit plus d'honneur par le chemin et à Naples que s'il eût été de dépense excessive. Il fit pareillement mettre au billet de santé³⁵ qu'il était Romain ; après il se munit de quantité de lettres de recommandation (dont il faut toujours faire bonne provision pour avoir promptement la pratique des lieux où l'on va) et ayant enfin trouvé le neveu du P. Campanella pour compagnie de connaissance, qui est la chose la plus nécessaire dans les voyages, il paya 26 jules pour une mule, qui est en Italie une monture beaucoup plus honorable et plus commode qu'un cheval, que néanmoins je conseillerai de prendre plutôt, pour ce que les mules, étant faites à aller de compagnie, ne veulent nullement se détourner du grand chemin et encore moins jamais courir, ce qui est quelquefois nécessaire pour aller voir quelque curiosité écartée.

Cette façon de prendre ainsi monture à part d'un voiturin et faire la dépense pour soi par les hôtelleries est meilleure que de faire marché avec le procache³⁶

34 Bouchard truffe son texte de graphies et de termes étrangers, par jeu linguistique ou pour produire une expression cryptée.

35 La fameuse *bolletta*, que le voyageur devait présenter partout en Italie pour attester qu'il n'était pas passé par un lieu où sévissait la peste.

36 Le voiturin (*vetturino*) concluait avec le voyageur un contrat privé (Göllnitz, *infra*, p. 49) par lequel il fournissait monture, gîte et/ou couvert ; appelé aussi *procaccio*, il proposait entre Rome et Naples des formules proches de nos circuits touristiques. Sur ces messagers très discutés (de Brosses les déteste), voir L. Schudt, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Wien, Schroll-Verlag, 1959, p. 156.

pour la monture et pour la nourriture ensemble, parce qu'outre qu'il fait payer cinq et six écus, et que de plus il faut payer à la première et dernière couchée, qui sont huit autres jules, l'on est fort mal traité, le procache payant mal les hôtes. Le remède qu'il y a à cela est de traiter premièrement avec le procache même et mettre dans son marché que l'on mangera à sa table avec lui, laquelle est toujours beaucoup meilleure que celle du commun. Que si l'homme veut aller à part et faire sa dépense, il est bon néanmoins toujours de marcher en compagnie du procache, pour ce que l'on se libère de mille fourberies et extorsions qui se font à un étranger qui va tout seul tant par les hôtes que par les douaniers, outre le péril des voleurs et bandits, qui est à la vérité fort petit aujourd'hui en comparaison de ce qu'il a été autrefois³⁷, lors que les procaches furent institués, ce qui ne fut à autre fin que pour donner une personne publique sous la guide et conduite duquel les passagers, se rangeant à certains jours tous ensemble comme en caravane, pussent passer sûrement. Et à cet effet fut mis à chaque terre de l'État ecclésiastique certain nombre de soldats corses, qui doivent venir un ou deux milles au-devant du procache, et l'accompagner de même à la sortie ; et outre ce les habitants sont obligés de tenir leur territoire franc et sûr ; de sorte qu'ils répondent des vols et meurtres qui s'y commettent, étant obligés à rembourser celui qui a été volé, ou les parents du mort.

Journal, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, éd. E. Kanceff, Torino, G. Giappichelli, 1976, t. II, p. 159-160.

Bougrenet de la Tocnaye : l'équipement du voyageur en Irlande

On observera que l'auteur, émigré français conduit à résider dans les Îles britanniques, exprime un souci de « paraître » dans la bonne société irlandaise, loin des préventions ordinaires chez les Anglais (voir *infra*, Moryson, Dunton).

Je fus obligé à Limerick de renouveler entièrement ma garde-robe ; elle ne consistait, comme à mon départ de Dublin, que de mon habit et de ce qui pouvait être contenu dans deux bas de soie, dont j'avais coupé les pieds. Quoique mon bagage ne fût pas très considérable, je ne manquais cependant de rien, et j'avais le moyen de paraître en société, aussi bien vêtu que les autres.

Pour l'instruction des futurs voyageurs à pied, il me prend la fantaisie de détailler mon bagage. Un sac à poudre fait avec un gant de femme, un rasoir, des ciseaux, un peigne, dans une paire d'escarpins de bal, une paire de bas de soie, une culotte d'une étoffe assez fine pour n'être pas plus grosse que le poing lorsqu'elle était

³⁷ À la fin du siècle précédent, Sixte Quint avait lutté avec succès contre les brigands qui infestaient la campagne romaine.

pliée ; deux chemises très fines, trois cravates, trois mouchoirs et l'habillement de route. Tout ceci était divisé en trois paquets. Mon habit avait six poches qui recevaient tout cela, lorsque je me présentais à une maison respectable, de sorte que rien ne paraissait ; comme sur le chemin c'eût été incommode, je mettais les trois paquets dans un mouchoir et les portais en sautoir au bout de mon bâton à épée, sur lequel j'avais mis un parapluie, qui excitait partout la curiosité et faisait rire les filles, je ne sais pourquoi. Les autres poches de mon habit étaient pour les lettres, le portefeuille et l'usage ordinaire.

Les personnes chez qui j'étais reçu, et dont je refusais toujours les offres de linge, étaient fort étonnées de me voir revenir dans le salon avec des bas de soie blancs, de la poudre, etc., comme si j'eusse voyagé avec un bagage considérable, fort à mon aise dans une bonne voiture.

Eh bien, mon cher monsieur Sterne, que pensez-vous de l'état de la garde-robe avec laquelle j'ai voyagé dix grands mois et été admis dans les maisons les plus respectables ? mon portemanteau vaut bien le vôtre, je crois³⁸.

Promenade d'un Français dans l'Irlande, 2^e éd., Brunswick, chez l'auteur, 1801, p. 160-161.

Montaigne en voyage : manières et humeurs

C'est dans le troisième livre de ses *Essais* (1588, chap. « De la vanité ») que Montaigne, après avoir publié ses deux premiers, expose un art de voyager qu'il avait pratiqué lors de son séjour en Allemagne, en Suisse et en Italie. L'essayiste à cheval ne dément pas le gentilhomme périgourdin ; mais ce texte qu'il a fallu élaguer en raison des digressions qui l'émaillent s'écarte sensiblement des préceptes communs de la pratique viatique de son temps, pour formuler ce que son auteur appellerait des *idiotismes* composant une manière bien à soi de prendre la route.

[B] Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation³⁹ à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, [C] fantaisies et usances, [B] et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures,

*Vires utra sortemque senectæ*⁴⁰.

³⁸ Dans la première page de son *Voyage sentimental*, Sterne détaille lui aussi le contenu de son portemanteau.

³⁹ « Exercitation » : effort.

⁴⁰ Au-delà de ce que permettent les forces et le lot de la vieillesse (Virgile, *Énéide*, chant VI, v. 114).

Nulle saison m'est ennemie, que le chaud âpre d'un soleil poignant ; car les ombrelles, de quoi depuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'elles ne déchargent la tête. [C] Je voudrais savoir quelle industrie c'était aux Perses si anciennement et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste, comme dit Xénophon. [B] J'aime les pluies et les crottes comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point ; tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des altérations internes que je produis en moi et celles-là m'arrivent moins en voyageant.

42

Je suis malaisé à ébranler ; mais, étant avoyé, je vais tant qu'on veut. J'estrивe⁴¹ autant [B] aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée et visiter un voisin que pour un juste voyage. J'ai appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite : grandes et raisonnables journées ; et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusqu'au levant. L'autre façon de repaître en chemin en tumulte et hâte pour la dînée notamment aux jours courts, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moi la première journée. Je les abreuve partout, et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent de dîner à leur aise avant partir. Pour moi je ne mange jamais trop tard : l'appétit me vient en mangeant, et point autrement ; je n'ai point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent de quoi je me suis agréé à continuer cet exercice, marié et vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin. [...]

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine [B], ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais, ce qu'on m'avait dit ? Comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine ; j'ay appris que ce qu'on disait n'y est point.

41 « J'estrивe » : je peine.

J'ai la complexion du corps libre et le goût commun, autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque âge a sa raison. Soit des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêât l'indiscrétion de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. [C] Quand j'ai été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers.

[B] J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Ce que je dis de ceux-là me ramentait⁴², en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en aucuns de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez leur les entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai qu'un honnête homme c'est un homme mêlé.

Au rebours, je pérégrine très saoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis) ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans : j'acointe⁴³ ceux-là, je les considère ; c'est là où je me prête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres. Je couche de peu, car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue.

Au demeurant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, moins asteure⁴⁴ que la vieillesse me particularise et séquestre aucunement des formes communes. Vous souffrez pour autrui, ou autrui pour vous ; l'un et l'autre inconvenient est pesant, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une

42 « Ramentait » : appelait.

43 « J'acointe » : j'accoste.

44 « Asteure » : à cette heure, à présent.

rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre. J'en ai eu faute extrême en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dès le logis. Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir.

Essais, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF, 4 vol., 1965, livre III, chap. IX « De la vanité ».

Pierre Méseuge : contrat pour la traversée de Venise en Terre sainte (1507)

Selon l'usage des pèlerins, P. Méseuge cherche à Venise une embarcation pour se rendre en Terre sainte.

44

Le samedi III^e jour dudit mois de mai nous montâmes sur la rivière du Pô pour aller à Venise où nous arrivâmes le v^e jour dudit mois et nous allâmes loger au *Lion blanc* où les Français logent communément, où nous trouvâmes d'autres pèlerins dont nous fûmes très joyeux.

Le lendemain qui fut mardi vi^e jour dudit mois, nous allâmes ouïr messe à Saint-Marc ; et la messe ouïe allâmes sur le port pour nous enquérir de notre passage et là trouvâmes qu'il y avait une galée et une nave qui se préparaient pour faire ledit voyage, et en signe de ce sur icelles y avait grand nombre d'étendards signés de grandes croix rouges. Aucuns de nous allèrent visiter l'une et l'autre pour voir en laquelle nous pourrions mieux faire notre passage et ce fait retournâmes en notre logis.

Après dîner nous tous pèlerins, Français, Brabançons, Lorrains et Flamands assemblâmes à Saint-Marc pour délibérer si nous prendrions la nave ou la galée pour faire notredit voyage ; et pour ce qu'aucuns étaient conseillés de prendre la galée, nous fûmes en grand différend car les autres disaient que la nave était plus sûre et plus spacieuse et aisée, et d'autre part disaient qu'ils avaient très mal traité les pèlerins l'année précédente et demeurâmes en ce débat quatre ou cinq jours, et cependant arrivèrent des Hongres et autres Allemands jusques au nombre de cinquante ou environ qui voulaient faire le voyage. Lesquels avertis du débat nous envoyèrent dire que nous élisions deux ou trois de nous et qu'ils en éliraient autant d'entre eux pour vider ce différend, ce qui fut accordé par nous et furent députés trois de nous Français pour parler et communiquer avec eux et visiter lesdits nave et galée ; et en la fin fut conclu que nous prendrions la nave si le patron nous voulait bien traiter et nous faire marché compétent.

Le lendemain nous parlâmes au patron de ladite nave pour savoir quel marché il nous voudrait faire, lequel nous demanda soixante et dix ducats pour tête

autant le serviteur que le maître, pour laquelle demande nous délibérâmes de parler au patron de la galée ; et de fait y parlâmes, qui nous promit nous bien traiter et ne demandait que soixante ducats pour homme, laquelle chose venue à la connaissance du patron de la nave trouva manière de faire arrêter ladite galée par justice pour quelque grande somme d'argent que devait le patron d'icelle : sur quoi s'ourdit procès devant les seigneurs du Sénat, et demeurâmes trois jours attendant la décision dudit procès, et ce pendant le patron de la nave se modéra et nous fit dire qu'il nous quitterait pour soixante ducats chacun. Nous assemblâmes pour délibérer que nous ferions et en conclusion voyant qu'il était force de passer, fut avisé que aucuns de nous parleraient audit patron pour savoir s'il voudrait nous passer pour chacun cinquante ducats, ce qu'il ne voulut accorder ; et pour toute résolution nous déclara qu'il ne nous passerait point à moins de cinquante et huit ducats, lesquels il modéra à [blanc] écus au soleil laquelle chose fut conclue avec lui sous certaines grandes promesses qu'il nous fit lesquelles sont déclarées en traité de notre passage, lequel était en latin, mais je l'ai mis en français afin que chacun l'entende, duquel la teneur suit :

In nomine Domini eterni amen. En l'an de l'Incarnation de notre Seigneur mil cinq cens et sept le dix neuvième jour de mai entre les pèlerins voulant aller visiter le Saint-Sépulcre de Notre Seigneur en Jérusalem et autres saints lieux en la Terre sainte, et messeigneurs Laurent Anjurry, patron de la nef pèlerine appartenante au seigneur duc de Venise et messeigneurs Francisque de Marone, capitaine et prince d'icelle nave pour ledit voyage, fut convenu et accordé pour le passage desquels pèlerins en la manière qui ensuit :

Et premièrement ledit patron promit partir de Venise de dessus le premier jour de juin prochain ensuivant ou autre jour au plaisir des pèlerins si ne lui survenait empêchement légitime.

Item promit icelui patron mener lesquels pèlerins en ladite nave jusques au port de Jaffe et en Jérusalem au fleuve de Jordan⁴⁵ et ès autres lieux en la Terre sainte où les pèlerins ont accoutumé aller jouxte et selon le conseil et opinion de la plus grande et saine partie d'iceux pèlerins et du gardien des frères de Saint-François du mont de Sion, et s'obligea ledit patron payer le sauf-conduit desquels pèlerins et tous autres tributs quoi leur pourrait demander tant par le Souldan que autres seigneurs et gens de la Terre sainte et autres pays, et même les fournir à ses dépens d'ânes ou autre monture pour aller par tous lesquels

45 Prétendant être malade et craignant surtout les Arabes, en guerre contre le Sultan, le patron refusa d'exécuter cette clause (f° 67 v°) et jouera des dissensions qui surgissent à ce propos entre marchands et pèlerins. Accompagnés d'un *truchement*, quatre députés de ces derniers iront se plaindre au « seigneur de Jérusalem », qui leur donnera gain de cause : un marchand de Venise se substituera au patron défaillant pour les conduire à la Ville sainte.

lieux saints en ladite terre, excepté aucunes petites courtoisies que les pèlerins ont accoutumé de donner à ceux à qui sont lesdits ânes.

Item ledit patron promet faire les dépens auxdits pèlerins et leur bailler bon pain, bon vin, bonnes chairs de bœuf, mouton, chevreau, poulailles, œufs, poisson et autres choses nécessaires à dépense tant à dîner que à souper et même donner à chacun desdits pèlerins tous les matins un verre de bonne malvoisie et autant au soir à la collation tant à l'aller que au retourner durant le temps qu'ils seront en ladite nave seulement car quand ils seront en terre ils vivront à leurs dépens.

Item et pour faire les choses dessus dites lesdits pèlerins ont promis payer audit patron chacun cinquante huit ducats de laquelle somme il payeront la moitié, c'est à savoir XXIX ducats devant que de partir de Venise et l'autre moitié au port de Jaffe.

46 Item promet icelui patron qu'il ne toucherait ni arrêterait en aucuns ports ou villes fors seulement ès ports qui ensuivent : à Polle, Raguse, à Zara, à Candie en Crète, à Rhodes et en Chypre et à Jaffe, le tout au plaisir des pèlerins, et ne pourra ledit patron séjourner en aucun desdits ports plus de trois ou quatre jours, fors en l'île de Chypre, en laquelle au retour il pourra séjourner huit jours seulement pour charger du sel, et au port de Jaffe autant de temps qu'il sera besoin pour visiter les dits lieux saints.

Item quand lesquels pèlerins seront en la Terre sainte, s'il advenait que aucuns d'iceux se disposât de aller au voyage de sainte Catherine du mont de Sinaï, ledit patron sera tenu rendre à chacun d'iceux la somme de cinquante huit ducats. Item que si aucun desdits pèlerins après ce point traité et accord délibérait pour aucune cause ne faire point ledit voyage, il serait tenu de payer audit patron la moitié de la dite somme de LVIII ducats si toutefois il n'avait juste et légitime empêchement en quel cas il ne sera tenu payer ne bailler aucune somme audit patron.

Item s'il advenait que aucun desdits pèlerins allât de vie à trépas devant que parvenir à la Terre sainte (que Dieu ne veuille), le dit patron n'aura que XXIX ducats qui est la moitié de la dite somme ; mais s'il en mourait aucun en retournant dudit voyage, ledit patron ne sera tenu rendre aucune chose de toute la dite somme de LVIII ducats.

Item s'il advenait que aucuns desdits pèlerins soit malade audit voyage, ledit patron sera tenu lui pourvoir et fournir de bonnes viandes telles qu'elles sont requises et nécessaires à un malade s'il lui est possible d'en recouvrer.

Item s'il advenait que aucun d'iceux pèlerins en allant ou en retournant allât de vie à trépas (que Dieu ne permette), ledit patron ne se mêlera ne entremettra aucunement en ses biens mais en laissera faire ses exécuteurs, parents ou amis, lesquels en pourront disposer et ordonner ainsi qu'il aviseront sans que icelui patron les puisse empêcher en aucune manière.

Item si aucuns des pèlerins voulaient avoir leur portion de chair, poisson ou autre viande toute crue, le dit patron sera tenu la leur bailler et leur fournir de bois ou feu pour la cuire et appareiller ainsi qu'ils voudront.

Item si aucun desquels pèlerins prenait débat ou faisait aucune noise ou batterie dont il sortît aucun destourbier ou empêchement audit patron, le dit pèlerin le rendra indemne et le remboursera de tout ce qu'il aurait payé et frayé à cause et pour raison d'icelle noise ou débat.

Toutes lesquelles choses dessus dites le dit patron promet observer et entretenir. Et de ce faire s'obligea à la peine de deux mille ducats d'or de laquelle somme il promet bailler bon plege en la dite ville de Venise et de tout ce fut fait instrument, signé de deux notaires de la Seigneurie et scellé du scel de Saint-Marc qui est le grand scel de la dite Seigneurie de Venise.

Notre traité et marché passé en la forme et manière contenue on dit instrument, chacun des pèlerins fit diligence de se pourvoir de toutes les choses qui leur étaient nécessaires, lesquelles j'ai voulu mettre par écrit afin que ceux qui voudront faire ledit voyage soient avertis et instruits de faire provision de tout ce qu'il leur sera besoin tant en la mer que en terre.

Des monnaies qu'il faut porter

Et premièrement faut recouvrer des ducats de secque qu'on trouve à la monnaie de Venise ou en Rialto, qui est une place en la ville où se fait le change par les banquiers de plusieurs pays et villes et autres marchands qui se mêlent de change.

Item faut recouvrer de la monnaie d'argent qui se forge audit lieu de Venise et non ailleurs. C'est à savoir des marceaux, marquets et berlingues, toutes lesquelles monnaies tant d'or que d'argent ont cours par tous les pays, ports et villes esquelles on arrive et même en Jérusalem et toute la Terre sainte.

Item est à noter que un écu au soleil vaut à Venise douze marceaux et un marceau vaut dix marquets.

Item un ducat commun de Venise, de Florence, de Gênes, de Sienne et de Portugal qu'on appelle croisades valent douze marceaux et quatre marquets et un ducat de secque vaut douze marceaux et sept marquets qui sont trois marquets davantage, desquels ducats il faut porter et non point des autres car les gens du pays où vous irez ne connaissent que les ducats de secque, ne pareillement toutes les autres monnaies d'argent fors les marceaux, marquets et berlingues.

Item faut à chacun desquels pèlerins un coffre pour mestre ses besognes et pour coucher dessus, et faut avoir un matelas ou loudier⁴⁶ pour mettre sur le dit coffre et des draps pour coucher qui ne voudra coucher vêtu.

46 « Loudier » : courtépointe.

Item faut avoir des serviettes pour s'en aider en mangeant et même des nappes à ceux qui voudront manger à part, de quoi on se peut passer à grand peine car on n'est pas toujours disposé de manger à la table commune.

Item faut être averti de porter grand nombre de chemises afin qu'on les puisse changer souvent car c'est une des choses plus nécessaires aux pèlerins de eux tenir nettement, pour les bêtes et vermines qui s'engendrent très souvent en la mer qui font merveilleux ennui à ceux qui sont paresseux d'y pourvoir.

Item faut faire provision de vin et d'eau douce et de pain biscuit pour boire et manger sur four et pour s'en aider quant le patron baille mauvais vivres, laquelle chose advient bien souvent.

Item faut avoir des langues bresillées, des jambons et andouilles pour déjeuner au matin et faire collation après dîner et quand il en est nécessité.

Item faut avoir des prunes sèches, des raisins, des amandes, des œufs, du beurre et du poisson sec qui en peut recouvrer pour les jours maigres auxquels communément le patron traite très mal les pèlerins et ne leur baille que mauvaises et corrompues viandes qui sont aucunes fois cause d'engendrer fièvres ou autres maladies.

Item est bon avoir des confitures, du condignac, de la conserve de roses, du pignolat, des madriens, des sirops, violat, buglose⁴⁷ et autres choses réconfortatives pour manger quand on est altéré ou dégoûté, laquelle chose advient souvent, spécialement à ceux qui ne peuvent endurer la mer.

Après j'ai bien voulu écrire les préservatifs qui me furent baillés à Venise par un notable docteur en médecine.

Suit une liste, en latin, de remèdes contre le vomissement, les maux de ventre, la fièvre, « l'altération et extrême soif ».

Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte, Amiens, Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c.

Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino

L'auteur, qui se dispose à se rendre de Lyon à Turin via Genève, avertit son lecteur des trois précautions qu'il lui faudra prendre s'il entend suivre cet itinéraire : se procurer l'indispensable bulletin de santé (assurant surtout qu'il n'a pas séjourné dans une ville où sévissait la peste), de l'argent (écus de France et doublons d'Espagne) et un contrat précis passé avec son guide, dont il reproduit, en français, le formulaire.

⁴⁷ « Buglose » : buglosse, ou bourrache des jardins.

Je soubsigné N. N. à Lyon promets à Messieurs N. N. aussi soubsignez, de conduire ou faire conduire par un homme, qui sera à cheval, lesdits Sieurs gentilshommes d'icy à Genève, et de là à Turin, et de fournir à chacun d'eux, à mes frais, un bon cheval, les desfrayer eux et leurs chevaux honorablement, et ainsi qu'il convient à personnes de leur qualité, tant de tous les peages et passages qu'ils auront à payer, que de la nourriture de leurs personnes et chevaux, depuis cette ville jusques audit Turin : et c'est pour le prix de trente neuf ou livres que lesdits Sieurs gentilshommes me promettent payer pour homme et cheval d'icy au dit Turin : dont j'ay receu en cette ville... Livres à mon contentement, et le restant sera payé à moy ou à mon homme qui les conduira pour moy, en chemin, ou à Turin, en monnoye de France, ou en or, au prix qu'il vaut à present à Lyon ; sçavoir la pistole d'Espagne..., celle d'Italie..., l'escu sol..., le zequin... Et si lesdits gentilshommes vouloient séjourner plus d'une nuit à Geneve, ils promettent de me payer à part les despens de bouche pour eux et leurs chevaux, et aussi pour mon homme et son cheval, durant le dit séjour. En foy de ce, ont esté faits deux semblables escrits ; dont l'un a été retiré par lesdits Sieurs gentilshommes, et l'autre par moy.

Ulysses belgico-gallicus [...], Leyde, Elzévir, 1631, p. 655-656.

LA MER

Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales

Dans sa relation, le voyageur revient à plusieurs reprises sur les règlements alimentaires de la V.O.C. (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie*, Compagnie hollandaise des Indes orientales) : la longueur du voyage dans les Indes orientales et la rapide dégradation des vivres à ces latitudes expliquent sans peine cette insistance.

On fait trois repas par jour ; le premier, après la prière du matin, et l'on y donne à chacun une petite mesure de brandevin, autant qu'un petit verre en peut tenir. Le samedi, chaque homme reçoit cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile d'olive, deux petites mesures de vinaigre et demi-livre de beurre. En voilà pour toute la semaine. En huit jours de temps, on a trois fois de la viande et du lard à ses repas, et cette viande qui très souvent est salée depuis cinq ou six ans n'est pas des plus délicates et diminue si considérablement en cuisant, que de trois quarts de livre, à peine en reste-t-il demi-livre lorsqu'elle est cuite.

À l'égard de la boisson, tant que l'on est sur les côtes de Hollande, on boit de la bière, ou plutôt on en boit tant qu'elle dure ; après quoi on reçoit par jour un pot d'eau ; ce qui peut passer. Mais lorsqu'on approche des Indes, ou lorsqu'on

est commandé pour quelque endroit du District de la Compagnie, on en a bien moins et souvent on préférerait de perdre cent florins plutôt que sa ration d'eau : tant elle est rare et nécessaire en ces climats. [...]

De la manière dont on donne à manger à bord et à terre, et de l'argent que chacun reçoit pour sa nourriture.

50 La manière de donner à manger sur les vaisseaux de la Compagnie, surtout quand on va aux Indes, est très bien réglée, et personne ne peut dire qu'il lui manque rien de ce qui est nécessaire, car on fournit abondamment à chacun à manger et à boire. Les gamelles sont remplies trois fois le jour, il y a six ou sept personnes, plus ou moins, à chaque gamelle. On a tous les matins une pleine gamelle de gruau chaud cuit avec des prunes, et du beurre. À midi il y a des pois blancs et du stockfish avec du beurre et de la moutarde, excepté le dimanche et le jeudi, qu'on a des pois gris, et ensuite de la viande ou du lard. On donne à chacun quatre livres de pain par semaine et une canne de bière par jour, tant qu'elle dure, et de l'huile, du vinaigre, du beurre, du vin d'Espagne et de France et de l'eau-de-vie, autant qu'il est nécessaire pour la santé, et pour s'entretenir raisonnablement.

Les moindres officiers, comme le Bosseman, le Schiman⁴⁸, le premier charpentier, le canonnier et le cuisinier, ont une double portion de breuvage ; mais à l'égard des principaux chefs qui mangent ensemble, il n'y a point de portion réglée : il en prennent autant qu'il leur plaît. La Compagnie avait accoutumé de donner cinq fromages à chacun pour le voyage ; mais elle n'en donne plus que trois.

Mais quand on est à terre, on n'est pas si bien à manger, et on peut bien dire « Adieu bon temps » : car pour dire la vérité la plupart prennent alors congé du vin, de l'eau-de-vie, etc. : puisqu'au lieu de ces liqueurs, ils ont la moitié d'un demi setier de knyp, ou de qualarak qui est quelquefois tant soit peu meilleur que de l'eau salée. Leur manger est un morceau de viande à demi pourrie, du lard et un morceau de poisson sec ou salé. Au lieu de pain on leur donne du riz gris et un peu d'eau ; au lieu de beurre ou de bonne huile, souvent ils ont de l'huile de canne, et par-dessus cela, du vinaigre de pareille espèce.

Le dépensier, son aide, le tonnelier, le trompette, le quartier-maître et le sous-maître mangent ensemble. Le cuisinier et ses gens ont leur gamelle. Le Bosseman et le Schiman avec leurs aides en ont une autre. Les voiliers d'un côté, et les charpentiers de l'autre de même, ainsi que le maître canonnier, son aide et les autres canonniers.

48 « Bosseman » : premier matelot ; « schiman » : « ou quartier-maître est comme un second matelot » (p. 318).

Le marchand, sous-marchand, teneur de livres, assistant, maître de navire, premier pilote, commandeur des soldats, consolateur, premier chirurgien, et quelquefois le second et le troisième pilotes, lorsqu'il y a de la place, mangent ensemble dans la chambre de poupe, et sont servis en vaisselle d'étain, ayant chacun une serviette. Mais lorsque cette chambre est embarrassée de femmes, il y a une seconde table, quand l'autre est levée, et une troisième sur le pont coupé où mangent les sous-pilotes et autres. On couvre abondamment ces tables, et l'on y boit de la bière et du vin ; mais lorsqu'on est à terre, la chère est plus mince, surtout par rapport à la bière de Hollande, au vin, au fromage et au beurre; car alors au lieu de vin de Rhin et de France, on en donne d'Espagne, de l'arak pour de l'eau-de-vie, du riz blanc au lieu de pain, et au lieu de viande, du poisson frit, des poulets, des chapons et autres rafraîchissements en assez grande quantité. On trouve de tout en abondance dans toutes les Indes. [...] C'était autrefois la coutume, que pendant que les vaisseaux étaient à la rade de Batavia, on leur donnait deux fois la semaine du cochon, de la chair fraîche, des herbes et autres rafraîchissements; mais cela est présentement aboli, car on donne à tout le monde, depuis le premier jusqu'au dernier, de l'argent pour se nourrir, jusqu'à ce qu'on aille en mer.

Voyages aux Indes Orientales [...], Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1719,
p. 3-5 et p. 325-328.

Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517)

Devenu roi d'Espagne par la mort de Ferdinand d'Aragon (1516), le futur Charles Quint prend la mer à Flessingue, dans les Flandres, pour se rendre en son royaume (septembre 1517) ; il a alors dix-sept ans. Le début de la traversée sera paisible, mais la flotte de quarante vaisseaux éprouvera une terrible tempête dans le golfe de Biscaye.

Sitôt que le jour était venu, les trompettes du roi montaient au plus matin sur le château de derrière, pour sonner et donner le bonjour au roi et à la seigneurie de quelque gorgiasse aubade ; puis, ce fait, pareillement les fifres et tambourins d'Allemagne faisaient leurs devoirs par trois fois le jour, du matin, au dîner et au souper du roi, ainsi que de quatre heures après dîner, afin que le roi et un chacun eût soupé de jour sans chandelle. Or, tôt après que le roi était du matin levé et puis accouré légèrement et chaudement contre le froid procédant des impétueux vents marins, avait fait faire par son couturier un pourpoint de satin cramoisi, à haut collet doublé d'écarlate, et par-dessus mettait un collet à manière d'un pourpoint sans manches, qui se cloait [fermait] avec une aiguillette et était plein de martres. Puis, par-dessus ses chausses d'écarlate, avait des triquehouses [grands bas] à manière de chausses marinières, ayant de hauts

souliers doublés d'écarlate. Il faisait trousser ses cheveux [se faisait coiffer], puis mettait par-dessus un double bonnet d'écarlate qui se bouclait sous le menton, tellement que le vent ne lui pouvait nuire. Puis par-dessus avait vêtu une robe à haut collet, ceinte par-dessus, qui était de velours tanné, pleine [fourrée] de agneaux de Romanie ; laquelle robe lui tenait le corps, ensemble le col et les bras en chaleur. Et quand tout ce avait vêtu, si ne semblait-il point que avist [qu'il eût] trop de charge ni d'empêchement, tant aisément se trouvait-il dedans.

52 Ainsi accoutré sortait de sa chambre et se allait donner le bon jour à madame sa sœur⁴⁹ et aux dames et damoiselles tous les jours. Puis montait sur le tillac du château et se mettait à genoux sur des coussins devant la remembrance [représentation] du Crucifix, pour faire ses prières et dévotions, où il était bien une bonne heure ; et parfois son chapelain lui lisait une sèche messe⁵⁰, et le jour du saint dimanche lui faisait l'eau bénite et bénissait du pain. Ses dévotions achevées, trouvait le déjeuner prêt, à la fois [tantôt] d'une soupe et chapon bouilli par-dessus, à la fois des carbonnées [carbonades], à la fois d'une soupe de poudre de duc⁵¹ trempée en vin, ou de rôties à la malvoisie, selon que les médecins disaient, ou que le roi demandait de avoir, en attendant le dîner qui se apprêtait comme sur les dix heures. Pendant lequel temps, se promenait ou devisait à quelqu'un ; parfois se occupait à regarder la flotte des navires de son armée qui le suivait en deux ailes, et comment ces puissants bateaux passaient et tranchaient légèrement les grandes ondes d'eau qui parfois élevaient ces grosses navires hautes à merveille, puis se ravalait quant et quant. Et, quand les bateaux allaient du plein rencontre heurter ces vagues d'eaux, l'eau écumait et s'élevait tellement que bien souvent venait frapper contre les voiles, et parfois passait outre lesdits bateaux. À la vérité c'était une triomphante chose de voir ainsi les navires fendre et maîtriser l'eau, et passer plus vite ment outre qu'un cheval ne saurait courir à lâche bride. [...]

Au commencement de cette danserie sur mer, plusieurs furent malades, pour ce qu'ils n'étaient point accoutumés ; mais, Dieu merci, le roi et madame sa sœur le passèrent très bien, sauf que le roi un soir fut contraint de vomir, puis après se alla très bien dormir, tellement que le lendemain il était aussi dehait [sain, gaillard] que jamais avait été. Aussi le roi prenait souvent sa réfection joyeusement pour ses gens qui lui apportaient sa viande et le servaient à table ; desquels, par la danserie du bateau, les aucuns se laissaient choir avec la viande, les autres faisaient des démarches et des avant-pas de si folle façon que si ce

49 Éléonore d'Autriche, qui épousera François I^{er}.

50 « Sèche messe » : dans la messe sèche, on omet l'offertoire, la consécration et la communion ; seules les prières de l'office sont dites.

51 « Poudre de duc » : mélange de sucre et de cannelle, ou de quelques autres condiments aromatiques.

fussent été gens morts ivres qui vont tout chancelant, puis d'un côté et puis de l'autre.

De l'après dîner, les aucuns se mettaient à lire des chroniques, les autres à jouer aux échecs, aux tables et aux cartes, en passant et amenant le jour jusques au soir [...]. Tôt après souper, ainsi que le jour commençait à prendre fin, le contremain [contremaître] appelait tous les jours, au son de son sifflet d'argent qui lui pendait au hatreau [cou], tous les compagnons et serviteurs, grands et petits lesquels étaient ententifs à faire ce qu'il leur commanderait pour le service du bateau ; lequel contremain avait diverses manières de siffler, par où les compagnons savaient et entendaient une partie de ce qu'il voulait dire. Mais si, après les avoir appelés, il en trouvait aucuns en défaut, il ne fallait (manquait) point avec un bout de câble de leur donner des cinglades, et leur donnait autour des reins, bras et jambes, en sorte qu'il les faisait courir comme rats là où il les voulait avoir. [...]

Tous les jours avaient lieu des prières et oraisons dites « au pied du mât, par deux jeunes petits matelots ». Puis un compagnon

duit et instruit venait inviter la compagnie à prier la Trinité qu'il leur plaise conduire le roi et toute la seigneurie à joie, santé, à bon port, de le garder de *mal andar* [aller mal] et de malencontre [...]. Ces prières accomplies, on sonnait une cloche, comme quand on sonne les pardons du soir, qui signifie : « qui n'est couché se retire et aille coucher sans chandelle », excepté le roi et madame sa sœur, et quelque peu des grands maîtres qui à leur coucher avaient de la lumière, en lanternes de fer, jusques ils fussent au lit ; [...] comme une dans la chambre du roi, qui pendait en un banc, afin que de nuit, par tourmente ou autrement, ne pût choir ni faire déplaisir ; pareillement y en avait une en la chambre de madame Éléonore, sa sœur. [...] Aussi, un des maîtres pilotes avait une lanterne à lumière auprès de lui, pour regarder son compas [boussole] ; et était à l'endroit d'une fenêtre, pour mieux parler et avertir celui qui conduisait le gouvernail de ce qu'il avait affaire pour faire aller la navire à dextre ou à senestre, selon qu'il voyait par son dit compas que la chose se requérait, afin que n'allât hors de son train par changement de vent ou autrement.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, éd. Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III, p. 63-68.

Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique

Lors de son deuxième voyage au Canada (1535-1536), Cartier a mouillé ses vaisseaux dans le Saint-Laurent, à Stadaconé (près du site actuel de Québec), où commande Donnacona, parent du jeune Domagaya, qui lui sert plus ou moins d'interprète. Mais en remontant le fleuve pour

se rendre à Hochelaga (Montréal), il a mécontenté les Indiens ; à son retour, il se méfie d'eux et fait donc construire un fort dans lequel il se replie ; il y est surpris par la rigueur de l'hiver canadien et par un mal inconnu qui s'abat sur ses gens : le scorbut. Connu depuis longtemps par les Scandinaves comme « le mal de terre » (et c'est ainsi qu'il frappe l'expédition de Cartier), il affectait des humains soumis à un long hiver et privés d'aliments riches en vitamines C. Vasco de Gama et les Portugais sont les premiers à le rencontrer en mer ; il sera désormais, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le compagnon redouté des longs voyages océaniques.

54

Au mois de décembre, fûmes avertis que la mortalité s'était mise au dit peuple de Stadaconé, tellement que déjà en étaient morts, par leur confession, plus de cinquante ; au moyen de quoi leur fimes défense de non venir à notre fort, ni entour de nous. Mais nonobstant les avoir chassés, commença la maladie entour nous d'une merveilleuse sorte et la plus inconnue ; car les uns perdaient la soutenue et leur devenaient les jambes grosses et enflées, et les nerfs retirés et noircis comme charbon, et aucunes toutes semées de gouttes de sang comme pourpre ; puis montait la dite maladie aux hanches, cuisses, épaules, aux bras, et au col. Et à tous venait la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tombait, jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes. Et tellement s'éprit ladite maladie en nos trois navires, qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions. Car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, qui peu de gens voyaient debout ; et déjà y en avait huit de morts, et plus de cinquante en qui on n'espérait plus de vie.

Notre capitaine, voyant la pitié et maladie ainsi émue, fit mettre le monde en prières et oraisons, et fit porter une image et remembrance de la Vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, le travers les neiges et glaces ; et ordonna que le dimanche suivant, l'on dirait audit lieu la messe ; et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession, chantant les sept psaumes de David, avec la Litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous. Et la messe dite et chantée devant ladite image, se fit le capitaine pèlerin à Notre Dame qui se fait prier à Rocamadour, promettant y aller, si Dieu lui donnait grâce de retourner en France. Celui jour trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, de l'âge de environ vingt-deux ans.

Et pour ce que ladite maladie était inconnue, fit le capitaine ouvrir le corps, pour voir si aurions quelque connaissance d'icelle, pour préserver, si possible était, le parsus. Et fut trouvé qu'il avait le cœur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau, rousse comme datte ; le foie, beau ; mais avait le poumon tout noirci et mortifié ; et s'était retiré tout son sang au-dessus de son cœur ; car, quand il fut ouvert, sortit au-dessus du cœur une grande abondance

de sang, noir et infect. Pareillement avait la rate par-devers l'échine un peu entamée, environ deux doigts, comme si eût été frottée sur une pierre rude. Après cela vu, lui fut ouvert et incisé une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans, la chair fut trouvée assez belle. Ce fait, fut inhumé au moins mal que l'on put. Dieu, par sa sainte grâce, pardonne à son âme, et à tous trépassés. Amen.

Et depuis, de jour en autre, s'est tellement continuée ladite maladie, que telle heure a été que, par tous les trois navires, n'y avait pas trois hommes sains, de sorte que en l'un desdits navires n'y avait homme qui eût pu descendre sous le tillac pour tirer à boire, tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure, y en avait déjà plusieurs de morts, lesquels il nous convint mettre, par faiblesse, sous les neiges ; car il ne nous était possible de pouvoir, pour lors, ouvrir la terre, qui était gelée, tant étions faibles et avions peu de puissance. Et si étions en une crainte merveilleuse des gens du pays, qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. Et pour couvrir la dite maladie, lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours préservé debout, sortait au-devant d'eux, avec deux ou trois hommes, tant sains que malades, lesquels il faisait sortir après lui. Et lorsqu'il les voyait hors du parc, faisait semblant les vouloir battre, en criant et leur jetant bâtons après eux, les envoyant à bord, montrant par signes ès dits sauvages, qu'il faisait besogner [tous] ses gens dedans les navires, les uns à gallifester⁵², les autres à faire du pain, et autres besognes ; et qu'il n'était pas bon qu'ils vissent chômer dehors ; ce qu'ils croyaient. Et faisait le dit capitaine battre et mener bruit ès dits malades dedans les navires, avec bâtons et cailloux, feignant gallifester. Et pour lors, étions si épris de ladite maladie, que avions quasi perdu l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu, par sa bonté infinie et miséricorde, ne nous eût regardé en pitié, et donné connaissance d'un remède contre toutes maladies, le plus excellent qui fût jamais vu, ni trouvé sur la terre, ainsi qu'il sera fait mention en ce chapitre⁵³. [...]

Un jour, notre capitaine, voyant la maladie si émue et ses gens si fort épris d'icelle, étant sorti hors du fort, et soi promenant sur la glace, aperçut venir une bande de gens de Stadaconé, en laquelle était dom Agaya, lequel le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la propre maladie que avaient ses gens ; car il avait l'une des jambes, par le genou, aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs d'icelle retirés, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le capitaine, voyant le dit dom Agaya sain

52 « Gallifester » : calfater.

53 En fait, le chapitre suivant se rapporte à la rudesse de l'hiver et à la poursuite de la maladie ; redites et incertitudes dans la chronologie indiquent que le journal ne peut plus être tenu avec rigueur.

et délibéré, fut joyeux, espérant par lui savoir comment il s'était guéri, afin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près le fort, le capitaine lui demanda comme il s'était guéri de sa maladie. Lequel dom Agaya répondit, qu'avec le jus des feuilles d'un arbre et le marc, il s'était guéri, et que c'était le singulier remède pour maladie. Lors le capitaine lui demanda s'il y en avait point là entour, et qu'il lui en montrât, pour guérir son serviteur, qui avait pris la dite maladie en la maison du seigneur Donnacona, ne lui voulant déclarer le nombre des compagnons qui étaient malades. Lors le dit dom Agaya envoya deux femmes avec notre capitaine, pour en quérir, lesquels en apportèrent neuf ou dix rameaux ; et nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles dudit bois, et mettre le tout à bouillir en eau ; puis boire de la dite eau, de deux jours l'un, et mettre le marc sur les jambes enflées et malades ; et que de toutes maladies ledit arbre guérissait. Ils appellent le dit arbre en leur langage *annedda*⁵⁴.

56

Tôt après, le capitaine fit faire du breuvage, pour faire boire ès malades, desquels n'y avait nul d'eux qui voulut icelui essayer, sinon un ou deux, qui se mirent en aventure d'icelui essayer. Tout incontinent qu'ils en eurent bu, ils eurent l'avantage, qui se trouva être un vrai et évident miracle ; car de toutes les maladies de quoi ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, recouvrèrent santé et guérison, tellement que tel des compagnons, qui avait la vérole depuis cinq ou six ans auparavant la maladie, a été, par icelle médecine, curé nettement. Après ce avoir vu, y a eu telle presse, que on se voulait tuer sur ladite médecine, à qui premier en aurait ; de sorte qu'un arbre, aussi gros et grand que je vis jamais arbre, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et Montpellier y eussent été, avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que le dit arbre a fait en huit jours ; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user, ont recouvert santé et guérison, la grâce à Dieu.

Deuxième Relation, Paris, BnF, m. fr. 5664, f. 38v°-44v°.

Jean de Léry : le pot au noir

Avant de constituer un chapitre célèbre des *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss, l'évocation du « pot au noir »⁵⁵ est fréquente dans les récits relatifs aux grands voyages du XVI^e au XVIII^e siècle. Les marins des voiliers modernes expriment aussi volontiers les souffrances et l'irritation que leur causent les pluies pestilentielles et les calmes équatoriaux.

⁵⁴ L'épinette, ou cèdre blanc.

⁵⁵ Sur l'ustensile portant ce nom, voir le texte de R. Challe, *infra*, p. 60.

[...] Notre bon vent nous étant failli à trois ou quatre degrés au-deçà de l'Équateur, nous eûmes lors non seulement un temps fort fâcheux, entremêlé de pluie et de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire très dangereuse auprès de cette ligne équinoxiale, j'y ai vu, qu'à cause de l'inconstance des divers vents qui soufflaient tous ensemble, encore que nos trois navires fussent assez près l'une⁵⁶ de l'autre, et sans que ceux qui tenaient les timons et gouvernails eussent pu faire autrement, chacun vaisseau être poussé de son vent à part : tellement que comme en triangle, l'un allait à l'est, l'autre au nord, et l'autre à l'ouest. Vrai est que cela ne durait pas beaucoup, car soudain s'élevaient des tourbillons, que les mariniers de Normandie appellent grains, lesquels après nous avoir quelquefois arrêtés tout court, au contraire tout à l'instant tempêtaient si fort dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'ils ne nous ont viré cent fois les hunes en bas et la quille en haut : c'est-à-dire ce dessus dessous.

Au surplus, la pluie qui tombe sous et ès environs de cette ligne, non seulement pue et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y lèvera des pustules et grosses vessies ; et même tache et gâte les habillements. Davantage le soleil y est si ardent, qu'outre les véhémentes chaleurs que nous y endurions, encore parce que hors les deux petits repas nous n'avions pas l'eau douce, ni autre breuvage à notre commandement, nous y étions si merveilleusement pressés de soif, que de ma part, et pour l'avoir essayé, l'haleine et le souffle m'en étant presque faillis, j'en ai perdu le parler l'espace de plus d'une heure. [...]

Or, pour reprendre mon propos, le comble de notre affliction sous cette zone brûlante fut tel, qu'à cause des grandes et continuelles pluies, qui avaient pénétré jusque dans la soute, notre biscuit étant gâté et moisi, outre que chacun n'en avait que bien peu de tel, encore nous le fallait-il non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sur peine de mourir de faim, et sans en rien jeter, nous avalions autant de vers (dont il était à demi) que nous faisons de miettes. Outre plus nos eaux douces étaient si corrompues, et semblablement si pleines de vers, que seulement en les tirant des vaisseaux où on les tient sur mer, il n'y avait si bon cœur qui n'en crachât ; mais, qui était bien encore le pis, quand on en buvait, il fallait tenir la tasse d'une main, et à cause de la puanteur, boucher le nez de l'autre.

Histoire d'un voyage en la terre de Brésil, Genève, Antoine Chappin, 1580, chap. IV, p. 31-33.

56 Au XVI^e siècle, « navire » est ordinairement féminin.

C'est au début du ^{xvi}^e siècle que les navigateurs prennent l'habitude de marquer le franchissement de l'Équateur par une cérémonie, d'abord grave (voir le voyage de Jean Parmentier), puis burlesque. Divertissement, mais aussi manière d'exorciser d'anciennes terreurs. Tout en affectant de dédaigner ce cérémonial, les auteurs de relations le décrivent volontiers (voir Sophie-Jenny Linon, « Le Passage de la Ligne ou le Carnaval de la mer, Luillier 1705 et Leguat 1707 », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 185-194, et « Le Passage de la Ligne comme entrée en littérature », *Gallia orientalis*, p. 257-274). Relevons, parmi les récits, ceux de F. Leguat (*Voyages et aventures...*, éd. J.-M. Racault et P. Carile, Éditions de Paris, 1996), de Vivez et de Commerson (expédition de Bougainville, 1767). Relations plus sobres chez les navigateurs anglais (Cook et Banks) et, plus généralement, sous la plume des chefs d'expédition ou dans les ouvrages techniques (Desroches).

Du samedi 29 avril 1690

58

La maladie de M. Hurtain, et l'occupation qu'on a eue depuis sa mort ont été cause que la plaisanterie qui se fait au passage de la Ligne avait été différée. Les matelots la nomment baptême ; j'avoue avec M. l'abbé de Choisy⁵⁷ que c'est profaner un nom si saint. Mais on aurait tort de leur en faire un crime ; car, certainement, ils n'y entendent aucun mal. Ils avaient dès hier au soir demandé au commandeur la permission de le faire aujourd'hui ; cela est d'usage et ne se refuse pas : il la leur avait accordée ; et sitôt qu'on a eu dîné, voici comme ils s'y sont pris.

Premièrement, le maître ou capitaine des matelots, le contremaître les charpentiers, et les autres officiers qui ont déjà passé la Ligne présidaient à la cérémonie. Ils s'étaient tous vêtus le plus grotesquement qu'ils avaient pu, pour rire et faire rire les autres. Le maître tenait le rôle de tout le monde qui est sur le vaisseau, tant officiers, soldats, que matelots, mousques, et valets. Lui et les autres s'étaient barbouillés et fait des barbes à faire peur : la digne moustache de Bouchetière avait été dessinée avec le noir du cul de la poêle. Ils étaient tous armés des ustensiles de la cuisine et du four. Celui qui tenait le livre de la carte du monde, que le pilote avait prêté, bien couvert afin qu'il ne fût point gâté, était couvert d'un capot de mer qui lui prenait, compris la capuche, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et ressemblait un ermite par l'habit, et un diable par le visage. Il s'était fait un chapelet avec des pommes de racage de perroquet, dont la moindre est plus grosse que le poing ; et ce chapelet qui passait par le derrière du col lui descendait sur le devant jusqu'aux pieds. Trois

57 Il rapporte le 7 avril 1685 : « Nous ne lui donnerons pas un nom si saint ; on ne servira point d'eau bénite ; point de signe de croix ; on ne jurera point sur l'Évangile. Pour le reste, liberté entière : il fait chaud : on mouillera tant qu'on voudra » (*Journal du voyage de Siam*, éd. Dirk Van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995, p. 67). La relation qui suit immédiatement est beaucoup plus sobre que celle de Challe.

brasses de corde faisaient sa ceinture, et deux cornes d'amorce⁵⁸ qui traversaient la capuche faisaient l'ornement de sa tête, et une centaine de morceaux de vieille corde de ligne faisaient ses cheveux et sa barbe. Celui qui recevait les offrandes avait un bonnet carré de toile goudronnée, une robe de même, et un rabat de carton blanc. C'est celui qui a le mieux joué son rôle ; et, lorsqu'il a été assis sur un baril foncé, ayant devant lui pour bureau deux planches montées sur deux barriques, son cornet, son papier et une gamelle pour recevoir les présents, il ressemblait assez à un marguillier de village gravement assis dans son œuvre⁵⁹ le jour de son saint ou de sa confrérie.

Ils avaient rempli d'eau une grande baille ou baquet de trois pieds de profondeur sur quatre de diamètre, dont les bords étaient garnis de grosse garcette et d'étoupes, afin de ne point blesser ceux qui y allaient être saucés : c'est leur terme. Cette baille était traversée par une barre d'anspect⁶⁰ tenue par deux matelots qui avaient fait le voyage, l'un d'un côté et l'autre de l'autre ; et le tout posé au pied du mât d'avant. Les hunes et les haubans étaient remplis de matelots qui avaient fait le voyage, et tous armés de seilleaux⁶¹ pleins d'eau.

Dans ce grotesque équipage, ceux qui présidaient à la cérémonie ont trois fois fait le tour du pont ; et, ayant mis le marguillier en place, sont montés sur le château d'avant pour baptiser le vaisseau, qui n'est point encore venu dans ces mers. Les charpentiers ont mis la hache sur l'épaule, comme prêts à couper le mât de civadière⁶². Le maître et les autres officiers mariniers se sont détachés pour me venir chercher, afin de le racheter, ou le voir couper : cela est essentiel à la cérémonie. J'y ai été, et ai promis pour le vaisseau qu'il resterait entre les tropiques, si on ne baptisait pas ceux qui n'auraient pas passé la Ligne, et j'ai racheté le mât de la moitié d'un cochon pour demain, et d'un bordage d'artimon. Après la cérémonie, ils ont crié *Vive le roi* à pleine tête, et m'ont reconduit.

Le vaisseau étant baptisé, ils ont fait un autre tour sur le pont et sont tous remontés avec le marguillier. Ils se sont adressés au commandeur ; mais il avait été baptisé sur le gaillard. Leur triste mine nous a fait rire : nous nous sommes

58 L'original porte *comes* d'amarre, qu'on serait tenté, à tort, de lire *cordes d'amarre* : non seulement le sens ne serait pas satisfaisant, mais le mot corde ne serait guère utilisé en termes de marine dans cet emploi. La corne d'amorce est une corne dans laquelle on conservait la poudre à amorce pour les mousquets et les fusils.

59 Une œuvre est un « banc ou une construction de menuiserie dans la nef des paroisses, où se mettent les marguilliers et où s'exposent les reliques » (Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*). Plus haut, foncé signifie *garni d'un fond*.

60 Les *barres d'anspect* étaient de fortes barres de bois, pointues par un bout, qui servaient à manœuvrer les pièces d'artillerie.

61 « Seilleau » est une forme dialectale de seau.

62 S'agit-il de la vergue portant la civadière ou du mât de perroquet, élevé verticalement à l'extrémité du beaupré ? Probablement de la première, qui portait les *poulaines*.

moqués d'eux, en leur criant *il a chié au lit* et en frappant de la main en cul de poule sur nos joues enflées, et en leur faisant un pied de nez. Les pauvres diables étaient démontés. Enfin, après avoir bien ri à leurs dépens, il leur a donné quatre piastres ; et le marguillier est venu recevoir l'offrande avec une gravité digne d'une action si sérieuse.

La vénération pour le caractère a fait passer les ecclésiastiques les premiers. M. Charmot était exempt ; M. Guisain et notre aumônier ont été baptisés sur la dunette⁶³, tout le reste a été à la baille et a été assis sur la barre. Bouchetière voulait être baptisé sur la dunette, mais il y avait de bons ordres contraires : il a donc fallu qu'il ait fait la démarche. Il l'a faite, mais d'un air qui n'a servi qu'à donner du relief à sa brutalité. J'ai passé après lui : M. de La Chassée m'a suivi ; et comme nous avons fait les choses avec générosité, ils nous ont reconduits, ce qu'ils n'avaient pas fait à Bouchetière, qui ne leur a donné qu'un écu, de fort mauvaise grâce.

60

Les passagers en ont agi fort honnêtement. Les soldats ont paru ensuite, et M. de La Chassée a payé six piastres pour tous ; un seul excepté, qui est celui qui le sert, et qui est le plus bouffon personnage de sa compagnie. Celui-ci, s'entendant exclure du rachat général, a compris que son capitaine avait la malice de vouloir le faire saucer : il ne se trompait pas, et a pris tout d'un coup son parti. Il a couru au pot au noir sans qu'on ait prévu ce qu'il voulait faire. Il a couru à la baille et a planté ses deux mains pleines de noir sur le visage du contremaître, et l'a achevé de noircir : les autres ne l'ont point épargné et l'ont barbouillé comme un More. Ils l'ont planté dans la baille, où ils l'ont comme ils disent, tourné et retourné, et dessus, et dessous, et de travers et de côté : le tout à la merci des seilleaux d'eau qui leur tombaient sur le corps de tous côtés, aussi bien que sur lui.

Il s'est enfin relevé, et l'eau qu'on lui jetait ne le dérangeant point, il en a jeté avec ses deux mains partout où il a pu. On ne peut pas plus rire que nous avons ri d'un spectacle si bouffon. Il s'est ensuite joint aux matelots pour remplir la baille vide ; et, dégouttant d'eau de tous côtés, et noir comme beau diable, il est monté sur la dunette : « Jarnidié, a-t-il dit à son capitaine, vous m'avez fait saucer, et je vous ai fait rire donnez-moi donc à boire ». M. de La Chassée lui a donné un bon coup d'eau-de-vie, et le commandeur lui a fait donner une bouteille de vin. Il l'a fourrée dans sa culotte : nous ne savions ce qu'il voulait faire, mais il le savait bien ; il a pris du pain et est monté à la hune, où il a lui seul vidé sa bouteille pendant le reste de la comédie.

Les matelots ne s'épargn[ai]ent point, et ceux qui tenaient les bouts de la barre d'aspect les laissaient tomber dans la baille et les sauçaient et noircissaient,

63 Ce que Challe appelle ici la dunette semble être le gaillard d'avant.

selon le plus ou le moins de bonne volonté qu'ils avaient pour ceux qui leur tombaient sous la main. Ainsi finit la cérémonie, et non pas par fouetter les mousses, comme le dit M. l'abbé de Choisy. Il y a huit ans que je vais à la mer ; et je ne l'ai jamais vu pratiquer autrement qu'aujourd'hui⁶⁴.

M. de Choisy a omis une circonstance qui méritait bien d'être rapportée, puisque c'est ce qui mérite le plus d'attention dans cette comédie. C'est que ceux qui mettent la main sur la mappemonde sont nommés du nom d'un promontoire, d'un cap, d'un golfe, d'un port, d'une île, ou d'autre chose qui se trouve à la mer ; et cette imposition de nom exerce et excite la petite vengeance des matelots, qui en font une espèce de pasquinades, qui ne laissent pas d'avoir leur sel. Je n'en citerai que trois exemples. Un de nos passagers a une femme qui a fait parler d'elle, et qui ne passe pas encore pour une vestale. Ils l'ont nommé le cap Fourchu, qui est une pointe de l'île de Terre-Neuve. Nous avons un autre passager qui a de l'esprit comme un démon, mais qui ne paraît pas avoir beaucoup de religion. Ils l'ont nommé le ressac du diable, qui est un remous dans l'île de Saint-Domingue. Une dame un peu galante venait avec nous en Canada. Elle fut nommée la baie des Chaleurs ; et cette baie est à l'entrée du fleuve de Saint-Laurent. Aujourd'hui, Bouchetière a été nommé l'île aux Rats⁶⁵ : cette île est dans l'est de Madagascar, proche Mascarey⁶⁶, où la Compagnie a un établissement.

J'ignore si quelqu'un, plus fin que des matelots ne devraient l'être, ne leur forme pas leurs litanies : toujours suis-je certain que qui que ce soit des officiers ne s'en est mêlé ; et Bouchetière en accuse tout le monde. Le matelot est malin ; et, malgré sa grossièreté, il ne laisse pas d'avoir assez de délicatesse pour caractériser les gens : mais tels que soient ces noms en bien ou en mal, il faut les recevoir en riant ; car on ne fait que se jeter dans le ridicule, si on s'en fâche.

Après cette cérémonie, si on ne veut pas être mouillé, il faut se bien cacher ; car pendant plus d'une heure on se bat à coups de seilleaux d'eau. M. de La Chassée en avait un plein dans sa chambre : il m'en a coiffé tout d'une pièce, et je lui ai si bien rendu sa monnaie que rien n'y a manqué : trois matelots qui me servaient me fournissaient plus d'eau que tous ses soldats n'auraient pu faire ensemble. Tout le monde a été mouillé exprès, excepté les gens d'Église et le commandeur : mais ils étaient trop près du combat pour n'en pas sentir la fumée ; et ils ont été arrosés, ne pouvant se retirer qu'entre deux feux. Après ce combat, qui ne peut incommoder personne, parce qu'il fait extrêmement chaud, et qui a fini plutôt

64 Trop absolu : Commerson rapporte (en 1767, il est vrai) qu'on fouette les mousses. À la fin du xvii^e siècle, François Leguat observe plus justement : « chaque nation pratique cette ridicule cérémonie avec quelque diversité ».

65 Le piquant de la plaisanterie vient du fait que *rat* signifie à l'époque « caprice bizarre ».

66 L'île de Mascarey est l'île Bourbon (aujourd'hui l'île de la Réunion).

par lassitude qu'autrement, on a compté avec la gamelle, qui s'est trouvée riche de vingt-deux piastres et de vingt-deux pots d'eau-de-vie. C'est là comme le cure-dent d'un messenger en route : l'argent sert à acheter des rafraîchissements à la première terre ; et l'eau-de-vie à border l'artimon⁶⁷, après quelque rude travail. Ainsi l'équipage profite de tout.

Après avoir changé de linge et d'habit, nous avons fait collation, le commandeur, M. de La Chassée, et moi. Le vin de Saint-Yago⁶⁸ est délicieux, et si nous l'avions prévu, nous en aurions acheté un tonneau. J'ai payé le bordage d'artimon à double mesure : cela a fait plaisir à tout le monde. Ensuite, on a tué le cochon, et le commandeur a pris ce temps pour aller se promener sur le pont, et faire son présent. Cela a fait crier *Vive le Roi*, et on a ajouté cette fois-ci, *et notre Capitaine*.

Nous avons toujours bien été : nous étions à midi à sept degrés quarante-cinq minutes Sud.

62

Journal d'un voyage, Rouen, J. B. Machuel, 3 vol., 1721, p. 336-345.

67 « Border l'artimon » : envoyer la voile d'artimon (du mât arrière) se fixer à l'un des deux bords du navire (ou des deux). Manœuvre généralement saluée par une distribution d'alcool : voir Jacques Popin et F. Deloffre (sur ms. olographe), *Journal du voyage des Indes orientales [...]*, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998, p. 312, n. 81.

68 Vin de Madère et des Açores.

RAPPORTER

C'est le plus souvent dans les relations conservées que se trouvent les considérations que nous venons de voir. Mais pas exclusivement : Montaigne les réserve à ses *Essais* plutôt qu'à son *Journal de voyage*, et on les rencontre dans les ouvrages de théologie, de politique, de médecine, de civilité comme, bien sûr, dans la « littérature géographique ». Quand s'accroît, par les progrès de la navigation, la surface des terres connues ou repérées, l'entreprise risquée s'efface peu à peu devant l'exploration systématique. Le passage de l'*aventure* à l'*inventaire* (pour user d'un *topos* tout à fait pertinent) stimule le souci des gens de science et plus encore des commanditaires et des pouvoirs politiques d'assigner aux navigateurs et voyageurs des consignes strictes afin que les moyens engagés ne le soient pas en pure perte. De là une floraison d'instructions, directions, plans d'observation en tous genres (étudiée notamment par J. Stagl, *An History of Curiosity*, 1995) et qui, sans se substituer aux *ars apodemicae* de l'âge humaniste et aux débats pour et contre le voyage, confèrent à l'expérience viatique un tour plus utilitaire. Aux textes que nous reproduisons pourraient s'ajouter, par exemple, le questionnaire de William Davidson en prologue à *Profitable Instructions [...]* de 1633 (publié dans Ch. L. Batten, *Pleasurable Instruction*, 1978, p. 88-89), les *Instructions for Forreine Travell*, de James Howell, 1642, ou les *Directions for Sea-Men, Bound for Voyages*, de la Royal Society, 1766.

À la différence des propos relatifs à la pratique du voyage lui-même, les réflexions sur l'acte narratif se logent de préférence là où il va s'exercer : dans le paratexte des relations (dédicaces, préfaces, discours préliminaires, etc.). Tout voyage ne laisse pas une trace écrite conservée, communiquée, publiée : missions diplomatiques, « pratique du secret » par les puissances maritimes de l'âge des découvertes. Et aussi indifférence ou incompétence du voyageur : autour de 1700, treize navires bretons accomplissent un tour du monde attesté seulement par des documents d'archives, ce qui permit à Bougainville de se proclamer premier circumnavigateur de sa nation. Mais les acquis des découvertes, les progrès de l'industrie du livre et le goût du public encouragent le voyageur à publier le récit de son entreprise, qu'il soit ou non son ouvrage : voyageur est, selon Furetière, celui « qui fait des voyages par pure curiosité, et qui en fait des relations ».

La bibliothèque du voyage grandit à proportion et, bientôt, la réflexion sur la pratique viatique elle-même se double d'un regard critique porté sur son écriture.

Non seulement ces livres appartiennent de droit à ce que le xvii^e siècle français appelle *la littérature*, mais aussi, au fur et à mesure que s'enfle le corpus d'écrits sur le voyage, le soupçon vient qu'ils constituent peut-être un genre littéraire. Se met ainsi en place une poétique du récit de voyage, attentive notamment à la définition de sous-espèces, au rapport avec l'histoire et la vérité (poids du témoignage oculaire), avec le roman et la fiction, à l'inscription du sujet dans le texte, au statut de la description, aux exigences de l'écriture et à la place qu'y peut tenir la rhétorique. Embarras terminologique, sensible notamment dans ces *descriptions* qui hésitent souvent entre la relation et le traité.

OBSERVER

Diderot : « Des moyens de voyager utilement »

64

Beaucoup des préceptes exposés ici par Diderot ne sont pas, à cette date, d'une grande originalité, et il est à la veille de son premier et unique grand voyage (Hollande, Allemagne, Russie). Ce « Préliminaire » (largement inspiré de l'*Instructio peregrinatoris* de Linné, 1759) est suivi d'un chapitre « Application des moyens précédents à la Hollande », et la relation elle-même doit beaucoup aux *Lettres hollandaises* de F. Aubert de La Chesnaye Des Bois : voir Madeleine Van Strien-Chardonneau, *Le Voyage de Hollande. Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1785*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994, p. 161 et p. 179. Le voyage lui sert à enrichir le fonds commun des connaissances humaines et non, ce qu'il sera de plus en plus, à éprouver, puis consigner une expérience existentielle.

L'âge du voyageur est celui où le jugement est formé, et la tête meublée des connaissances requises. Sans ces deux conditions, ou l'on ne rapportera rien de ses voyages, ou l'on aura fait bien du chemin et dépensé beaucoup d'argent pour ne rapporter que des erreurs et des vices.

Je voudrais au voyageur une bonne teinture de mathématiques, des éléments de calcul, de géométrie, de mécanique, d'hydraulique, de physique expérimentale, d'histoire naturelle, de chimie, du dessin, de la géographie, et même un peu d'astronomie ; ce qu'on a coutume de savoir à vingt-deux ans, quand on a reçu une éducation libérale.

Que l'histoire de son pays lui soit familière. Les hommes qu'il questionnera sur leur contrée l'interrogeront sur la sienne, et il serait honteux qu'il ne pût leur répondre. Il est presque aussi ridicule d'aller étudier une nation étrangère sans connaître la sienne, que d'ignorer sa langue, et en apprendre une autre. Pour un Français, par exemple, tout doit être précédé du voyage de France.

Que la langue du pays ne lui soit pas tout à fait inconnue ; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.

Ayez lu tout ce qu'on aura publié d'intéressant sur le peuple que vous visiterez. Plus vous saurez, plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes.

Ne soyez point admirateur exclusif de vos usages, si vous craignez de passer pour un causeur impertinent. La plupart de nos Français semblent n'aller au loin que pour y donner mauvaise opinion de nous.

Gardez-vous de juger trop vite, et songez que partout il y a des frondeurs qui déprécient, et des enthousiastes qui surfont.

L'esprit d'observation est rare. Quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien.

Une des fautes les plus communes, c'est de prendre, en tout genre, des cas particuliers pour des faits généraux, et d'écrire sur ses tablettes en cent façons différentes : « À Orléans toutes les aubergistes sont acariâtres et rousses ».

Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs, si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions vous instruira plus en deux matinées que vous ne recueilleriez de dix ans d'observations et de séjour.

Le médecin vous dira de l'air, de la terre, de l'eau, des productions du sol, des métaux, des minéraux, des plantes, de la vie domestique, des mœurs, des aliments, des caractères, des tempéraments, des passions, des vices, des maladies ce que l'homme d'État ignore. L'homme d'État vous donnera sur le gouvernement des lumières que vous chercheriez inutilement dans le médecin.

Si vous savez interroger le magistrat sur les lois et sur la police, vous sortirez de sa conversation plus instruit de ces deux choses que l'homme d'État.

C'est sur le commerce, son étendue, son objet, ses règlements, les manufactures qu'il faut entendre le commerçant, si vous voulez en discourir plus pertinemment peut-être que le magistrat.

L'homme de lettres connaîtra mieux que le commerçant l'état des sciences et les progrès de l'esprit humain dans son pays.

Si vous sollicitez l'artiste, il se chargera volontiers de vous conduire devant les chefs-d'œuvre en peinture, en sculpture, en architecture qui sont sortis des mains de ses concitoyens et qui décorent leur patrie. Écoutez-le, sous peine de faire le rôle d'Alexandre dans l'atelier de Phidias, ou d'entendre le mot de notre Puget à un grand seigneur qui avait forcé la porte du sien : « Ah ! c'est une tête !... Ah ! cela parle !... ». L'ecclésiastique épuisera votre curiosité sur la religion.

C'est ainsi que, dans la contrée où chacun est à sa chose, et n'est qu'à sa chose, vous qui n'aurez qu'un moment à rester et pour qui il n'y aura presque rien d'indifférent, vous en saurez à la vérité moins qu'aucun des habitants sur l'objet

qui lui est propre, mais plus qu'eux tous sur la multitude des objets qui sont étrangers à leur condition.

Sortez de la capitale, et faites le même rôle dans les autres villes.

Parcourez la campagne. Vous entrerez dans la chaumière du paysan, si vous ne dédaignez pas l'agriculture et l'économie rustique. L'agriculture est-elle à vos yeux la plus importante des manufactures ? Connaissez-la.

Si vous n'êtes pas un homme de peu de cervelle, vous pratiquerez partout le conseil que je vais vous donner. Arrivé dans une ville, montez sur quelque hauteur qui la domine, car c'est là que par une application rapide de l'échelle de l'œil vous prendrez une idée juste de sa topographie, de son étendue, du nombre de ses maisons, et, avec ces éléments, quelque notion approchée de sa population.

Écoutez beaucoup et parlez peu. En parlant vous direz ce que vous savez : en écoutant vous apprendrez ce que les autres savent.

66

Si vous remarquez quelque contradiction dans les récits, ne tenez pour certain que le fait qui vous sera généralement attesté.

Appréciez les témoignages : vous ne tarderez pas à discerner l'homme instruit et sensé à qui vous pourrez accorder de la confiance, du discoureur ignorant, indiscret, frivole, qui n'en mérite aucune ; ce dernier parle de tout avec une égale assurance. Ne balancez pas à croire celui qui se renferme dans les choses de son état.

Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutile tout. On oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrivit avec négligence.

C'est en vous conformant à ces préceptes, qu'on pourrait augmenter de beaucoup d'autres, que de retour dans votre patrie, vos concitoyens se feront un plaisir de vous écouter, et qu'ils oublieront en votre faveur le proverbe qui dit : « A beau mentir qui vient de loin ».

Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens, dans *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, 1971, t. XI, p. 331-334.

Jean Chapelain : Conseils à un voyageur se rendant aux Indes

Émanant d'un écrivain proche du pouvoir, mais qui n'a guère quitté Paris, cette lettre adressée le 13 novembre 1661 à François Bernier, médecin et voyageur, n'est pas dénuée de la condescendance dont on peut user envers un cadet (1620-1688) ; mais elle vaut par la mention qu'y fait son auteur des sujets qui intéressent la République des lettres au milieu du XVII^e siècle. Parti pour l'Orient en 1656, Bernier est deux ans plus tard, à Agra, le médecin personnel du Grand

Mogol. Chapelain l'invite à s'enrichir de « toutes les lumières » qu'il pourra acquérir sur l'état politique, la nature et les arts « de ce grand empire ».

Dans l'état politique, je comprends l'histoire et les révolutions de ce royaume, non seulement depuis Tamerlan et ses successeurs, mais *ab ovo* et depuis Alexandre. Ce n'est pas que nous n'ayons ici en anglais cette histoire depuis Temir¹ jusqu'à nous, traduite de la langue du pays par un ambassadeur d'Angleterre envoyé pour l'établissement du commerce en ce pays au commencement de ce siècle² ; mais c'est qu'il y aurait plaisir et avantage de conférer vos originaux avec les siens pour les confirmer ou pour les contredire, le tout à l'éclaircissement et à l'établissement de la vérité. Pour cela, il serait bon que vous vous rendissiez habile dans la langue du pays que je m'imagine être la sienne, et cette étude pourrait vous servir à plus d'un usage et vous ferait fort considérer de deçà quand vous y retourneriez.

Il serait bon encore que vous recouvrassez tous les livres principaux et estimés parmi ces peuples, d'où vous tireriez de notables instructions pour toutes leurs sortes de connaissances, et qui passeraient dans l'Europe pour un trésor, en les y apportant. Par là vous auriez moyen de faire voir en combien de sortes de disciplines ils sont instruits, et jusqu'où ils ont poussé leurs connaissances ; comment ils conduisent leur raisonnement ; de quelle morale ils [se] servent ; quelle est leur religion, gentille³ ou mahométane, ou toutes deux ; comment ils contemplent les choses de la nature, soit pour la physique simple, soit pour la médecine ; quelles observations ils y font des astres, et s'ils suivent la doctrine grecque ou l'arabe, ou quelque autre qui leur soit particulière, jusqu'où ils sont instruits de la géographie ; quelle est l'étendue de l'état et à quels royaumes ou mers il confine ; quelles sont ses forces, soit d'hommes, soit de places, soit d'éléphants, soit d'armes offensives et défensives ; quelles ses coutumes et ses lois ; quels leurs alliés, quels leurs ennemis ; de quelle sorte ils instruisent leur jeunesse pour la guerre ou pour les lettres.

Il serait possible que tout cela se trouvât dans les livres du pays que vous recouvreriez, et ce serait un grand soulagement pour vous. Quand néanmoins les livres ne vous y aideraient pas, vous ne devez oublier aucune diligence pour en avoir de sûres relations, afin d'en composer la vôtre, qui aurait d'autant plus d'autorité qu'elle aurait été faite sur de bons garants et avec choix et exactitude. Ce que les livres ne vous donneront pas sera assurément le détail

1 « Temir » : Une des formes du nom de Tamerlan.

2 Thomas Roe, dont M. Thévenot traduira bientôt les *Mémoires*, cf. Notices, Thomas Roe.

3 « Gentil » : païen. On lira la réponse de Bernier sur ce sujet dans sa « Lettre à M. Chapelain touchant les superstitions, étranges façons de faire, et doctrine des Indous ou gentils de l'Hindoustan » (1668), dans *Voyages de François Bernier [...]*, Amsterdam, Paul Marret, 1711, t. II, p. 97-168.

de leurs arts mécaniques, labourage, bâtiments, manufactures, charpenterie, menuiserie, orfèvrerie, taille d'habits, fabriques d'armes, fonte de canon, cuisinerie, boulangerie, jardinage, trafic et navigation, avec ce qui y contribue. Tout cela, cependant, mérite chacun son chapitre, et le plus dans le détail qu'il se pourrait, pour en faire une description instructive, digne d'un homme tel que vous. Il n'y faudrait pas même omettre quel est le génie de la nation pour les sciences auxquelles elle s'adonne plus volontiers ; s'ils ont des écrivains qui s'en piquent et si leur langue est riche et douce, comme elle est ordinairement dans les grandes cours.

68 Cela me fait souvenir de ce qui m'avait échappé, de la manière dont on traite là les femmes ; si elle y sont en plus grande considération que dans la Turquie et dans la Perse, et si elles y reçoivent les visites d'autres que de ceux de leurs maisons, car cela sert fort à rendre les langues polies, à cause qu'on leur veut plaire, et à cause que dans la communication avec elles, les hommes apprennent à adoucir la rudesse de la prononciation, que la mollesse naturelle des organes des femmes amollit et facilite insensiblement. C'est encore un article à ne pas laisser sans le toucher.

Opuscles critiques, éd. A. C. Hunter, Genève, Droz, 1936, p. 447-449.

Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman

Le texte qui suit est extrait des « Instructions données au commodore Captain Abel Janz Tasman », pour son deuxième voyage⁴, par la V. O. C. (Compagnie hollandaise des Indes orientales) le 29 janvier 1644, sous la signature d'Antonio Van Diemen et de quatre autres dirigeants de la compagnie, dans « *Extract of the Book of Dispatches from Batavia* » (15 janvier 1644 au 29 novembre 1645). Tasman quittera Batavia en février 1644, passera au sud des Célèbes, des Moluques et de l'actuelle Papouasie, explorera la côte nord-ouest de l'Australie, du cap York à l'île Dirk Hartog et rejoindra Batavia en août 1644.

Pour découvrir comme il convient les côtes de l'est et du sud du pays, il est nécessaire d'y être à la bonne saison, de mouiller dans les bons endroits, veillant toujours à choisir les baies et les ports dont l'entrée et la sortie sont les moins dangereuses, où vous pouvez rester en sûreté, et que vous pouvez quitter rapidement si un accident de vent ou toute raison vous y amène.

Mais soyez particulièrement attentif, circonspect et prudent en abordant avec un petit équipage car (voyez ci-dessus) on a trouvé la Nouvelle-Guinée habitée par des indigènes sauvages et cruels, et comme on ignore quelle sorte de gens

4 Il avait, au cours du précédent (14 août 1642-14 juin 1643), découvert la Tasmanie et rencontré les Maoris de Nouvelle-Zélande : voir *infra*, p. 669 sq.

sont les habitants du sud du pays, il est à présumer que plutôt que des gens civilisés, ce sont des indigènes sauvages et barbares. Pour cette raison il vous faut être bien armés et vous tenir toujours sur vos gardes ; parce que l'expérience nous a enseigné que, par tous les pays du globe, il ne faut faire jamais se fier aux sauvages, car ils supposent toujours que des gens qui se manifestent à eux de manière inattendue et étrange ne sont venus que pour envahir leur terre. Tout cela est prouvé par la découverte de l'Amérique et des Indes, par la surprise et le meurtre de nombreux découvreurs négligents et trop confiants, souvent au prix de l'échec de leurs voyages.

Si vous rencontrez certains de ces sauvages et conversez avec eux, conduisez-vous bien et cordialement avec eux. Ne faites pas de cas des petits affronts ou des vols qu'ils pratiquent envers vous, parce que le ressentiment pourrait engendrer de la répugnance ; mais tentez par tous les moyens de conquérir leur affection, le meilleur moyen d'apprendre d'eux l'état de leur pays, en particulier si quelque chose doit être entrepris là pour le service de la Compagnie.

Vous devez aussi vous enquérir, chaque fois que le temps le permet, des productions de leur pays, des fruits et des animaux, des habitations, de la forme et de l'apparence des gens, de leurs habits, leurs armes, leurs mœurs, leur manière, nourriture, commerce, religion, gouvernement, guerre, et toute chose digne de remarque, qu'ils soient pacifiques ou méchants.

Vous leur montrerez les échantillons des marchandises que vous avez emportées avec vous, vous informant sur leurs produits et leurs biens, et ce dont ils manquent ; vous devrez observer tout cela de très près, bien prendre note et correctement décrire ; pour cela il vous faudra tenir un journal très circonstancié, où tous les détails seront parfaitement enregistrés, et par lequel vous pourrez à votre retour nous remettre un rapport satisfaisant.

Si vous découvrez un pays déjà peuplé par une nation civilisée (ce ne sera pas le cas, selon toute apparence), vous serez plus dépendants d'eux que d'indigènes sauvages. Tentez de converser avec les gouverneurs et leurs sujets, et de faire connaissance ; dites-leur que vous venez pour commercer, montrez-leur les marchandises en bon état ; pour ce faire chargez à bord des deux bateaux et de l'embarcation 2800 florins, 17 stivers⁵ et trois pennies, que les sous-marchands enregistreront soigneusement dans leurs livres et dont, à la requête, ils pourront rendre un compte satisfaisant.

En montrant les échantillons et les produits, vous serez très soigneux, avec les sous-marchands, de remarquer quels produits les peuples étrangers tiennent en plus grande estime et dont ils sont le plus friands. Informez vous également des marchandises et des biens qu'ils possèdent, en particulier de l'or et de l'argent,

5 Environ un shilling et demi.

et si ces métaux sont ici en grande estime ; afin de les maintenir dans l'ignorance de leur valeur, ne vous montrez pas avides d'eux ; s'ils vous proposent le troc avec vos marchandises, ne paraissez pas avides de ces métaux, mais montrez leur du cuivre, du zinc, de l'étain et du plomb, comme s'ils étaient de plus grande valeur pour vous. Si vous les trouvez disposés à traiter, mettez les marchandises dont ils semblent les plus désireux à un tel prix qu'aucune ne sera vendue ni traitée sans un grand profit. De même ne prenez que ce dont vous êtes convaincus qu'il tournera au profit de la Compagnie, ce que vous apprendrez en commerçant. Il sera en particulier nécessaire d'emporter des plus rares choses que vous trouverez là-bas, et de rendre un compte exact, afin de savoir ce que ce pays peut rapporter et à quoi il peut servir dans le futur.

70

Vous aurez la prudence de prévenir toutes insolences et brutalités de l'équipage du navire à l'endroit des peuples découverts et de veiller à ne leur faire offense d'aucune façon quant à leurs maisons, jardins, bateaux, possessions, femmes, etc. De même n'embarquez pas d'habitants contre leur gré, mais si quelques volontaires inclinaient à partir avec vous, vous êtes autorisés à les prendre en ce lieu.

Nous vous avons exprimé en général nos intentions quant au voyage que vous allez entreprendre, mais comme il peut se faire que nous ne puissions pas vous donner d'ordres plus précis à ce propos, nous laissons le reste à votre zèle, à votre vigilance et votre bon gouvernement, de même que les prudentes dispositions du Conseil, pleinement confiants que vous serez dans cette expédition aussi vigilant qu'il convient pour le bien de la Compagnie, et n'hésiterons pas à vous récompenser selon votre mérite. Car si l'on découvre au cours de ce voyage des pays, des îles ou des passages dont la Compagnie tirera profit, nous vous promettons par les présentes de récompenser ses auteurs et la bonne conduite de l'équipage avec des primes selon que leur bon service les aura méritées, car tout dépend de lui. De même, il vous conviendra de fixer une prime convenable à ceux qui découvrent les premiers un pays inconnu, une île, un écueil, un rocher, un fond dangereusement souillé, de façon à éviter autant que possible toute infortune.

Pour prévenir toute autre nation européenne de récolter éventuellement les fruits de notre labeur et des dépenses engagées dans ces découvertes, vous aurez soin partout, au nom et par ordre de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, des pays et îles où vous pouvez arriver, qui ne sont pas habitées de sauvages, de déposer des signes : par exemple en plantant des arbres, notamment fruitiers, en érigeant une pierre ou un poteau, en gravant dessus les armes de la Compagnie, indiquant en quelle année et en quel temps on a découvert ce pays et pris possession de lui, déclarant de plus notre intention d'y envoyer à la première occasion des gens pour le peupler et y établir une colonie, afin d'assurer davantage sa possession.

Mais s'il vous arrivait (ce qui est peu vraisemblable) de découvrir des pays ou des îles déjà dotées d'un gouvernement policé, vous vous emploieriez à contracter avec ses chefs ou gouverneurs sur la base la plus avantageuse que vous pourriez, incluant une résignation (s'ils inclinent à le faire), ou la permission de fréquenter le lieu à l'exclusion de toute autre nation, ou d'autres avantages pour la Compagnie. Vous devrez prendre note de tout cela dans vos journaux, indiquant les noms et qualités de ceux avec qui vous aurez traités, pour que la Compagnie en fasse usage selon le besoin.

Early Voyages to Terra Australis, now called Incognita, éd. R. H. Major, London, The Hakluyt Society, 1859 ; réimpr. New York, B. Franklin, s.d., p. 52-55.

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)

Rassurés sur leur frontière sud par l'acquisition de la Louisiane (1802), les États-Unis poursuivent une politique hardie d'expansion territoriale et commerciale, qui doit en outre leur assurer, s'ils atteignent le Pacifique, un accès au lucratif commerce des fourrures de Sibérie, beaucoup plus rapide que celui des Anglais qui doivent passer par la route du Cap (connue, mais longue) ou celle (redoutée) du cap Horn.

20 juin 1803

À M. le Capitaine Meriwether Lewis, capitaine du premier régiment d'infanterie des États-Unis d'Amérique.

Votre état de secrétaire du Président des États-Unis vous a rendu familier avec la matière de mon message confidentiel du 18 janvier 1803 adressé à nos législateurs. Vous avez pris connaissance de leur décision qui, quoique exprimée en termes généraux, visait à approuver ces objectifs, et vous avez mission de les mettre à exécution.

Les instruments pour déterminer, par des observations astronomiques, la géographie du pays que vous allez traverser ont déjà été fournis. La pacotille pour offrir aux Indiens et troquer avec eux, les armes pour votre escorte (disons dix à douze hommes), les bateaux, tentes et autres équipements de voyage, les munitions, les médicaments, instruments chirurgicaux et provisions vous seront préparés avec les moyens que le Secrétariat à la Guerre trouvera dans son département ; et c'est de lui également que vous recevrez l'autorisation d'engager parmi nos troupes, par libre consentement, le nombre de compagnons ci-dessus mentionné, sur lesquels, en tant que commandant, vous disposez de tous les pouvoirs que la loi confère en pareil cas.

Tant que vous serez sur le territoire des États-Unis, vos mouvements seront mieux provoqués par des communications occasionnelles, adaptées aux circonstances telles qu'elles se présentent : inutile donc de nous les notifier.

Vous tiendrez compte de ce qui suit dans vos entreprises quand vous aurez quitté le sol des États-Unis.

Les représentants de la France, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, et à travers eux leurs gouvernements, sont au courant de votre mission ; ils ont reçu quant à son objet des assurances dont nous pensons qu'ils se tiendront satisfaits. La Louisiane ayant été cédée par l'Espagne à la France, qui en a sans doute pris possession depuis, le passeport qui vous a été remis par le ministre de France, représentant l'actuel souverain de ce pays, sera une protection envers tous ses sujets ; et celui du ministre d'Angleterre vous assurera du concours cordial des commerçants de toute allégeance qu'il vous arrivera de rencontrer.

L'objet de votre mission est d'explorer la rivière du Missouri et son cours principal et de savoir si, par son cours et la communication qu'elle a avec le Pacifique, la Columbia, l'Oregon, le Colorado ou tout autre rivière, elle peut constituer la voie d'eau la plus directe et la plus praticable à travers le continent pour les nécessités du commerce.

72

En partant de l'embouchure du Missouri, vous observerez soigneusement la latitude et longitude, à tous les points remarquables de la rivière, et surtout aux embouchures, rapides, îles et autres lieux identifiables par de signes naturels et des caractères permanents, tels qu'ils puissent avec certitude être reconnus par la suite [...].

Vous mettrez peine à faire des observations exactes, telles qu'elles puissent être claires et intelligibles à d'autres que vous, qu'elles comportent tous les éléments nécessaires, à l'aide des tables usuelles, pour déterminer les coordonnées des lieux où elles auront été faites, et être remises au ministère de la Guerre, afin de disposer de calculs faits concurremment par des personnes qualifiées des États-Unis. Plusieurs copies, ainsi que de vos autres notes, en seront faites à vos moments de loisir, et confiées aux plus fiables de vos compagnons, pour prévenir, par leur reproduction, les pertes accidentelles auxquelles elles seront exposées. Vous veillerez en outre à ce qu'une de ces copies soit faite sur du papier de bouleau, moins sujet que le papier ordinaire aux dégradations causées par la vapeur.

Le commerce que vous pourrez faire avec les nations habitant la route que vous suivrez nous fera mieux connaître ces peuples. Vous vous emploierez en conséquence à apprendre, autant que la diligente poursuite de votre voyage l'admettra, les noms des nations et leur nombre ;

L'étendue et les limites de leurs terres ;

Leurs relations avec des tribus d'autres nations ;

Leur langue, traditions et monuments ;

Leurs occupations ordinaires dans l'agriculture, la pêche, la chasse, la guerre, les arts, et leurs outils à cet usage ;

Leur alimentation, vêtement et logement ;
 Les principales maladies dont ils souffrent, et les remèdes qu'ils leur opposent ;
 Les traits physiques et moraux qui les distinguent des tribus que nous connaissons ;
 Les particularités de leurs lois, coutumes et usages ;
 Les articles de commerce qu'ils demandent ou procurent, et selon quelles quantités.

Enfin, considérant l'intérêt de chaque nation à étendre et renforcer l'autorité de la raison et de la justice chez les peuples qui les entourent, il sera utile d'apprendre d'eux ce que vous pourrez de leur morale et de leur religion, ce qui permettra à ceux qui désirent les civiliser et instruire d'adapter leurs méthodes aux concepts et usages de ceux sur lesquels ils vont agir.

Mériteront également votre attention :

Le sol du pays, sa végétation et ses produits, particulièrement ceux qu'on ne trouve pas aux États-Unis ;

Les animaux du pays, et spécialement ceux qui sont inconnus chez nous ;

Les vestiges et les descriptions de tout ce qui peut être devenu rare ou en voie d'extinction ;

Les minéraux de toute sorte, et notamment métaux, calcaire, mines de charbon et salpêtre, salines et eaux minérales, en notant la température de ces dernières et autres détails caractéristiques ;

Les manifestations volcaniques ;

Le climat, caractérisé par sa température, le degré d'humidité, les jours d'ensoleillement, la foudre, la grêle, la neige, la glace, les poussées et les reculs du gel, par les vents dominants aux différentes saisons, les dates auxquelles chaque plante fait ou perd ses fleurs et ses feuilles, les dates où se manifestent chaque oiseau, reptile ou insecte.

Suivent des instructions relatives à l'itinéraire.

Dans vos relations avec les indigènes, usez des manières les plus cordiales et les plus conciliantes que leur conduite permettra, dissipez toutes jalousies sur l'objet de votre voyage, convainquez-les de son innocence, faites leur connaître la position, l'étendue, la nature, les intentions commerciales pacifiques des États-Unis, notre désir d'être pour eux des voisins amicaux et utiles et notre dessein de commercer avec eux ; conférez avec eux des lieux les plus propices à l'établissement de comptoirs communs et des articles les plus recherchés par les deux parties. Si quelques-uns de leurs chefs influents, à une distance accessible, souhaitent nous rendre visite, arrangez-la avec eux, accordez-leur le droit de rencontrer nos officiers qui, à leur entrée sur notre territoire, les auront à nos frais convoyés à cet endroit. Si certains d'eux désirent que nous élevions avec

nous l'un de leurs jeunes gens pour lui apprendre des arts qui pourront leur être utiles, recevez-les, instruisez-les et prenez soin d'eux. Une telle entreprise, qu'elle concerne des chefs influents ou de jeunes gens, mettra notre détachement plus en sécurité. Prenez avec vous du vaccin anti-variolique ; informez ceux avec qui vous pourrez vous trouver de son efficacité pour les protéger de la variole, instruisez les et exhortez les à en user. Il faudra le faire plus particulièrement partout où vous hivernerez.

74

Comme il nous est impossible de prévoir de quelle manière vous serez reçu par ces gens, avec hospitalité ou avec hostilité, il est de même impossible de vous prescrire le degré exact de persévérance avec lequel il vous faudra poursuivre votre expédition. Nous estimons trop les vies de nos concitoyens pour les exposer à une probable destruction. Votre nombre suffira à vous protéger contre l'opposition non autorisée d'individus ou de petits groupes ; mais si une force supérieure, autorisée ou non par une nation, devait être déployée contre votre futur passage, avec l'inflexible détermination de l'empêcher, il vous faudrait cesser de le poursuivre davantage, et retourner. En vous perdant, nous perdrons aussi les informations que vous auriez acquises. En revenant sans dommage avec elles, vous nous permettriez de renouveler la tentative avec des moyens plus appropriés. Nous laissons donc à votre discrétion le degré de danger que vous pouvez affronter, et le point auquel vous devriez abandonner la partie ; nous vous disons seulement que nous souhaitons vous voir agir en pensant à votre sécurité, et ramener votre détachement sain et sauf, même si vous deviez le faire avec moins d'informations.

Suivent des considérations sur l'itinéraire à suivre et le commerce des fourrures par une voie plus rapide que celle des circumnavigations du temps.

À votre arrivée sur la côte du Pacifique, efforcez-vous de savoir s'il se trouve à votre portée quelque port fréquenté par les vaisseaux de mer de quelque nation, et de renvoyer par mer deux de vos gens dignes de votre confiance, afin qu'ils jugent si elle semble praticable, avec une copie de vos notes : et si votre sentiment était que le retour de votre détachement par la même route était éminemment périlleux, embarquez-le alors au complet, et revenez par mer, soit par la route du cap Horn, soit par celle du cap de Bonne-Espérance, comme vous pourrez. Comme vous serez alors sans argent, vêtements ni provisions, efforcez-vous d'user pour les obtenir du crédit des États-Unis : à cette fin vous serez munis de lettres de crédit ouvertes [...].

Si vous jugez plus sûr de revenir par la route de l'aller, après avoir envoyé deux de vos gens par mer, ou avec votre détachement au complet, si vous ne trouvez moyen de vous embarquer, n'hésitez pas, et faites lors de votre retour des observations qui puissent servir à compléter, corriger ou confirmer celles obtenues lors de l'aller.

La lettre se termine en précisant la conduite à tenir « *on the accident of your death* » : Lewis désignera son successeur et l'investira des pouvoirs dont il disposait.

Letters of the Lewis and Clark expedition, éd. Donald Jackson, Urbana, Illinois University Press, 1978, t. I, p. 61-65.

Seignelay : des instructions à la relation

Fils de Colbert, le marquis de Seignelay part pour l'Italie en 1671, muni d'instructions rédigées par le puissant ministre d'État : le plan de son récit obéira docilement à des consignes que J. Stagl juge « *atrocious* » (*A History of Curiosity. The Theory of Travel, 1550-1800*, voir p. 738, n. 160).

J'ai cru que je satisferais avec plus d'exactitude à l'instruction⁶ qui m'a été donnée sur mon voyage d'Italie, si je la séparais en deux parties :

Qu'il fallait, dans la première, écrire avec soin ce que je verrais tous les jours, et dans la seconde, ce que j'apprendrais de considérable pour le gouvernement des différents États par lesquels je passerais.

Pour satisfaire à la première partie, j'ai fait un journal où j'ai mis jour par jour ce que j'ai vu de curieux ou de beau dans les lieux où j'ai passé, soit pour les peintures, les tableaux ou les statues, soit pour les palais, les églises, les maisons particulières ou publiques, et généralement pour toutes sortes de bâtiments anciens ou modernes, y ayant remarqué avec soin tout ce que j'ai cru me pouvoir donner un bon goût de l'architecture ou de la peinture.

Quant à la seconde partie de mon instruction, comme elle consiste en raisonnement, puisqu'elle regarde la connaissance particulière des États et des villes par lesquels je suis passé ; qu'elle consiste encore à savoir les intérêts des princes qui les possèdent, leurs maisons, leurs alliances, la forme de leurs gouvernements, la connaissance exacte des républiques, de leur force ou de leur conseil, je me suis informé avec soin sur les lieux de tout ce qui pouvait m'en instruire ; et après en avoir pris les connaissances les plus certaines qu'il m'a été possible, j'en ai composé, en suivant les points de mon instruction, la seconde partie de la relation que je vous fais de mon voyage.

Relation du voyage du marquis de Seignelay en Italie, éd. P. Clément, Paris, Didier et Cie., 1867, p. 105-106 (cf. BnF, ms. Mélanges Colbert, vol. 84).

6 Texte des instructions de Colbert dans *Relation du voyage du marquis de Seignelay en Italie [...]*, éd. P. Clément, Paris, Didier et Cie., 1867, p. 95-103. Seignelay ne fait que les condenser et les réorganiser.

Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages

Regrettant, comme l'avait fait Rousseau dans son deuxième *Discours*, l'absence de philosophes-voyageurs, Bernardin de Saint-Pierre a bien perçu les difficultés que doit surmonter l'auteur d'une relation quand il entreprend de décrire un paysage. Son providentialisme est moins absolu que dans ses *Harmonies de la nature* et il célèbre la terre natale en un temps où les voyageurs (Goldsmith, Boswell) aiment à se dire « citoyens du monde ».

Il est assez singulier qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature et la philosophie. Il nous manque un modèle dans un genre si intéressant, et il nous manquera longtemps, puisque messieurs de Voltaire, d'Alembert, de Buffon et Rousseau ne nous l'ont pas donné. Montaigne et Montesquieu avaient écrit leurs voyages qu'ils n'ont pas fait paraître⁷. On ne peut pas dire qu'ils aient jugé suffisamment connus les pays de l'Europe où ils avaient été, puisqu'ils ont donné tant d'observations neuves sur nos mœurs, qui nous sont si familières. Je crois que ce genre si peu traité est rempli de grandes difficultés. Il faut des connaissances universelles, de l'ordre dans le plan, de la chaleur dans le style, de la sincérité, et il faut parler de tout. Si quelque sujet est omis, l'ouvrage est imparfait ; si tout est dit, on est diffus, et l'intérêt cesse.

76

L'auteur mentionne ensuite « des voyageurs estimables » : Addison, Chardin, l'abbé de Choisy, Tournefort, Lahontan, Léry.

Il y a des voyageurs qui n'ont qu'un objet, celui de rechercher les monuments, les statues, les inscriptions, les médailles, etc. S'ils rencontrent quelque savant distingué, ils le prient d'inscrire son nom et une sentence sur leur *album*. Quoique cet usage soit louable, il conviendrait mieux, ce me semble, de s'enquérir des traits de probité, de vertu, de grandeur d'âme, et du plus honnête homme de chaque lieu ; un bon exemple vaut bien une belle maxime. Si j'eusse écrit mes voyages du Nord, on eût vu sur mes tablettes les noms de Dolgorouki, de Munich, du Palatin de Russie Czartorinsky, de Duval, de Taubenheim⁸, etc. J'aurais parlé aussi des monuments, surtout de ceux qui servent à l'utilité publique, comme l'arsenal de Berlin, le corps des cadets de Pétersbourg, etc. Quant aux antiquités, j'avoue qu'elles me donnent des idées tristes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu'une preuve de la faiblesse d'un homme : l'arc est resté, et le vainqueur a disparu.

7 Meunier de Querlon venait de retrouver le *Journal de voyage en Allemagne et en Italie* de Montaigne, qu'il éditera en 1774. On connaissait l'existence des *Voyages* de Montesquieu, mais ils ne seront pas publiés avant 1894.

8 Duval est un joaillier suisse de Saint-Pétersbourg ; les autres ont été les protecteurs de l'auteur.

Je préfère un cep de vigne à une colonne, et j'aimerais mieux avoir enrichi ma patrie d'une seule plante alimentaire que du bouclier d'argent de Scipion.

À force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangère ; nous sommes même si artificiels que nous appelons les objets naturels des *curiosités* et que nous cherchons les preuves de la divinité dans les livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues et des indications générales de l'ordre universel : cependant pour montrer l'intelligence d'un artiste, il ne suffit pas d'indiquer son ouvrage, il faut le décomposer. La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives et si peu aperçues, que qui pourrait en offrir un faible tableau à l'homme le plus inattentif le ferait s'écrier : il y a quelqu'un ici !

L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes mêmes n'en sont pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc. Vous ne trouvez que des périphrases. C'est la même difficulté pour les plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embarras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq ordres : on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement ; et dans chacune de ces masses, depuis le socle jusqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait son nom.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes, mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Hindoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante ? Ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudesse ou sa grâce, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ses parties, et vous aurez la mesure de tous les muscles d'un homme que vous n'auriez pas son portrait.

Si les voyageurs en rendant la nature pèchent par défaut d'expressions, ils pèchent encore par excès de conjectures. J'ai cru fort longtemps sur la foi des relations que l'homme sauvage pouvait vivre dans les bois. Je n'ai pas trouvé un seul fruit bon à manger dans ceux de l'Ile de France ; je les ai goûtés tous au risque de m'empoisonner. Il y avait quelques graines d'un goût passable, en petite quantité, et dans certaines saisons on n'en eût pas ramassé pour le déjeuner d'un singe.

Bernardin de Saint-Pierre montre par d'autres exemples que l'homme, « né pour la société », ne saurait subsister dans une économie de cueillette.

Les voyageurs pèchent encore par un autre excès. Ils mettent presque tous leur bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers qu'on en est, toute la vie, de mauvaise humeur contre le sien. [...]

78 Je préférerais de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut tendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins sans prévoyance et sans amertume ? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpiter son cœur et frissonner ses plumes ! heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite ! De leurs amis, les uns sont morts, les autres éloignés, une famille est dispersée, des protecteurs ... Mais la vie n'est qu'un petit voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages pour ne me ressouvenir que des services, des vertus et de la constance de mes amis. Peut-être ces lettres conserveront leurs noms et les feront survivre à ma reconnaissance. Peut-être iront-elles jusqu'à vous, bons Hollandais du Cap ! Pour toi, Nègre infortuné qui pleure sur les rochers de Maurice⁹, si ma main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de regret et de repentir à tes tyrans, j'y ai fait fortune.

À Paris, ce premier janvier 1773.

Voyage à l'île de France (1773), lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages » ; *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

9 Sur la lettre XII, « Des noirs », voir *infra*, p. 443.

ÉCRIRE

Contre la rhétorique : trois navigateurs

Absence (fréquente) de formation scolaire, rudesse de la vie sur les navires, existence tout entière consommée par le voyage : autant de raisons pour les gens de mer de recourir à l'*excusatio propter infirmitatem* qui justifiera le manque d'apprêt dans leurs relations.

William Dampier

Pour le style, on ne doit pas espérer qu'un homme de mer se pique de politesse. Quand je serais capable d'écrire poliment, je ne me soucierais guère de le faire dans un ouvrage de cette nature. À la vérité j'ai souvent évité de parler marine en faveur de ceux à qui ces termes pourraient être inconnus ou paraître choquants ; et c'est une chose que les gens du métier auront de la peine à me pardonner. Avec tout cela, les premiers trouveront peut-être que je n'ai pas eu assez de complaisance pour eux, puisque je n'ai pas laissé de retenir plusieurs termes de marine. J'avoue que je n'ai du tout point été scrupuleux en cela ni par rapport aux uns, ni par rapport aux autres ; persuadé que je suis que si je parle intelligemment, il n'importe guère de quelle manière je m'exprime.

Nouveau voyage autour du monde, Rouen, R. Machuel, 1715, t. I, Préface.

Louis-Antoine de Bougainville

Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe n'offre pas la ressource de voyages de mer faits en temps de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avait pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond ! Mais, quoique initié aux sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons que daigna me donner M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je mène depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire, et j'ai perdu un frère dont la plume, aimée du public, eût aidé à la mienne.

Voyage autour du monde, Paris, Saillant, 1771, Discours préliminaire, fin.

James Cook

Dans l'introduction au récit de son deuxième voyage, avant même ce qui peut paraître comme une protestation d'humilité, Cook a désigné clairement la cible : l'édition du *Journal* de son premier voyage, faite par John Hawkesworth sur ordre de l'Amirauté (1773), et dont il désapprouve les interventions. Évoquant les voyages précédents (dont le sien) pour « faire des découvertes dans l'hémisphère austral », il a fait observer : « Il y a deux erreurs dans la description qu'on a faite de Sainte-Hélène dans mon premier Voyage : les habitants sont loin de traiter de gaîté de cœur avec cruauté leurs esclaves, et ils ont, depuis plusieurs années, des voitures à roues et des hottes ».

80



Ill. 2. « Le capitaine James Cook », dans James Cook,
Voyage dans l'hémisphère austral [...], 1778

Comme je vais partir pour une troisième expédition, je laisse cette relation à quelques amis qui, en mon absence, ont bien voulu se charger de corriger les feuilles.

On a cru qu'il serait mieux de faire le récit en mon nom, qu'en celui d'une autre personne, d'autant plus que le but de cet ouvrage est d'instruire, et non pas simplement d'amuser : on a jugé que la candeur et la fidélité suppléeraient au manque d'ornements.

Je finirai cette introduction en priant le lecteur d'excuser les inexactitudes de style qu'on trouvera, sans doute en grand nombre, dans la relation suivante. On doit se souvenir que c'est la production d'un homme qui n'a pas eu une longue éducation dans les écoles, mais qui a été toujours en mer dès sa jeunesse : quoique avec l'aide de ses amis, il ait passé par tous les états d'un marin, depuis celui d'apprenti mousse, dans le commerce du charbon de terre, jusqu'au poste de capitaine dans la Marine royale, il n'a pas eu occasion de cultiver les lettres. Le public ne doit donc point attendre de moi l'élégance d'un bon écrivain, ou l'art d'un littérateur de profession ; mais j'espère qu'on me regardera comme un homme simple et rempli de zèle, qui consacre ses forces au service de son pays, et qui tâche de raconter ses expéditions le mieux qu'il lui est possible.

Dans la rade de Plymouth, le 7 juillet 1776.

Voyage dans l'hémisphère austral [...], trad. J.-B. Suard, Paris, 1778, t. I, xxiv-xxvi.

La Barbinais le Gentil : décrire une tempête

L'auteur écrit alors que les ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles ont vu fleurir des descriptions topiques de tempêtes (dont beaucoup puisent au modèle virgilien d'*Énéide*, chant I), dans les relations de grands voyages océaniques comme dans la littérature romanesque de l'âge baroque. Sur la fortune du thème, voir le chap. « Les rituels de la tempête en mer » dans Normand Doiron, *L'art de voyager*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval/Paris, Klincksieck, 1995, p. 163-175. La Barbinais le Gentil n'oublie pas de sacrifier au passage – revanche de son effroi de voyageur – à cet autre *topos* : la terreur qui s'empare des gens de mer dans le danger.

Ceux qui se mêlent de faire des descriptions de tempêtes les font toujours selon leur imagination, et presque jamais selon la réalité. Une tempête est un accident au-dessus de toute expression. Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous décrire ce qui nous arriva cette fatale nuit. J'eus l'imagination si vivement frappée de l'horreur du péril, qu'il ne me reste plus aujourd'hui qu'une idée confuse des circonstances du péril même. Des voiles emportées par le vent, un vaisseau devenu le jouet d'une mer affreuse, un vent qui nous emportait du midi au septentrion et du septentrion au midi, une mer enflammée, dont les flots en courroux couvraient notre vaisseau et semblaient lui causer mille abîmes profonds, n'est-ce pas là à peu près ce que dirait un orateur ou un poète ? Cependant toutes ces pompeuses

descriptions ne dépeignent qu'imparfaitement l'horreur d'une tempête ; c'est l'effort ou le jeu d'un esprit qui rappelle à soi, et qui joint un nombre d'idées affreuses et qui force son imagination à dévorer ce que ces idées lui représentent. Souvent cette imagination, qui est plus vive dans les uns que dans les autres, a engagé des voyageurs à décrire des tempêtes avec des hyperboles si outrées qu'elles produisaient un effet contraire à l'intention de l'auteur. Je me souviens à cet effet d'une description que fait un auteur espagnol¹⁰ (l'hyperbole est la figure favorite de cette nation). Tantôt les flots, disait-il, s'élevaient jusqu'au ciel, et semblaient vouloir éteindre le feu brillant des étoiles : nous appréhendions tous que notre vaisseau ne fût la victime de cette guerre, et que le feu ne détruisît ce que les flots avaient jusque-là respecté ; tantôt la mer ouvrait mille gouffres profonds, et nous apercevions déjà de près la mort assise au pied du trône de Pluton. Je perds de vue la tempête, et je m'attache uniquement à l'hyperbole. La mort, Pluton, et les étoiles m'occupent plus que le danger où se trouve l'orateur.

82

Il faudrait, pour bien décrire une tempête, laisser à part, s'il était possible, les flots, la mer et les vents, et décrire seulement ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sont dans l'horreur et dans la crainte d'un naufrage prochain. Tant que le danger de périr ne fut pas évident, je fus dévot, et priai Dieu de tout mon cœur ; mais aussitôt que j'aperçus une espèce de désespoir sur le visage de nos pilotes les plus hardis, mon âme sembla se séparer de mon corps ; et il ne me resta plus qu'une manière de penser confuse, qui ne pouvait s'appeler pensée : plus d'imagination, plus de réflexion sur le péril. Je conclus aujourd'hui que l'homme peut vivre quelquefois sans âme, s'il est vrai que l'âme s'agite à l'occasion des mouvements du corps, de même que le corps éprouve des mouvements à l'occasion des agitations de l'âme. Je devins comme insensible, et dussiez-vous me considérer comme un poltron, je vous dirai que l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien craindre. Je vous avouerai encore une autre faiblesse. La prédiction de mon astrologue chinois qui me menaça du naufrage avant que de partir, revint dans mon esprit, et quoiqu'il me restât encore assez de raison pour éloigner cette idée, néanmoins ce fut un tourment pour moi que d'avoir sans cesse à combattre contre mon imagination.

La tempête dura 15 heures. Les vents firent sept fois le tour du compas. Nos manœuvres furent brisées, et nous fûmes successivement sur l'eau et dessous l'eau.

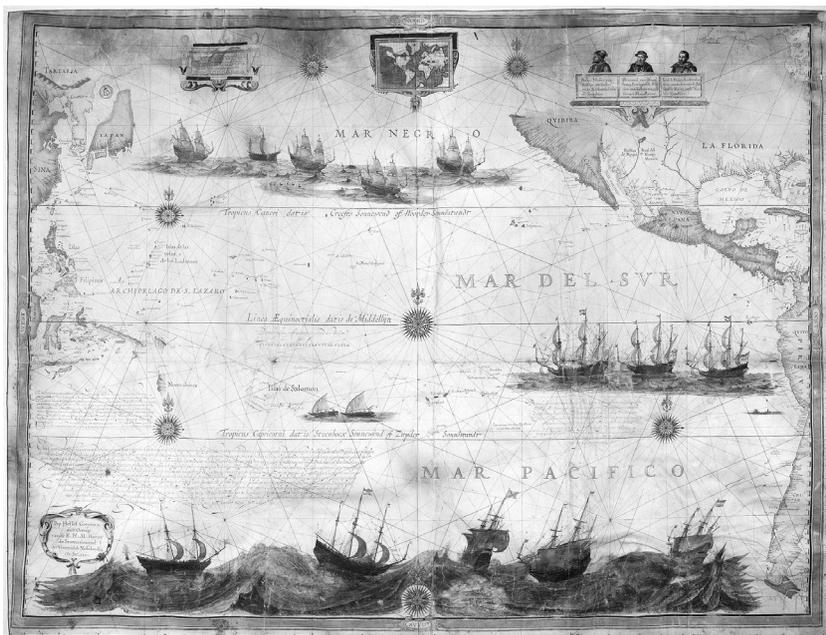
Le 12 à 8 heures du matin, le vent cessa d'être violent, et la mer d'être agitée. Le calme rappela mes esprits, mais je fus fort étonné de me sentir meurtri dans tous les endroits de mon corps. J'avais à la vérité une idée confuse, qu'il m'était arrivé quelque accident fâcheux pendant la nuit, mais cette idée était, comme je vous dis, fort confuse, et me paraissait un songe. Il me sembla me souvenir que par les

10 Don Luis de Gongora.

mouvements irréguliers du vaisseau, une cage pleine de cent poules ou plus, avait longtemps roulé d'un bord à un autre, et que j'en avais une fois soutenu le poids avec les pieds en m'appuyant sur les bords du vaisseau. Une personne charitable m'avait retiré de cette peine dans le temps que je n'en avais moi-même plus la force. Je n'avais rien senti pendant la tempête, mais à peine fut-elle cessée que ma douleur devint sensible : ce qui prouve fort encore le système de l'union réciproque qui est entre le corps et l'âme. Je suis même persuadé que la peur et le courage peuvent produire les mêmes effets ; car il arrive souvent que dans la chaleur d'un combat, un brave soldat ne sent point de douleur à la perte d'un bras, ou d'une jambe, de même que dans une tempête la peur ôte le sentiment des maux qui arrivent, parce que dans l'une et l'autre occasion l'âme se porte au dehors et ne fait plus attention sur ce qui se passe au dedans du corps.

Nos matelots avaient eu soin dès le commencement de la tempête d'empêcher leurs âmes d'abandonner leurs corps, et de les fixer par de fréquentes rasades : ils étaient presque tous ivres et hors d'état d'obéir aux ordres qu'on leur donnait. Un Épicurien leur donnerait des louanges d'avoir pris des préservatifs contre la frayeur : je les louerais peut-être aussi, si leur ivresse n'avait pas augmenté le péril, et ne les avait mis hors d'état de nous secourir.

*Nouveau Voyage autour du monde [...], Paris, François Flahault, t. III, 1727,
p. 100 sq.*

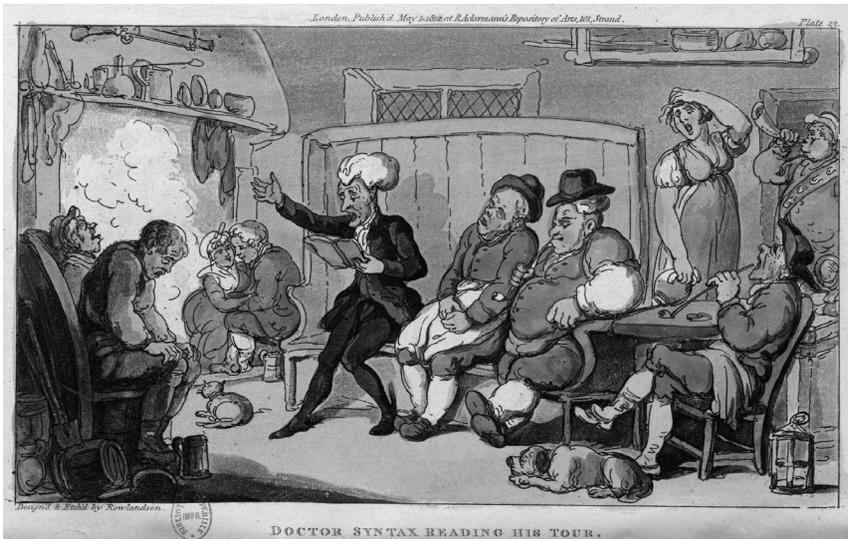


Ill. 3. Hessel Gerritsz, « Mar del Sur. Mar Pacifico », 1622
[Navires en proie à la tempête dans l'océan Pacifique]

Samuel Johnson, sur les livres de voyage (1760) : limites du témoignage

Son expérience du voyage est tardive et, somme toute, limitée : le célèbre tour en Écosse avec J. Boswell (1773) et un bref séjour parisien avec ses amis, les époux Thrale, en 1775. Mais S. Johnson a été témoin de l'engouement de ses compatriotes pour la pratique et la littérature viatiques ; il a écrit de nombreuses recensions de relations et son roman exotique *Rasselas* exploite cette expérience. Il est donc à même de jeter un regard averti sur cette littérature, sur laquelle il n'exprime pas un point de vue constant. Les réflexions qui suivent doivent beaucoup à James Howell, *Instructions for Forreine Travell*, 1642 (chap. XIV à XVII). Écrits de S. Johnson sur le voyage et sa pratique : au texte ci-dessous, ajouter « Advice to travellers », dans *A Journey to the Western Islands* (Oxford, Clarendon Press, 1985), ainsi que les textes et références réunis dans *Boswell's Life of Johnson*, éd. G. Birkbeck Hill et L.F. Powell (Oxford, Clarendon Press, 1964, t. III, Appendix 2, « Johnson's travels and love of travelling », p. 449-460).

84



Ill. 4. Tomas Rowlandson, « Doctor Syntax lisant son récit à l'auberge », dans W. Combe, *The Tour of Doctor Syntax*, 1812

Il faut admettre, je crois, que peu de livres déçoivent autant le lecteur que les relations de voyages. Une partie de l'humanité est naturellement curieuse de connaître les sentiments, les mœurs et la condition de l'autre ; et chaque esprit qui a le loisir ou le pouvoir d'étendre son regard, doit être désireux de savoir selon quelle proportion la Providence a réparti entre les différentes nations du globe les bienfaits de la nature ou les avantages de l'art.

Ce désir général fournit aisément de lecteurs tout livre dont on peut attendre du profit. Celui qui s'aventure sur des côtes inconnues ou celui qui décrit des contrées lointaines est toujours salué comme un homme qui a œuvré pour le plaisir des autres, et qui peut élargir nos connaissances et redresser nos opinions ;

mais une fois le volume ouvert, on ne trouve que des considérations générales sans idée distincte derrière elles, ou des énumérations si minutieuses que bien peu sont capables de les lire avec plaisir ou profit.

Chaque écrivain de voyage devrait considérer que, comme tout autre auteur, il entreprend d'instruire ou de plaire, ou de mêler le plaisir à l'instruction. Celui qui instruit doit offrir à l'esprit quelque chose à imiter ou à éviter ; celui qui plaît doit offrir à son lecteur de nouvelles images, et le rendre capable d'établir une comparaison entre son état et celui des autres.

La plus grande partie des voyageurs ne dit rien, parce que leur méthode de voyager ne les fournit de rien qui mérite d'être dit. Celui qui arrive dans une ville la nuit, l'examine le lendemain matin, s'empresse d'aller en un autre lieu, et juge des mœurs des habitants par le traitement qu'il a reçu en son auberge, peut bien se plaire pour quelque temps à un rapide changement de scènes, et à un vague souvenir des palais et des églises ; il peut réjouir son œil de la diversité des paysages, et régaler son palais de la succession des vins ; mais qu'il lui soit permis de se contenter lui-même sans s'appliquer à déranger autrui. Pourquoi devrait-il tenir mémoire d'excursions dont on n'a rien à apprendre, ou faire étalage d'un savoir qu'on ne pourrait jamais atteindre sans quelque pouvoir d'intuition inconnu des autres mortels ? Certains de ceux qui encomrent le monde de leurs itinéraires n'ont d'autre propos que de décrire la face du pays ; ceux qui se tiennent oisifs chez eux et sont curieux d'apprendre ce que l'on fait ou dont on souffre dans les pays lointains pourront savoir de l'un de ces voyageurs qu'à un certain jour il s'est mis en route tôt avec la caravane et que dans la première heure de marche, il vit dans la direction du sud une colline couverte d'arbres, traversa ensuite une rivière qui se dirigeait d'une course rapide vers le nord, mais qui est probablement à sec dans les mois d'été ; qu'une heure plus tard il vit sur sa droite quelque chose qui, à distance, lui parut être un château avec des tours, mais dont il découvrit plus tard que ce n'était qu'un roc escarpé ; qu'il s'engagea ensuite dans une vallée où il vit plusieurs grands arbres en fleurs, arrosée par un ruisseau non marqué sur les cartes, et dont il lui fut impossible d'apprendre le nom ; que la route devenait ensuite de plus en plus pierreuse et le sol inégal ; qu'il observa parmi les collines de nombreuses cuvettes ravinées par des torrents ; qu'on lui dit que la route n'était praticable qu'une partie de l'année ; que plus loin ils trouvèrent les restes d'un édifice qui fut peut-être autrefois une forteresse pour garder le passage ou dissuader les voleurs, dont les habitants ne peuvent aujourd'hui dire autre chose que ce lieu est hanté par les fées ; qu'ils allèrent dîner au pied d'un rocher et suivirent le reste du jour les bords d'une rivière, dont la route s'écartait vers le soir, pour les conduire en vue d'un village qui fut jadis une ville considérable, mais qui ne put leur procurer ni vivres satisfaisants ni logis commode.

C'est faire passer le lecteur du chaud au froid, par monts et par vaux, sans incidents, sans réflexion ; et, s'il obtient sa compagnie pour un autre jour, il le laissera à nouveau partir au soir fatigué d'une semblable succession de rochers et de cours d'eau, de montagnes et de ruines.

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971.

86

Tel est le style commun de ces faiseurs d'entreprise qui visitent des contrées sauvages et vont parmi la solitude et la désolation ; l'un passe un désert et dit qu'il est sablonneux ; l'autre traverse une vallée et la trouve verte. Il en est d'autres, de sensibilité plus délicate, qui ne voyagent que parmi les palais italiens, et amusent le gentil lecteur de catalogues de peintures ; qui entendent la messe en des églises magnifiques, et font le décompte des bigarrures du pavement. Et il en est cependant d'autres qui, dédaigneux des bagatelles, copient des inscriptions élégantes et grossières, anciennes et modernes, et font dans leurs livres le relevé des murs de chaque édifice, sacré ou civil. Celui qui lit ces livres doit trouver en son travail sa seule récompense ; car il ne trouvera rien qui pourra arrêter son attention ou que sa mémoire pourra retenir¹¹.

Celui qui voudrait voyager pour le divertissement des autres devrait se rappeler que le grand objet digne de remarque est la vie humaine. Chaque nation a quelque chose de particulier dans ses manufactures, ses ouvrages de génie, sa médecine, son agriculture, ses coutumes et sa police. Seul voyage utilement celui qui rapporte quelque chose dont son pays peut tirer profit ; qui procure ce qui lui faisait défaut ou adoucit ce qu'il avait de mal, qui met ses lecteurs à même de comparer leur condition à celle des autres, de l'améliorer si elle est pire et de l'apprécier si elle est meilleure¹².

The Idler, 97 (*Universal Chronicle*, samedi 23 février 1760), dans S. Johnson, *The Yale Edition of the Works*, t. II, New Haven, Yale University Press, 1958, p. 298-300.

11 Autres réflexions désabusées dans une lettre à Mrs Thrale (12 août 1773), écrite à la veille du voyage en Écosse avec Boswell (*Letters of Samuel Johnson*, éd. R.W. Chapman, Oxford, Clarendon Press, 1963, t. I, p. 340).

12 S. Johnson reprendra l'idée dans *A Journey*, éd. cit., p. 138. Chaque voyage a ses avantages. Si le passager visite des pays meilleurs que le sien, il peut apprendre à l'améliorer, et si la fortune le conduit vers de moins bons, il apprendra à l'apprécier (« *All travels has its advantages. If the passenger visits better countries, he may learn to improve his own, and if fortune carries him to worse, he may learn to enjoy it* »).

Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?

Même lorsque le voyageur ne paraît pas mettre l'écriture au centre de ses préoccupations, il lui faut effectuer un choix délicat : quel moule retenir pour communiquer son expérience ? La « littérature de voyage » recouvre des formes très diverses dont les colloques s'appliquent périodiquement à dresser l'inventaire (voir Bibliographie).

Il y a deux manières d'écrire des voyages, savoir : en faisant un registre du voyage même, ou en en donnant les résultats. Dans le premier cas, c'est un journal, et on peut mettre dans cette classe tous les livres de voyages écrits en forme de lettres. Dans le second ce sont des espèces d'essais sur divers sujets. Presque tous les voyages modernes nous fournissent des exemples de la première méthode ; et les admirables essais de mon ami, le Professeur Symonds¹³, sur l'agriculture d'Italie, sont des échantillons de la dernière.

Il est assez indifférent qu'un homme qui a du génie adopte l'une ou l'autre méthode ; il sera dans tous les cas utile au public, ses instructions seront toujours intéressantes ; mais il est important pour des gens qui ne sont pas doués de talents éminents d'examiner le pour et le contre de ces deux méthodes.

La forme de journal a l'avantage d'inspirer un plus grand degré de confiance, et conséquemment est plus prépondérante. Un voyageur qui écrit ses observations de cette manière est dévoilé dès l'instant où il parle de choses qu'il n'a pas vues. Il ne lui est pas possible de faire des remarques étudiées ou travaillées sur des fondements peu solides. S'il ne voit que peu de choses, il ne saurait écrire que peu : s'il rencontre quelques occasions d'être bien informé, le lecteur le voit, et n'ajoute pas plus de foi à ses relations que les autorités dont il les tire paraissent le mériter : s'il passe dans un pays avec une rapidité qui ne lui permet pas d'en former un jugement, le lecteur le sait : s'il reste longtemps dans des places de peu d'importance pour des vues ou des affaires particulières, on s'en aperçoit, et ainsi le lecteur a la satisfaction d'être sûr qu'on ne lui en imposera ni involontairement, ni à dessein, au moins autant que la nature des choses peut l'admettre ; au lieu que l'autre méthode n'a point ces avantages.

Mais pour les balancer il se trouve d'un autre côté de grands inconvénients ; le principal, c'est la prolixité à laquelle un journal entraîne, cette méthode d'écrire la rendant presque inévitable. Elle occasionne nécessairement des répétitions du même sujet et des mêmes idées, et ce n'est pas sûrement un petit défaut d'employer une multitude de paroles pour exprimer ce qu'il serait possible de mieux dire en peu de mots. Une autre objection capitale, c'est que les sujets d'importance, au lieu d'être traités de suite, pour l'éclaircissement et la comparaison, ne sont donnés que par morceaux, sans ordre et sans raison ;

13 John Symonds (1730-1807) fournit de nombreux articles aux *Annals of Agriculture* d'A. Young.

manière qui diminue les effets d'un écrit et détruit la plus grande partie de son utilité.

Ce que l'on peut dire en faveur de la méthode de faire des essais sur les principaux objets que l'on a observés, ou de donner le résultat des voyages et non pas les voyages même, c'est que les sujets ainsi traités sont dans un état aussi parfait de clarté et de combinaison que peut les placer l'habileté de l'auteur ; la matière se présente avec beaucoup de force et d'effet. Une autre circonstance admirable dont elle est susceptible, c'est la brièveté ; car tous les détails inutiles étant élagués, le lecteur n'a plus devant les yeux que ce qui peut tendre à l'explication du sujet. Je n'ai pas besoin de faire mention de ses désavantages ; ils sont assez marqués par la description des avantages de la forme du journal ; car ce qui fait l'avantage de l'une est certainement un désavantage de l'autre.

Après avoir pesé le pour et le contre, je pense qu'il n'est pas impossible, dans la circonstance où je me trouve, de conserver les avantages des deux méthodes.

88

Ayant un objet principal en vue, l'agriculture, j'ai cru pouvoir en mettre chaque sujet en différents chapitres, en retenant tous les avantages que j'aurais pu tirer si je n'avais écrit que le résultat de mes voyages. Le lecteur pourra donc avoir toute la satisfaction dont est susceptible la forme d'un Journal, et trouver en même temps les observations que j'ai faites sur la surface des pays par lesquels j'ai passé, et sur les mœurs, les coutumes, les divertissements, les villes, les grands-routes, les châteaux, etc.

C'est dans cette vue que j'ai révisé mes remarques, et composé l'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public.

Mais les voyages sur le papier ont leurs difficultés comme ceux que l'on fait à travers les rochers et les rivières. Quand j'eus tracé mon plan, et commencé à travailler, je rejetai, sans miséricorde, une infinité de petites circonstances qui n'avaient rapport qu'à moi, et de conversations avec différentes personnes, que j'avais écrites pour l'amusement de ma famille et de mes amis intimes. Un homme dont j'estime beaucoup le jugement, me fit des remontrances là-dessus, et me dit que j'avais entièrement gâté mon Journal, en en retranchant les passages qui plairaient davantage à la généralité des lecteurs ; en un mot, qu'il fallait que j'abandonnasse absolument l'idée d'un journal, ou que je le laissasse tel que je l'avais écrit. Pour traiter le public en ami, ajouta-t-il, laissez lui tout voir, et rapportez-vous en à sa candeur pour pardonner les petites imperfections. C'est ainsi qu'il raisonnait : « Soyez sûr, Young, que les remarques que vous écrivîtes dans le moment, sont plus dans le cas de plaire que ce que vous ferez avec réflexion, dans la vue d'obtenir de la réputation : ce que vous retrancherez sera ce qu'il y a de plus intéressant ; car vous vous laisserez guider par l'importance du sujet : et croyez-moi, cette considération ne plaît pas tant qu'une méthode aisée et simple de penser et d'écrire que pratiquent principalement tous les hommes quand ils

n'écrivent pas pour la presse. Vous êtes vous-même la preuve de ce que j'avance. Votre Tour d'Irlande (voulut-il bien me dire) est une des meilleures relations d'un pays que j'aie jamais lues, cependant il n'a pas eu de succès¹⁴. Pourquoi ? Parce que la plus grande partie de cet ouvrage est un journal de cultivateur qui, quelque bon qu'il puisse être à consulter, ne sera lu de personne. C'est pourquoi, si vous imprimez votre journal, publiez-le de manière qu'on puisse le lire ; ou rejetez entièrement cette méthode, et bornez vous à des dissertations. Souvenez vous des voyages du Dr – et de Me – dont il serait difficile de tirer une idée importante ; ils ont cependant été bien reçus ; et même les bagatelles de Baretti parmi les muletiers espagnols ont été lues avec avidité »¹⁵.

La haute opinion que j'ai du jugement de mon ami m'engage à suivre son avis ; en conséquence je me hasarde d'offrir au public mon *Itinéraire* tel qu'il a été écrit sur les lieux, en priant le lecteur de vouloir bien pardonner les trivialités qui pourront s'y trouver, et de ne pas oublier que le principal objet de mes voyages se trouve dans une autre partie de l'ouvrage, à laquelle il peut passer tout de suite, s'il veut s'occuper d'objets d'une nature plus importante.

Voyages en France [...], 2^e éd., Paris, Buisson, 1794, p. 17-24.

Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?

La relation par le savant allemand de son voyage en Sibérie (voir Notices) a fait l'objet en 1767 d'une « traduction libre » par M. de Keralio qui, dans l'Avertissement, justifie ainsi le parti adopté.

J'ai traduit cet ouvrage avec tant de liberté que je dois dire les raisons que j'ai eues de le faire ainsi. L'original est en quatre gros volumes in-8°. Je l'ai réduit à deux in-12. [...] Je crois pouvoir dire avec assurance que tout ce que j'ai supprimé aurait été pour nous très ennuyeux. L'auteur a donné à son ouvrage la forme sèche et désagréable de journal : afin d'éviter ce défaut, j'ai divisé ma traduction en chapitres, et laissé dans l'original les dates inutiles. Il rapporte scrupuleusement les noms de tous les hameaux, villages et bourgs où il a passé : cette exactitude géographique devait plaire aux Russes, pour qui, principalement, M. Gmelin écrivait ; elle peut être de quelque avantage aux officiers ou aux marchands qui voyagent en Sibérie, mais ne présenterait à la plupart des lecteurs français qu'une suite insupportable de sons extraordinaires pour eux, et peu leur

14 Le journal de son voyage en Irlande de 1776 lui ayant été dérobé, Young se résigna, en 1780, à publier les quatre volumes de son *Tour in Ireland* dépourvus des anecdotes et incidents consignés dans le journal. L'ouvrage ne fut pas réédité. L'ami pourrait être J. Symonds.

15 Baretti : Allusion à sa lettre du 15 octobre 1760, contenant une « *life of a muleteer* » (*A Journey from London to Genoa [...]*, London, T. Davies, 1770, t. II, 128-129) ou encore à la suivante, où le voyageur rapporte son dialogue avec un ânier. Sur G. Baretti, voir Notices.

importe si l'on trouve en Sibérie Bielakovskaia, et Otiaschkaia, et Schalasnchnaia Krepost, et Orlovo Goroduschtche, et tant d'autres petits hameaux, qui selon l'usage du pays, changent quelquefois de nom. Le petit nombre de lecteurs que ces détails pourraient récréer trouveront à se satisfaire dans l'original, ou consulteront l'atlas russe.

M. Gmelin, qui est excusable de les avoir donnés, ne l'est point à l'égard de plusieurs autres dont il a rempli son journal ; il faut essayer avec lui les orages, les vents, les pluies, les neiges, et la date du jour ; il faut s'arrêter aux endroits où il dîne, où il soupe, où les chevaux mangent, où ils sont changés ; il faut compter dans les villes, les bâtiments publics, les boutiques, les chapelles, les églises dédiées à saint Nicolas ; dans les fonderies, tous les fourneaux et ustensiles de différentes espèces ; dans les salines, toutes les pièces, tous les instruments dont on y fait usage, quoique ils soient connus de tout le monde.

90

M. de Keralio s'applique ensuite à traduire scrupuleusement deux pages de l'original pour faire le lecteur juge.

Il y a peu de lecteurs assez patients pour soutenir deux gros volumes écrits de la sorte, et j'espère que les observations intéressantes de M. Gmelin, étant séparées de cet amas de circonstances futiles, n'en seront que plus agréables. J'ai conservé les noms et la situation des villes et rivières considérables, des grandes forêts, des longues chaînes de montagnes, des lacs remarquables par leur étendue ou la qualité de leurs eaux ; ceux de toutes les mines et fonderies, parce que leur nature et leur quantité peuvent faire juger de la richesse du pays ; tout ce qui peut concerner l'histoire naturelle (et l'ouvrage de Gmelin contient en ce genre des choses assez curieuses) ; enfin la description des mœurs et usages des habitants de la Sibérie.

Voyage en Sibérie [...], trad. libre de M. de Keralio, Paris, s.n., 1767, Avertissement.

Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes

En un développement brillant et informé, Moryson oppose l'expérience des voyageurs aux opinions des anciens et à certains systèmes modernes – la « théorie des climats » que vient de formuler Bodin –. Il termine par quelques proverbes relevés au cours de ses voyages. On n'a pas retenu, pour le français, les gloses de Moryson, sauf lorsqu'elles s'écartaient du sens généralement reçu.

On dit généralement des femmes italiennes : des pies à la porte, des saintes à l'église, des chèvres dans les jardins, des diables dans l'église, des anges dans la rue, des sirènes à la fenêtre. Sur Rome, ce vers proverbial :

In corte romana non vuol' pecora senza lana, Curia Romana non quarit ovem sine lana » [en cour de Rome, mouton sans laine est mal venu].

Par ces lettres S.P.Q.R., les anciens Romains signifiaient *Senatus Populus quae Romanum*, le Sénat et le peuple de Rome, qu'ils gravaient sur les portes de la ville. Mais quelqu'un l'interpréta *Stultus Populus Quaerit Romam*, c'est-à-dire les sots recherchent Rome. Ces vers aussi sont proverbiaux :

Roma vale, vidi satis est vidisse, revertar,

Cum leno, mætus scurra, cynedus ero.

[Adieu Rome, je t'ai assez vue, et je reviendrai quand je serai devenu lubrique, bouffon, ganyèmède et ruffian].

On dit de Gênes « *Mar' senza pesci, montagna senza legni, huomini senza fede, Donne senza vergogna, Mori bianchi, Genoa superba* », c'est-à-dire mer sans poisson, monts sans bois, hommes sans foi, femmes dévergondées, Mores blancs, c'est Gênes la fière. De Sienne, on dit qu'elle abonde en fontaines, en tours et en jolies femmes, soit, dans leur vulgaire : « *Siena di sei cose piena ; di torre e di campane, di scolari e di putane, di becchi e di ruffiani* » (Sienne est pleine de six choses : tours et cloches, écoliers et putains, cocus et ruffians). Les Siennois disent en proverbe qu'un étranger qui a bu une fois de la fontaine Brando doit toujours demeurer là (comme saisi par l'amour de la ville). Mais les Florentins les raillent, disant : « *Chi beve di Fonte Brando, diventa matto* » (qui boit à la fontaine Brando devient fou).

On dit des Florentins qu'ils font payer très cher la félonie, sont attentifs aux profits, ont des bras de fer (pour leur industrie) et des corps de fourmi (pour leur régime frugal). On dit communément d'eux : « *Chi disse Fiorentino, non disse burla, che di tre cose ti fanno dovitia. A Dio, a revederci, vuoi tu nulla* » (celui-là avait raison, qui parlant des Florentins les disait généreux de trois choses : Dieu te garde, porte-toi bien jusqu'au revoir, que veux-tu de moi ?). On dit vulgairement : « *I Bergamaschi hanno il parlar' grosso, et il far sottile* » (les Bergamasques ont le parler rude, mais la pratique subtile). Encore : « *il bianco e il nero* – c'est-à-dire le poivre et le coton – ont fait Venise riche. Également « *Il Podesta di Senegaglia comanda, e poi fa* (le maire de Senegaglia commande, puis exécute lui-même). On se moque de Modène en disant « *menar le orsi a Modena* » (conduire les ours à Modène). Encore « *Da la Marca Asini e pedanti famosi* » (les Marchians ont des pédants et des ânes fameux). Et on dit en vulgaire qu'un gros mensonge est un mensonge de la Marche. Quand je traversai hâtivement le vaste empire des Turcs, ignorant de leurs langues vulgaires, je n'ai jamais entendu de tels proverbes, ni pensé que les Turcs illettrés se torturent le cerveau avec ces sentences laconiques. Ce n'est que parmi les Italiens que j'ai entendu

ce proverbe en leur langue : « *In Cipro tre cose a buon mercato si danno : il sale, il zucchero e le putane* » (à Chypre trois choses sont bon marché : le sel, le sucre et les putains).

En France, on dit par proverbe « Qui fit Picard, il fit la hart ». « Pour pendre le Normand couard », dit le Picard. Un autre : « Qui fit François, il fit courtois ; qui fit Breton, il fit larron ». Pour faire reproche aux Normands, les Français les saluent par ces mots fabriqués : « Fla-va-gou-la-men », comme pour dire « Flatteur, vanteur, goulu, larron, menteur ».

Ils disent communément « Gascon, tête verte », soit prompt à se mettre en colère, « Bourguignon salé » : le reproche vient d'une étrange cruauté exercée contre une garnison de Bourguignons par les citoyens d'Aigues-Mortes qui, sous le règne de Charles VII, en 1422, chassèrent et tuèrent les Bourguignons qui tenaient garnison dans la ville, puis salèrent leurs corps dans un récipient de pierre qu'ils montrent encore aujourd'hui¹⁶.

92

Ils ont trois juridictions ou confréries qui paraissent jouir depuis longtemps de grands privilèges farfelus : la Basoche de Paris, les Cornards de Rouen, la Mère folle de Dijon.

Ils disent des villes : Paris la grande, Rouen la riche, Orléans la belle, Dijon la folle, Angers, basse ville, hauts clochers, riches putains, pauvres écoliers.

Ils disent communément : les badauds de Paris (les fous ou, comme nous disons les cockneys), les cornards de Rouen (la société ci-dessus), les guépins d'Orléans (le mot a quelque ressemblance avec le latin *vespa*, désignant ceux qui portent les cadavres pour être enterrés de nuit, mais le français peine à donner un sens précis à l'expression¹⁷), les copieux¹⁸ de La Flèche (pour leur habileté à plaisanter), « les faux témoins du Mans, quatorze pour un fromage », « les naïfs de Sologne, qui toujours se trompent à leur avantage » (comme si, sous couleur de simplicité, ils étaient extrêmement finauds).

De trois villes de Champagne : « les Greniers de Challans¹⁹ » (comme étant pleins de blé), « les caves de Reims » (celliers pleins de vins), « les bourses de Troyes » (pleines d'argent).

Ils disent communément « Il y a plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre ». L'expression « il y a » est ambiguë. Le sens trivial serait : la distance est plus grande de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre. Mais il vaut mieux comprendre « il y a plus de Montmartre dans Paris que de Paris

16 Épisode rapporté dans Dom Pacotte, *Annales d'Aigues-Mortes*, Montpellier, Firmin et Cabirou, 1878, p. 19.

17 Il l'est pourtant dans le 45^e devis des *Nouvelles Récréations* de Des Périers dont l'héroïne, une dame d'Orléans, est déclarée « guépine ».

18 *Ibid.*, devis 27 et 28.

19 Châlons-sur-Marne.

sur Montmartre, parce que presque toutes les maisons de Paris sont crépies avec du plâtre qu'on apporte chaque jour de Montmartre à Paris ».

Ceci encore : « À Montmartre il y a plus de putains que de vaches ; mais ôtez-en les nonnains, il y aura plus de vaches que de putains ». Puis « fromages d'Auvergne, angelots de Brie (une variété de fromage), andouilles de Troyes, saucisses de Pont-l'Évêque, chapons du Mans, moutarde de Dijon, pruneaux de Tours, marrons de Lyon, pain d'épices de Reims, raves du Limousin, pêches de Corbeil, pain de Gonesse.

Les Italiens disent que la manière des Français est de ne pas dire comme ils feront, de ne pas lire comme ils écrivent et de ne pas chanter selon la partition²⁰.

De l'Angleterre, on dit en général qu'elle est l'enfer des chevaux, le purgatoire des serviteurs et le paradis des femmes. Les Londoniens maudissent celui qui achète un cheval à Smithfield, engage un serviteur à Saint-Paul, épouse une femme hors de Westminster. Les Londoniens, et tous ceux qui entendent les cloches de Bow-bell²¹, sont appelés par dénigrement cockneys et mangeurs de toasts beurrés. On disait autrefois des gens du Kent qu'ils étaient *coués*, parce que commerçant avec les Pays-Bas, ils ne payaient jamais complètement ce qu'ils devaient, mais en laissaient toujours une partie impayée²². Les gens d'Essex sont appelés des veaux (qui abondent dans la région), ceux du Lancashire œufs de pie, qu'on peut leurrer avec une pomme rouge d'un seul côté. Trucs de Norfolk (habiles procéduriers), tourniquets d'Essex (si nombreux qu'ils lassent le voyageur), miles du Kent (pour leur longueur)²³. Les gens de Northumberland, habitués aux routes d'Écosse, sont tenus pour les plus fins cavaliers, tout comme ceux de Cornouailles, également excellents lutteurs et très actifs. Cloches et cornemuses du Lincolnshire, scones²⁴ du Devonshire, moutarde de Tewksbury, gâteaux de Banberry, fromage de Kings-Norten, couteaux de Sheffield, bière de Darby sont aussi passés en proverbe.

Je suis passé rapidement²⁵ par la frange d'Écosse qui borde l'Angleterre et n'ai aucune compétence en langue irlandaise, Je n'ai donc pu noter de proverbes en ces deux royaumes.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chapitre III, p. 52-54.

20 « *As they prick* » : *to prick out*, copier de la musique.

21 Les cloches de l'église St-Mary-le-Bow, au cœur de Londres ; les *cockneys* sont, à l'origine, ceux qui étaient nés à portée du son de ces cloches.

22 Ils laissaient « une queue » chez l'épicier. Mais il est de cette épithète une autre application, faite à toute l'Angleterre : voir Hentzner, Anglais, p. 191.

23 Trois dictons réunis par la rime : « *Norfolke wyles, Essex tiles, Kentish miles* ».

24 Appelés ici « *whitepots* ».

25 En avril 1598.

Lettre XIV, datée du 14 août 1739, adressée de Venise à M. de Blancey, secrétaire général des États de Bourgogne et familier de l'auteur.

94

[...] Les récits sont plus exacts à peindre le bien et le mal que ne le sont les relations de voyages. MM. les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seraient médiocres ; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau. Ainsi, non contents d'exalter des gredineries, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses ; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans le voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter et se voit précisément dans le cas d'un homme qui serait devenu amoureux d'une femme borgne, sur son portrait peint de profil. Ne croyez pas cependant par là que je veuille exagérer les peines du voyage, qui assurément ne sont rien moins qu'intolérables. La plus grande de toutes est d'être séparé des gens de sa connaissance ; mais je suis bien aise, puisque j'en trouve l'occasion, de décharger un peu ma bile contre les détails contenus dans les livres de voyages que j'ai actuellement sous les yeux, dans une partie desquels il n'y a pas un mot de vrai. Il en est de même de la plupart des idées générales que l'on se forme sur le bruit public. Par exemple, tout le monde dit : les auberges d'Italie sont détestables ; cela n'est pas vrai ; on est très bien dans les grandes villes ; [à la vérité, on est très mal dans les villages, mais] ce n'est pas merveille ; il en est de même en France. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que le pain, non pétri avec les bras, mais battu avec de gros bâtons, quoique fait avec de la farine blanche et très fine, est la plus détestable chose dont un homme puisse goûter ; j'en suis désolé. Pour le vin, je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours celui qui est gros et fort âpre, par préférence au doux, qui ne peut être comparé qu'au pain, tant il est mauvais. Cependant les gens du pays le trouvent exquisissime, et c'est une chose à crever de rire que de voir les mines que font les dames en goûtant de nos vins de Champagne, et combien elles sont émerveillées de m'en voir avaler de grands traits mousseux.

On dit encore qu'on a tant qu'on veut la *cambiatura*²⁶ ; fausseté. Les surintendants des postes la donnent très difficilement, et il faut avoir à chaque poste des discussions qui ne finissent point. Le résultat de tout cela est qu'il

26 Mode de voyage avec la poste, les chevaux étant changés aux relais. Sur la *cambiatura*, voir Moryson, *An Itinerary [...]*, op. cit., t. III, l. II, chap. I, p. 58, J. Spon, *Relation de l'état présent de de la ville d'Athènes*, Lyon, L. Pascal, 1674, p. 45 et L. Schudt, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Wien, Schroll-Verlag, 1959, p. 155.

faut payer la poste excessivement cher, et compter toujours, quand on a destiné une certaine somme à ce voyage-ci, qu'on dépensera le triple, encore que notre argent gagne en Italie ; car, outre l'article de la poste et des voiturins qui sont d'abominables canailles, il y a celui des auberges, plus chères qu'en France, quoiqu'on ne soupe jamais, et celui qu'on appelle la *buona mancia*, comme nous dirions la *bonne main*. Ce point ne finit pas ; pour la plus petite chose, vous êtes entouré de gens qui demandent pour boire ; même un homme avec qui on a fait un marché d'un louis trouverait fort singulier, après l'exécution, qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne main*. Je m'en plains tous les jours aux gens du pays, qui se contentent de plier les épaules, en disant : *Poveri forestieri*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *les étrangers sont faits pour être volés*. Quand j'aurai un peu plus de pratique de la langue du pays, je mettrai bon ordre à ce que cela n'arrive plus. Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens, ou la captivité de leurs femmes ; mais cette préface n'est déjà que trop longue.

Lettres sur l'Italie, éd. R. Colomb et préface Y. Bézard, Dijon, Darantière, 1928, t. I, livre XIV, p. 121-123.

Joseph Hall : le voyage parodique

Mundus Alter et Idem propose en 1605, sous la fiction d'un voyage dans le continent austral, des images d'un « monde renversé », un thème très goûté de la littérature des XVI^e-XVII^e siècles (et au-delà). Les vices y sont tenus pour vertus cardinales : J. Hall, qui vient d'être ordonné en 1603, abandonne une carrière de poète latin pour développer une œuvre de théologien, de prédicateur et de moraliste. L'érudition et la fantaisie géographiques s'y donnent libre cours et J. Hall produit même plusieurs cartes de son univers.

Chapitre I Le site de Crapulia

Crapulia²⁷ est une grande et splendide région, bordée au nord par l'Océan éthiopien, à l'est par Loçania²⁸ et Viraginia²⁹, au sud par Moronia Felix³⁰ et à l'ouest par le marécage Tryphonien³¹, que les géographes modernes situent d'ordinaire

27 *Crapula* : excès de vin. Voir Pline, livre XXI, chap. II.

28 Espagnol *loçania*, luxure. Sur la réunion de la luxure et du vin, voir Térence, *Eunuque*, livre DCCXXXII ; Érasme, *Adages*, t. II, 521-522.

29 J. Hall consacre son livre III à *Viraginia*, « Lands of women ».

30 Calqué sur *Arabia Felix* (voir *infra*, Varthema, p. 466). J. Hall évoque la folie heureuse au livre III, chap. VII.

31 Pays du voleur Tryphon : voir la description de Lavernia.

dans cette partie du monde où le prodigieux et monstrueux Ruc³² saisit un éléphant entier dans ses griffes et n'en fait qu'une bouchée.

La région est très fertile, bénéficie d'un climat extrêmement favorable et, non sans quelque silencieuse envie, se désole de n'avoir pas davantage de valeureux habitants. Elle s'étend sur 74 degrés de longitude, tandis que sa latitude s'étend sur 60 degrés. Distante de 11 degrés du cap de Bonne-Espérance, elle se trouve presque juste en face de l'Afrique. On la divise d'ordinaire en deux provinces, Pamphagonia et Yvronia, la première aux mêmes longitude et latitude, à peu près que notre chère Grande-Bretagne (ce qui ne devrait pour personne être de mauvais augure), la seconde, toutefois, aux mêmes longitude et latitude que les deux Allemagnes³³. Toutes deux ont le même souverain et les mêmes lois ; les mœurs des peuples, leur disposition, leur apparence n'ont rien de dissemblable.

Chapitre 2

*Pamphagonia*³⁴, *Pays des Gloutons*

Pamphagonia est presque triangulaire, de la forme de la lettre grecque D, peu différente de l'ancienne Égypte³⁵, entourée comme elle de montagnes et de collines saillantes. Le sol en est si riche que les oiseaux qui s'assemblent d'ordinaire ici – grâce à sa nourriture – s'ils y demeurent trois mois, ont tellement augmenté de poids qu'ils sont devenus incapables de franchir les montagnes et d'échapper à leurs poursuivants. Après ce temps, ils ne sont pas moins gras que les ortolans et becfigues d'Italie. De plus, nous savons ce qu'il arrive en Écosse, que des feuilles mortes s'engendrent les oies³⁶, et – selon le témoignage d'un très vieux et honorable ambassadeur de notre pays – il est extrêmement probable que dans le monde de l'Euroboralie, un agneau soit engendré de la terre et en soit sorti joint à une tige, et mange de l'herbe environnante³⁷.

32 Oiseau fabuleux des *Mille et une nuits*, qu'on rencontre également chez Marco Polo.

33 Haute et basse Allemagne, division correspondant aux deux armées de Germanicus, l'une à Mayence, l'autre, plus en aval, à Vetera, près de Xanten.

34 Du grec *pan* et *phagein*, manger. Mais la Pamphagonia était une province d'Asie mineure réputée pour sa fertilité.

35 Dans sa région centrale. Voir Plutarque, *Questions conviviales*, 4, 5, 670.

36 Des barnacles. William Harrison, *Description of Scotland*, traduisant Hector Boethius (1531) parle de « *geese which are ingendred by the sea* ». Selon d'autres, les oies naîtraient de vers engendrés par du bois pourri dans l'eau.

37 *Agnus scyticus*. Selon des légendes orientales transmises en Europe par Odéric de Pordenone (xiv^e siècle), on pouvait, à l'intérieur de certaines plantes, trouver un agneau vivant. Les *Commentaires* de Sigmund von Herberstein (1549) associent cette légende à la production de l'astrakhan (voir Ramusio, *Navigazioni e viaggi* [...], éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol., 1978-1988, t. III, p. 850 et note 2). Sur le même sujet, voir J. C. Scaliger (*Exotericarum exercitationum liber xv, De subtilitate, ad H. Cardanum*, Paris, M. Vascosan, 1557, exemple p. 181) et le traité d'Andreas Libavius, *Alchemia* [...], 1604. Voir Notices sur E. Kaempfer, *infra*, p. 722. Dans son *Quo vadis?*, Hall évoque aussi l'agneau de Samarkand (trad. Th. Jaquemot, Genève, P. Aubert, 1628).

Qui ne voudrait pas aisément se laisser persuader de ce qui arrive de fait ? Mais les poissons également, extrêmement abondants sur cette côte, sont si extrêmement voraces (soit à cause de la nature du lieu et des mœurs des gens, soit que, comme le turbot de Néron³⁸, ils perçoivent avant le temps l'honneur d'une sépulture si magnifique), qu'aussitôt que l'hameçon est jeté dans l'eau, ils affluent vers lui, à la manière des misérables petites âmes qui pullulaient autour du bateau de Charon, si l'on en croit Lucien³⁹ ; et ceux qui ne sont pas accrochés à l'hameçon se collent l'un à l'autre (comme les mineurs de charbon et de fer qui normalement crient pour qu'on leur descende une corde quand la clarté diminuante de la lampe avertit de vapeurs mortelles) et supplient qu'on les fasse remonter.

Mundus Alter et Idem [...], éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981.

38 Juvénal, *Satires*, 4, v. 68-69 (« et consomme un turbot réservé pour votre règne. Il désirait être pris » etc.).

39 Lucien, *Dialogues des morts*.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31v^o-35v^o. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai-3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Le hose, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et intro. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emérique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanese, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tocnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582).....	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557.....	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint.....	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal.....	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

